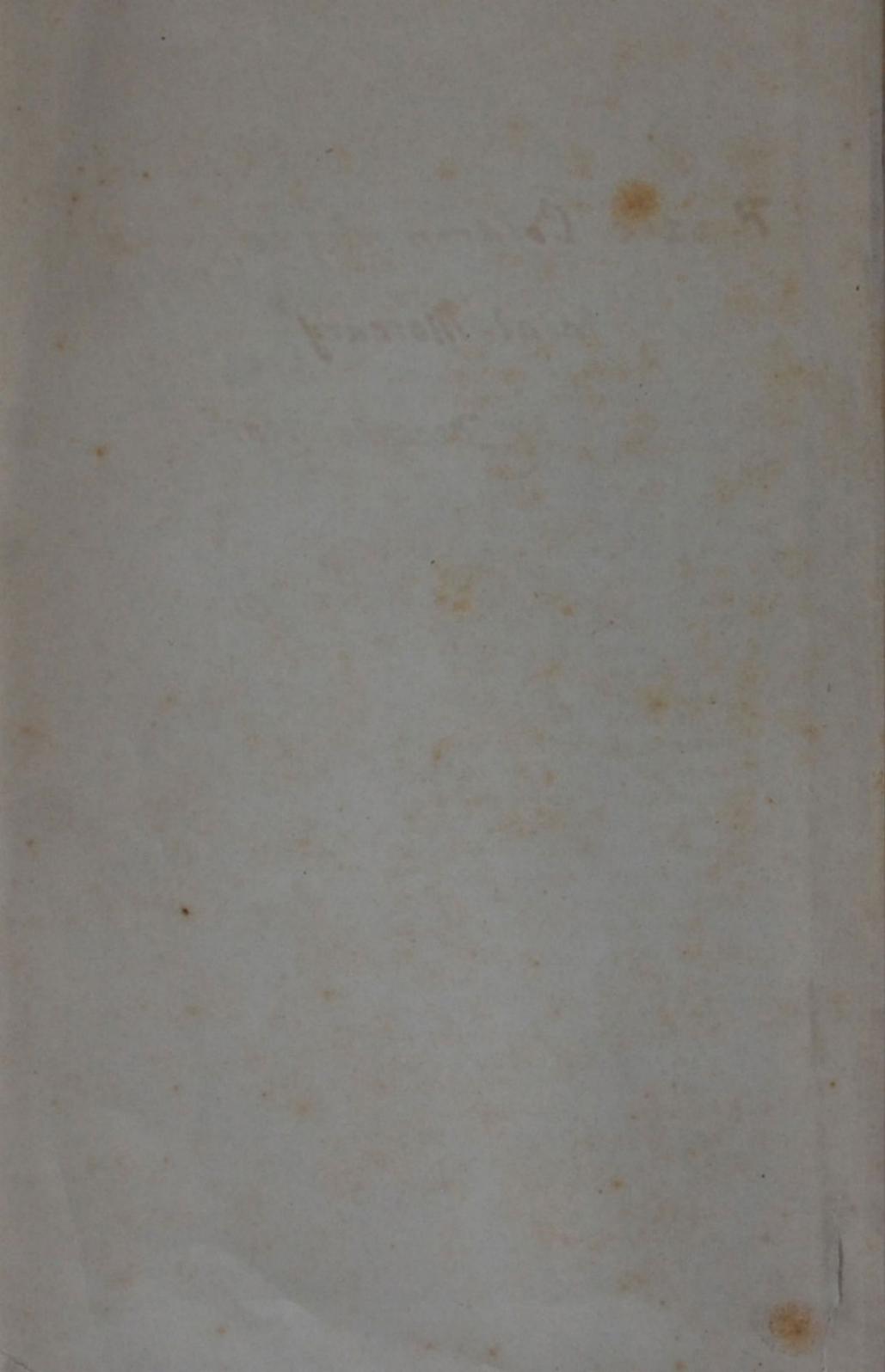


Fernando Antonio Nogueira Pessoa
1903.

Puzzle Column Prize,
"Natal Mercury,"

December 1903.
— . —



Sir John Lubbock's Hundred Books

Published on the 10th and 25th of each Month.

Cr. 8vo., red cloth, uncut edges; or blue cloth, cut edges.

Order of Publication.

1. **Herodotus.** Literally Translated from the Text of BAEHR, by HENRY CARY, M.A. 3s. 6d.
2. **Darwin's Voyage of a Naturalist in H.M.S. "Beagle."** 2s. 6d.
3. **The Meditations of Marcus Aurelius.** Translated from the Greek by JEREMY COLLIER. 1s. 6d.
4. **The Teaching of Epictetus.** Translated from the Greek, with Introduction and Notes, by W. T. ROLLESTON. 1s. 6d.
5. **Bacon's Essays.** 1s. 6d.
6. **Mill's Political Economy.** 3s. 6d.
7. **Carlyle's French Revolution.** 3s. 6d.
8. **Self-Help.** By SAMUEL SMILES. 6s.
9. **White's Natural History of Selborne.** Edited by Sir WILLIAM JARDINE, Bart. With Illustrations. 3s. 6d.
10. **The Pickwick Papers.** By CHARLES DICKENS. With Illustrations by "PHIZ." 3s. 6d.
11. **The Shi King: the Old "Poetry Classic" of the Chinese.** Translated by WILLIAM JENNINGS, M.A. 3s. 6d.
12. **Homer's Iliad and Odyssey.** Translated by POPE. 3s. 6d.
13. **Virgil's Æneid.** Translated by JOHN DRYDEN. 1s. 6d.
14. **Montaigne's Essays.** 3s. 6d.
15. **Mill's System of Logic.** 3s. 6d.
16. **Lewes's Biographical History of Philosophy.** 3s. 6d.
17. **Thackeray's Vanity Fair.** 3s. 6d.
18. **The Sháh Námeah of the Persian Poet Firdausi.** 3s. 6d.
19. **Captain Cook's Three Voyages Round the World.** 3s. 6d.
20. **Goldsmith's Vicar of Wakefield.** 1s. 6d.
21. **Schiller's William Tell.** 1s. 6d.
22. **Sale's Koran.** 3s. 6d.
23. **Charles Knight's Shakspeare.** 3s. 6d.
24. **Boswell's Life of Dr. Johnson.** 3s. 6d.
25. **Scott's Ivanhoe.** With Steel Plates. 3s. 6d.
26. **Thackeray's Pendennis.** 5s.
27. **Thucydides.** Translated by W. SMITH, D.D. 3s. 6d.
28. **David Copperfield.** By CHARLES DICKENS. With Illustrations and Portrait. 3s. 6d.
29. **Byron's Childe Harold.** 2s.
30. **The Plays of Æschylus.** Translated by R. POTTER. 2s.
31. **Adam Smith's Wealth of Nations.** 3s. 6d.

SIR JOHN LUBBOCK'S HUNDRED BOOKS

Continued.

32. Chaucer's Canterbury Tales. 3s. 6d.
- 33. Gibbon's Decline and Fall of the Roman Empire. 2 vols. 7s.
- 34. Dialogues of Plato: The Apology of Socrates, Crito, Phaedo, Protagoras. HENRY CARY, M.A. 2s.
35. Don Quixote. By MIGUEL DE CERVANTES. With Illustrations by Sir JOHN GILBERT, R.A. 3s. 6d.
36. Sheridan's Plays. 2s.
37. Robinson Crusoe. Illustrated by J. D. WATSON. 3s. 6d.
38. Dryden's Poetical Works. 3s. 6d.
39. Plutarch's Lives. Translated by JOHN LANGHORNE, M.D., and WILLIAM LANGHORNE, A.M. 3s. 6d.
40. The Last Days of Pompeii. 3s. 6d.
41. Bunyan's Pilgrim's Progress. Illustrated. 3s. 6d.
42. Carlyle's Past and Present. 2s.
43. Aristotle's Ethics. 3s. 6d.
44. Wake's Apostolical Fathers. 3s. 6d.
45. Bacon's Novum Organum. 2s. 6d.
46. Demosthenes on the Crown. LORD BROUGHAM. 2s. 6d.
47. Pascal's Thoughts on Religion. 3s. 6d.
- 48. Berkeley's Human Knowledge. 2s. 6d.
49. Malory's Mort D'Arthure. 5s.
50. Emerson's Essays. 3s. 6d.
- 51. The Nibelungen Lied. 3s. 6d.
52. Selections from Edmund Burke. 3s. 6d.
53. Spenser's Faerie Queene. 3s. 6d.
54. Gulliver's Travels. 2s. 6d.
- 55. Aristotle's Politics. 1s. 6d.
56. Scott's Poetical Works. 3s. 6d.
57. The Arabian Nights. 3s. 6d.
58. Burns's Poetical Works. 2s. 6d.
59. The Imitation of Christ. THOMAS A KEMPIS. 2s.
60. Dante's Divine Comedy. LONGFELLOW'S Translation. 2s. 6d.
61. Plays from Molière, by English Dramatists. 2s.
62. Milton's Poetical Works. 3s. 6d.
63. Goethe's Faust. 2s. 6d.
64. The Christian Year. With Illustrations. 3s. 6d.
65. Macaulay's Essays and Lays of Ancient Rome. 3s. 6d.
66. Butler's Analogy of Religion. 2s.
67. Lytton's Horace. 2s.
68. Wordsworth's Poetical Works. Illustrated. 3s. 6d.
69. Plays of Aristophanes, Sophocles, and Euripides. 3s. 6d.
70. Gray's Poetical Works, and Pope's Essay on Man, &c. 2s.
71. Hume's History of England. 3 vols. 10s. 6d.
72. Locke on the Human Understanding. 3s. 6d. (April 16.)
73. Addison's Essays. 3s. 6d. (April 30.)
74. Taylor's Holy Living and Dying. 2s. 6d. (May 15.)
75. Hume's Essays. 3s. 6d. (May 30.)

GEORGE ROUTLEDGE & SONS, Limited.

F. A. X. P.

1903.

SIR JOHN LUBBOCK'S HUNDRED BOOKS

80

MOLIÈRE

THE

LIBRARY

OF THE

OF

MOLIERE

Fernando Antonio Nogueira Pessoa

SIR JOHN LUBBOCK'S HUNDRED BOOKS

1913

80

ŒUVRES
DE
MOLIÈRE

PRÉCÉDÉES
D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR
SAINTE-BEUVE

TOME PREMIER

LONDON
GEORGE ROUTLEDGE AND SONS, LIMITED
BROADWAY, LUDGATE HILL
MANCHESTER AND NEW YORK
1894

MOLIÈRE.

Il y a en poésie, en littérature, une classe d'hommes hors de ligne, même entre les premiers, très-peu nombreuse, cinq ou six en tout, peut-être, depuis le commencement, et dont le caractère est l'universalité, l'humanité éternelle intimement mêlée à la peinture des mœurs ou des passions d'une époque. Génies faciles, forts et féconds, leurs principaux traits sont dans ce mélange de fertilité, de fermeté et de franchise; c'est la science et la richesse du fond, une vraie indifférence sur l'emploi des moyens et des genres convenus, tout cadre, tout point de départ leur étant bon pour entrer en matière; c'est une production active, multipliée à travers les obstacles, et la plénitude de l'art fréquemment obtenue sans les appareils trop lents et les artifices. Dans le passé grec, après la grande figure d'Homère, qui ouvre glorieusement cette famille et qui nous donne le génie primitif de la plus belle portion de l'humanité, on est embarrassé de savoir qui y rattacher encore. Sophocle, tout fécond qu'il semble avoir été, tout humain qu'il se montra dans l'expression harmonieuse des sentiments et des douleurs, Sophocle demeure si parfait de contours, si sacré, pour ainsi dire, de forme et d'attitude, qu'on ne peut guère le déplacer en idée de son piédestal purement grec. Les fameux comiques nous manquent, et l'on n'a que le nom de Ménandre, qui fut peut-être le plus parfait dans la famille des génies dont nous parlons. A Rome, je ne vois à y ranger que Plaute, Plaute mal apprécié encore¹, peintre profond et divers, directeur de troupe, acteur et auteur, comme Shakspeare et comme Molière, dont il faut le compter pour un des plus légitimes ancêtres. Mais la littérature latine fut trop directement importée, trop artificielle dès l'abord et apprise des Grecs, pour admettre beaucoup de ces libres génies. Les plus féconds des grands écrivains de cette littérature en sont aussi les plus *littérateurs* et rimeurs dans l'âme, Ovide et Cicéron. Au reste, à elle l'honneur d'avoir produit les deux plus admirables poètes des littérateurs d'imitation, d'étude et de goût, ces types châtiés et achevés, Virgile, Horace! C'est aux temps modernes et à la Renaissance qu'il faut demander les autres hommes que nous cherchons: Shakspeare, Cervantes, Rabelais, Molière, et deux ou trois depuis, à des rangs inégaux, les voilà tous; on les peut caractériser par les ressemblances. Ces hommes ont des destinées diverses, traversées; ils souffrent, ils combattent, ils ai-

¹ M. Naudet, dans ses travaux sur Plaute, et M. Patin, dans un excellent cours aussi astucieux de pensée que de diction, remettent à sa place ce grand comique latin.

ment. Soldats, médecins, comédiens, captifs, ils ont peine à vivre; ils subissent la misère, les passions, les tracas, la gêne des entreprises. Mais leur génie surmonte les liens, et, sans se ressentir des étroitures de la lutte, il garde le collier franc, les coudées franches. Vous avez vu de ces beautés vraies et naturelles qui éclatent et se font jour du milieu de la misère, de l'air malsain, de la vie chétive; vous avez, bien que rarement, rencontré de ces admirables filles du peuple, qui vous apparaissent formées et éclairées on ne sait d'où, avec une haute perfection de l'ensemble, et dont l'ongle même est élégant; elles empêchent de périr l'idée de cette noble race humaine, image des dieux. Ainsi ces génies rares, de grande et facile beauté, de beauté native et *genuine*, triomphent, d'un air d'aisance, des conditions les plus contraires; ils se déploient, ils s'établissent invinciblement. Ils ne se déploient pas simplement au hasard et tout droit à la merci de la circonstance, parce qu'ils ne sont pas seulement féconds et faciles comme ces génies secondaires, les Ovide, les Dryden, les abbé Prévost. Non; leurs œuvres, aussi promptes, aussi multipliées que celles des esprits principalement faciles, sont encore combinées, fortes, nouées quand il le faut, achevées maintes fois et sublimes. Mais aussi cet achèvement n'est jamais pour eux le souci quelquefois excessif, la prudence constamment châtiée, des poètes de l'école studieuse et polie des Gray, des Pope, des Despréaux, de ces poètes que j'admire et que je goûte autant que personne, chez qui la correction scrupuleuse est, je le sais, une qualité indispensable, un charme, et qui paroissent avoir pour devise le mot exquis de Vauvenargues : *la netteté est le vernis des maîtres*. Il y a dans la perfection même des autres poètes supérieurs quelque chose de plus libre et hardi, de plus irrégulièrement trouvé, d'incomparablement plus fertile et plus dégagé des entraves ingénieuses, quelque chose qui va de soi seul et qui se joue, qui étonne et déconcerte par sa ressource inventive les poètes distingués d'entre les contemporains, jusque sur les moindres détails du métier. C'est ainsi que, parmi tant de naturels motifs d'étonnement, Boileau ne peut s'empêcher de demander à Molière *où il trouve la rime*. A les bien prendre, les excellents génies dont il est question tiennent le milieu entre la poésie des époques primitives et celle des siècles cultivés, civilisés, entre les époques homériques et les époques alexandrines; ils sont les représentants glorieux, immenses encore, les continuateurs distincts et individuels des premières époques au sein des secondes. Il est en toutes choses une première fleur, une première et large moisson; ces heureux mortels y portent la main et couchent à terre en une fois des milliers de gerbes; après eux, autour d'eux, les autres s'évertuent, épient et glanent. Ces génies abondants, qui ne sont pourtant plus les divins vieillards et les aveugles fabuleux, lisent, comparent, imitent. comme tous ceux de leur âge; cela ne les

empêche pas de créer, comme aux âges naissants. Ils font se succéder, en chaque journée de leur vie, des productions, inégales sans doute, mais dont quelques-unes sont le chef-d'œuvre de la combinaison humaine et de l'art; ils savent l'art déjà, ils l'embrassent dans sa maturité et son étendue, et cela sans en raisonner comme on le fait autour d'eux; ils le pratiquent nuit et jour avec une admirable absence de toute préoccupation et fatuité littéraire. Souvent ils meurent, un peu comme aux époques primitives, avant que leurs œuvres soient toutes imprimées ou du moins recueillies et fixées, à la différence de leurs contemporains les poètes et littérateurs de cabinet, qui vaquent à ce soin de bonne heure; mais telle est, à eux, leur négligence et leur prodigalité d'eux-mêmes. Ils ont un entier abandon surtout au bon sens général, aux décisions de la multitude, dont ils savent d'ailleurs les hasards autant que quiconque parmi les poètes dédaigneux du vulgaire. En un mot, ces grands individus me paroissent tenir au génie même de la poétique humanité, et en être la tradition vivante perpétuée, la personnification irrécusable.

Molière est un de ces illustres témoins; bien qu'il n'ait pleinement embrassé que le côté comique, les discordances de l'homme, vices, laideurs ou travers, et que le côté pathétique n'ait été qu'à peine entamé par lui et comme un rapide accessoire, il ne le cède à personne parmi les plus complets, tant il a excellé dans son genre et y est allé depuis la plus libre fantaisie jusqu'à l'observation la plus grave, tant il a occupé en roi toutes les régions du monde qu'il s'est choisi, et qui est la moitié de l'homme, la moitié la plus fréquente et la plus activement en jeu dans la société.

Molière est du siècle où il a vécu, par la peinture de certains travers particuliers et dans l'emploi des costumes; mais il est plutôt encore de tous les temps, il est l'homme de la nature humaine. Rien ne vaut mieux pour se donner dès l'abord la mesure de son génie que de voir avec quelle facilité il se rattache à son siècle, et comment il s'en détache aussi; combien il s'y adapte exactement, et combien il en ressort avec grandeur. Les hommes illustres, ses contemporains, Despréaux, Racine, Bossuet, Pascal, sont bien plus spécialement les hommes de leur temps, du siècle de Louis XIV, que Molière. Leur génie (je parle même des plus vastes) est marqué à un coin particulier qui tient du moment où ils sont venus, et qui eût été probablement bien autre en d'autres temps. Que seroit Bossuet aujourd'hui? qu'écrirait Pascal? Racine et Despréaux accompagnent à merveille le règne de Louis XIV dans toute sa partie jeune, brillante, galante, victorieuse ou sensée. Bossuet domine ce règne à l'apogée, avant la bigoterie extrême, et dans la période déjà hautement religieuse. Molière, qu'auroit opprimé, je le crois, cette autorité religieuse de plus en plus dominante, et qui mourut à propos pour y échapp-

per, Molière, qui appartient comme Boileau et Racine (bien que plus âgé qu'eux) à la première époque, en est pourtant beaucoup plus indépendant, en même temps qu'il l'a peinte au naturel plus que personne. Il ajoute à l'éclat de cette forme majestueuse du grand siècle; il n'en est ni marqué, ni particularisé, ni rétréci; il s'y proportionne, il ne s'y enferme pas.

Le seizième siècle avoit été, dans son ensemble, une vaste décomposition de l'ancienne société religieuse, catholique, féodale, l'avènement de la philosophie dans les esprits et de la bourgeoisie dans la société. Mais cet avènement s'étoit fait à travers tous les désordres, à travers l'orgie des intelligences et l'anarchie matérielle la plus sanglante, principalement en France, moyennant Rabelais et la Ligue. Le dix-septième siècle eut pour mission de réparer ce désordre, de réorganiser la société, la religion, la résistance; à partir d'Henri IV il s'annonce ainsi, et dans sa plus haute expression monarchique, dans Louis XIV, il couronne son but avec pompe. Nous n'essayerons pas ici d'énumérer tout ce qui se fit, dès le commencement du dix-septième siècle, de tentatives sévères au sein de la religion, par des communautés, des congrégations fondées, des réformes d'abbayes, et au sein de l'Université, de la Sorbonne, pour rallier la milice de Jésus-Christ, pour reconstituer la doctrine. En littérature cela se voit et se traduit évidemment. A la littérature gauloise, grivoise et irrévérente des Marot, des Bonaventure Desperriers, Rabelais, Regnier, etc.; à la littérature païenne, grecque, épicurienne de Ronsard, Bailif, Jodelle, etc., philosophique et sceptique de Montaigne et de Charron, en succède une qui offre des caractères bien différents et opposés. Malherbe, homme de forme, de style, esprit caustique, cynique même, comme M. de Buffon l'étoit dans l'intervalle de ses nobles phrases, Malherbe, esprit fort au fond, n'a de chrétien dans ses odes que les dehors; mais le génie de Corneille, du père de Polyeucte et de Pauline, est déjà profondément chrétien. D'Urfé l'est aussi. Balzac, bel esprit vain et fastueux, savant rhéteur occupé des mots, a les formes et les idées toutes rattachées à l'orthodoxie. L'école de Port-Royal se fonde; l'antagoniste du doute et de Montaigne, Pascal apparôit. La détestable école poétique de Louis XIII, Boisrobert, Ménage, Costar, Conrart, d'Assoucy, Saint-Amant, etc., ne rentre pas sans doute dans cette voie de réforme; elle est peu grave, peu morale, à l'italienne, et comme une répétition affadie de la littérature des Valois. Mais tout ce qui l'étouffe et lui succède sous Louis XIV se range par degrés à la foi, à la régularité: Despréaux, Racine, Bossuet. La Fontaine lui-même, au milieu de sa bonhomie et de ses fragilités, et tout du seizième siècle qu'il est, a des accès de religion lorsqu'il écrit la captivité de saint Malc, l'épître à madame de la Sablière, et qu'il finit par la pénitence. En un mot, plus on avance dans le siècle dit de Louis XIV, et plus la litté-

ration, la poésie, la chaire, le théâtre, toutes les facultés mémorables de la pensée, revêtent un caractère religieux, chrétien, plus elles accusent, même dans les sentiments généraux qu'elles expriment, ce retour de croyance à la révélation, à l'humanité vue dans et par Jésus-Christ; c'est là un des traits les plus caractéristiques et profonds de cette littérature immortelle. Le dix-septième siècle en masse fait digue entre le seizième et le dix-huitième qu'il sépare.

Mais Molière, nous le disons sans en porter ici l'éloge ni le blâme moral, et comme simple preuve de la liberté de son génie, Molière ne rentre pas dans ce point de vue. Bien que sa figure et son œuvre apparaissent et ressortent plus qu'aucune dans ce cadre admirable du siècle de Louis le Grand, il s'étend et se prolonge au dehors, en arrière, au delà; il appartient à une pensée plus calme, plus vaste, plus indifférente, plus universelle. L'élève de Gassendi, l'ami de Bernier, de Chapelle et de Hesnault se rattache assez directement au seizième siècle philosophique, littéraire; il n'avoit aucune antipathie contre ce siècle et ce qui en restoit; il n'entroit dans aucune réaction religieuse ou littéraire, ainsi que firent Pascal et Bossuet, Racine et Boileau à leur manière, et les trois quarts du siècle de Louis XIV; il est, lui, de la postérité continue de Rabelais, de Montaigne, Larrivey, Regnier, des auteurs de la satire Ménippée; il n'a ou n'auroit nul effort à faire pour s'entendre avec Lamoignon-le-Vayer, Naudet ou Guy Patin même, tout docteur en médecine qu'est ce mordant personnage. Molière est naturellement du monde de Ninon, de madame de la Sablière avant sa conversion; il reçoit à Auteuil Desbarreaux et nombre de jeunes seigneurs un peu libertins. Je ne veux pas dire du tout que Molière, dans son œuvre ou dans sa pensée, fût un esprit-fort décidé, qu'il eût un système là-dessus; que, malgré sa traduction de Lucrèce, son gassendisme originel et ses libres liaisons, il n'eût pas un fonds de religion modérée, sensée, d'accord avec la coutume du temps, qui reparoît à sa dernière heure, qui éclate avec tant de solidité dans le morceau de Cléante du *Tartufe*. Non; Molière, le sage, l'Ariste pour les bienséances, l'ennemi de tous les excès de l'esprit et des ridicules, le père de ce *Philinte* qu'eussent reconnu Érasme et Atticus, ne devoit rien avoir de cette forfanterie libertine et cynique des Saint-Amant, Boisrobert et Desbarreaux. Il étoit de bonne foi quand il s'indignoit des insinuations malignes qu'à partir de *l'École des Femmes* ses ennemis alloient répandant sur sa religion. Mais ce que je veux établir, et ce qui le caractérise entre ses contemporains de génie, c'est qu'habituellement il a vu la nature humaine en elle-même, dans sa généralité de tous les temps, comme Boileau, comme la Bruyère l'ont vue et peinte souvent, je le sais, mais sans mélange, lui, d'épître sur *l'Amour de Dieu*, comme Boileau, ou de discussion sur le quietisme,

comme la Bruyère. Il peint l'humanité comme s'il n'y avoit pas eu de venue, et cela lui étoit plus possible, il faut le dire, la peignant surtout dans ses vices et ses laideurs; dans le tragique on élude moins aisément le christianisme. Il sépare l'humanité d'avec Jésus-Christ, ou plutôt il nous montre à fond l'une sans trop songer à rien autre; et il se détache par là de son siècle. C'est lui qui, dans la scène du Pauvre, a pu faire dire à don Juan, sans penser à mal, ce mot qu'il lui fallut retirer, tant il souleva d'orages : « Tu passes ta vie à prier Dieu, et tu meurs de faim; prends cet argent, je te le donne pour l'amour de l'humanité. » La bienfaisance et la philanthropie du dix-huitième siècle, celle de d'Alembert, de Diderot, de d'Holbach, se retrouve tout entière dans ce mot-là. C'est lui qui a pu dire du pauvre qui lui rapportoit le louis d'or, cet autre mot si souvent cité, mais si peu compris, ce me semble, dans son acception la plus grave, ce mot échappé à une habitude d'esprit invinciblement philosophique : « Où la vertu va-t-elle se nicher! » Jamais homme de Port-Royal ou du voisinage (qu'on le remarque bien) n'auroit eu pareille pensée, et c'eût été plutôt le contraire qui eût paru naturel, le pauvre étant aux yeux du chrétien l'objet de grâces et de vertus singulières. C'est lui aussi qui, causant avec Chapelle de la philosophie de Gassendi, leur maître commun, disoit, tout en combattant la partie théorique et la chimère des atomes : « Passe encore pour la morale. » Molière étoit donc simplement, selon moi, de la religion, je ne veux pas dire de don Juan ou d'Épicure, mais de Chrémès dans Térence : *homo sum*. On lui a appliqué en un sens sérieux ce mot du *Tartufe* : *Un homme... un homme enfin!* Cet homme savoit les foiblesses et ne s'en étonnoit pas; il pratiquoit le bien plus qu'il n'y croyoit; il comptoit sur les vices, et sa plus ardente indignation tournoit au rire. Il considéroit volontiers cette triste humanité comme une vieille enfant et une incurable, qu'il s'agit de redresser un peu, de soulager surtout en l'amusant.

Aujourd'hui que nous jugeons les choses à distance et par les résultats dégagés, Molière nous semble beaucoup plus radicalement agressif contre la société de son temps qu'il ne crut l'être; c'est un écueil dont nous devons nous garder en le jugeant. Parmi ces illustres contemporains que je citois tout à l'heure, il en est un, un seul, celui qu'on seroit le moins tenté de rapprocher de notre poète, et qui pourtant, comme lui, plus que lui, mit en question les principaux fondemens de la société d'alors, et qui envisagea sans préjugé aucun la naissance, la qualité, la propriété; mais Pascal (car ce fut l'audacieux) ne se servit de ce peu de fondement, ou plutôt de cette ruine qu'il faisoit de toutes les choses d'alentour, que pour s'attacher avec plus d'effroi à la colonne du temple, pour embrasser convulsivement la Croix. Tous les deux, Pascal et Molière, nous apparaissent aujourd'hui comme les plus formidables témoins de la société de leur temps : Mo-

lière, dans un espace immense et jusqu'au pied de l'enceinte religieuse, battant, fourrageant de toutes parts avec sa troupe le champ de la vieille société, livrant pêle-mêle au rire la fatuité titrée, l'inégalité conjugale, l'hypocrisie captieuse, et allant souvent effrayer du même coup la grave subordination, la vraie piété et le mariage; Pascal, lui, à l'intérieur et au cœur de l'orthodoxie, faisant trembler aussi à sa manière la voûte de l'édifice par les cris d'angoisse qu'il pousse et par la force de Samson avec laquelle il en embrasse le sacré pilier. Mais en accueillant ce rapprochement, qui a sa nouveauté et sa justesse, il ne faudroit pas prêter à Molière, je le crois, plus de préméditation de renversement qu'à Pascal : il faut même lui accorder peut-être un moindre calcul de l'ensemble de la question. Plaute avoit-il une arrière pensée systématique quand il se jouoit de l'usure, de la prostitution, de l'esclavage, ces vices et ces ressorts de l'ancienne société ?

Le moment où vint Molière servit tout à fait cette liberté qu'il eut et qu'il se donna. Louis XIV, jeune encore, le soutint dans ses tentatives hardies ou familières, et le protégea contre tous. En retraçant le *Tartufe*, et dans la tirade de don Juan sur l'hypocrisie qui s'avance, Molière présageoit déjà de son coup d'œil divinateur la triste fin d'un si beau règne, et il se hâtoit, quand c'étoit possible à grand'peine et que ce pouvoit être utile, d'en dénoncer du doigt le vice croissant. S'il avoit vécu assez pour arriver vers 1685, au règne déclaré de madame de Maintenon, ou même s'il avoit seulement vécu de 1673 à 1685, durant cette période glorieuse où domine l'ascendant de Bossuet, il eût été sans doute moins efficacement protégé, il eût été persécuté à la fin. Quoi qu'il en soit, on doit comprendre à merveille, d'après cet esprit général, libre, naturel, philosophique, indifférent au moins à ce qu'ils essayoient de restaurer, la colère des oracles religieux d'alors contre Molière, la sévérité cruelle d'expression avec laquelle Bossuet se raille et triomphe du comédien mort en riant, et cette indignation même du sage Bourdaloue en chaire après le *Tartufe*, de Bourdaloue, tout ami de Boileau qu'il étoit. On conçoit jusqu'à cet effroi naïf du janséniste Baillet, qui, dans ses *Jugements des Savants*, commence en ces termes l'article sur Molière : « Monsieur de Molière est un des plus dangereux ennemis que le siècle ou le monde ait suscités à l'Eglise de Jésus-Christ, etc. » Il est vrai que des religieux plus aimables, plus mondains, se montroient pour lui moins sévères. Rabin louoit au long Molière dans ses *Réflexions sur la Poétique*, et ne le chicanoit que sur la négligence de ses dénoûments; Bouhours lui fit une épitaphe en vers français agréables et judicieux.

Molière, au reste, est tellement homme dans le libre sens, qu'il obtint plus tard les anathèmes de la philosophie altière et prétendue réformatrice, autant qu'il avoit mérité ceux de l'épi-

scopat dominateur. Sur quatre chefs différents, à propos de *l'Avare*, du *Misanthrope*, de *Georges Dandin* et du *Bourgeois-Gentilhomme*, Jean-Jacques n'entend pas raillerie et ne l'épargne guère plus que n'avoit fait Bossuet.

Tout ceci est pour dire que, comme Shakspeare et Cervantes, comme trois ou quatre génies supérieurs dans la suite des âges, Molière est peintre de la nature humaine au fond, sans acception ni préoccupation de culte, de dogme fixe, d'interprétation formelle; qu'en s'attaquant à la société de son temps, il a représenté la vie qui est partout celle du grand nombre, et qu'au sein de mœurs déterminées qu'il châtioit au vif, il s'est trouvé avoir écrit pour tous les hommes.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris, le 15 janvier 1622, non pas, comme on l'a cru longtemps, sous les piliers des halles, mais, d'après la découverte qu'en a faite M. Bessière, dans une maison de la rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Etuves¹. Il étoit par sa mère et par son père d'une famille de tapissiers. Son père, qui, outre son état, avoit la charge de valet de chambre-tapissier du roi, destinoit son fils à lui succéder, et le jeune Poquelin, mis de bonne heure en apprentissage dans la boutique, ne savoit guère, à quatorze ans, que lire, écrire, compter, enfin les éléments utiles à sa profession. Son grand-père maternel, pourtant, qui aimoit fort la comédie, le menoit quelquefois à l'hôtel de Bourgogne, où jouoient Bellerose dans le haut comique, Gauthier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin dans la farce. Chaque fois qu'il revenoit de la comédie, le jeune Poquelin étoit plus triste, plus distrait du travail de la boutique, plus dégoûté de la perspective de sa profession. Qu'on se figure ces matinées rêveuses d'un lendemain de comédie pour le génie adolescent devant qui, dans la nouveauté de l'apparition, la vie humaine se dérouloit déjà comme une scène perpétuelle. Il s'en ouvrit enfin à son père, et appuyé de son aïeul, qui le gâtoit, il obtint de faire des études. On le mit dans une pension, à ce qu'il paroît, d'où il suivit, comme externe, le collège de Clermont, depuis de Louis le Grand, dirigé par les jésuites.

Cinq ans lui suffirent pour achever tout le cours de ses études, y compris la philosophie; il fit de plus au collège d'utiles connois-

¹ J'ai mis surtout à contribution, dans cette étude sur Molière, l'*Histoire de sa Vie et de ses Ouvrages* par M. Taschereau; c'est un travail complet et définitif dont il faut conseiller la lecture sans avoir la prétention d'y suppléer. M. Taschereau a bien voulu y joindre envers moi tous les secours de son obligeance amicale pour les renseignements et sources directes auxquelles je voulois remonter. J'ai beaucoup usé aussi de la Notice et du Commentaire de M. Auger, travail trop peu recommandé ou même déprécié injustement. C'est dans ce Commentaire qu'à propos du vers des *Femmes savantes*:

On voit partout chez vous l'ithos et le pathos,

M. Auger, ne s'apercevant pas que *ithos* n'est autre que *éthos*, plus correctement prononcé, se mit en de faux frais d'étymologie. On en plaisanta dans le temps beaucoup plus qu'il ne falloit, et ce rire facile couvrit les louanges dues à l'ensemble du très-estimable commentaire.

sances, et qui influèrent sur sa destinée. Le prince de Conti, frère du grand Condé, fut un de ses condisciples et s'en ressouvint toujours dans la suite. Ce prince, bien qu'ecclésiastique d'abord, et tant qu'il resta sous la conduite des jésuites, aimoit les spectacles et les défrayoit magnifiquement; en se convertissant plus tard du côté des jansénistes, et en rétractant ses premiers goûts au point d'écrire contre la comédie, il sembla transmettre du moins à son illustre aîné le soin de protéger jusqu'au bout Molière. Chapelle devint aussi l'ami d'étude de Poquelin, et lui procura la connoissance et les leçons de Gassendi, son précepteur. Ces leçons privées de Gassendi étoient en outre entendues de Bernier, le futur voyageur, et de Hesnault, connu par son invocation à Vénus; elles durent influencer sur la façon de voir de Molière, moins par les détails de l'enseignement que par l'esprit qui en émanoit et auquel participèrent tous les jeunes auditeurs. Il est à remarquer en effet combien furent libres d'humeur et indépendants tous ceux qui sortirent de cette école : et Chapelle le franc parleur, l'épicurien pratique et relâché; et ce poète Hesnault, qui attaquoit Colbert puissant et traduisoit à plaisir ce qu'il y a de plus hardi dans les chœurs des tragédies de Sénèque; et Bernier, qui couroit le monde et revenoit sachant combien sous les costumes divers l'homme est partout le même, répondant à Louis XIV, qui l'interrogeoit sur le pays où la vie lui sembleroit meilleure, que *c'étoit la Suisse*, et déduisant sur tout point ses conclusions philosophiques, en petit comité, entre mademoiselle de Lenclos et madame de la Sablière. Il est à remarquer aussi combien ces quatre ou cinq esprits étoient de pure bourgeoisie et du peuple: Chapelle, fils d'un riche magistrat, mais fils bâtard; Bernier, enfant pauvre, associé par charité à l'éducation de Chapelle; Hesnault, fils d'un boulanger de Paris; Poquelin, fils d'un tapissier; et Gassendi, leur maître, non pas un gentilhomme, comme on l'a dit de Descartes, mais fils de simples villageois. Molière prit dans ces conférences de Gassendi l'idée de traduire Lucrèce; il le fit partie en vers et partie en prose, selon la nature des endroits; mais le manuscrit s'en est perdu. Un autre compagnon qui s'immisça à ces leçons philosophiques fut Cyrano de Bergerac, devenu suspect à son tour d'impiété par quelques vers d'*Agrippine*, mais surtout convaincu de mauvais goût. Molière prit plus tard au *Pédant joué* de Cyrano deux scènes qui ne déparent certainement pas les *Fourberies de Scapin* : c'étoit son habitude, disoit-il à ce propos, de reprendre son bien partout où il le trouvoit; et puis, comme l'a remarqué spirituellement M. Auger, en agissant de la sorte avec son ancien camarade, il ne sembloit guère que prolonger cette coutume de collège par laquelle les écoliers sont *faisants* et mettent leur gain de jeu en commun. Mais Molière, qui n'y alloit jamais petitement, ne vavisa pas de cette fine excuse.

Au sortir de ses classes, Poquelin dut remplacer son père, trop âgé, dans la charge de valet de chambre-tapissier du roi, qu'on lui assura en survivance. Il suivit, pour son noviciat, Louis XIII dans le voyage de Narbonne en 1641, et fut témoin au retour de l'exécution de Cinq-Mars et de De Thou, amère et sanglante dérision de la justice humaine. Il paroît que, dans les années qui suivirent, au lieu de continuer l'exercice de la charge paternelle, il alla étudier le droit à Orléans et s'y fit recevoir avocat. Mais son goût du théâtre l'emporta décidément, et revenu à Paris, après avoir hanté, dit-on, les tréteaux du Pont-Neuf, suivi de près les Italiens et Scaramouche, il se mit à la tête d'une troupe de comédiens de société, qui devint bientôt une troupe régulière et de profession. Les deux frères Bérart, leur sœur Madeleine, Duparc dit *Gros-René*, faisoient partie de cette bande ambulante qui s'intituloit l'*illustre théâtre*. Notre poète rompit dès lors avec sa famille et les Poquelin; il prit nom Molière. Molière courut avec sa troupe les divers quartiers de Paris, puis la province. On dit qu'il fit jouer à Bordeaux une *Thébaïde*, tentative du genre sérieux qui échoua. Mais il n'épargnoit pas les farces, les canevas à l'italienne, les impromptus, tels que *le Médecin volant* et *la Jalousie du Barbouillé*, premiers crayons du *Médecin malgré lui* et de *Georges Dandin*, et qui sont conservés, *les Docteurs rivaux*, *le Maître d'Ecole*, dont on n'a que les titres, *le Docteur amoureux*, que Boileau daignoit regretter. Il alloit ainsi à l'aventure, bien reçu du duc d'Epéron à Bordeaux, du prince de Conti en chaque rencontre, loué de d'Assoucy, qu'il recevoit et hébergeoit en prince à son tour, hospitalier, libéral, bon camarade, amoureux souvent, essayant toutes les passions, parcourant tous les étages, menant à bout ce train de jeunesse, comme une fronde joyeuse à travers la campagne, avec force provision, dans son esprit, d'originaux et de caractères. C'est dans le cours de cette vie errante qu'en 1653, à Lyon, il fit représenter *l'Etourdi*, sa première pièce régulière; il avoit trente et un ans.

Molière, on le voit, débuta par la pratique de la vie et des passions avant de les peindre. Mais il ne faudroit pas croire qu'il y eût dans son existence intérieure deux parts successives comme dans celle de beaucoup de moralistes et satiriques éminents, une première part active et plus ou moins fervente; puis, cette chaleur foiblissant par l'excès ou par l'âge, une observation âcre, mordante, désabusée enfin, qui revient sur les motifs, les scrute et les raille. Ce n'est pas là du tout le cas de Molière ni celui des grands hommes doués, à cette mesure, du génie qui crée. Les hommes distingués, qui passent par cette double phase et arrivent promptement à la seconde, n'y acquièrent, en avançant, qu'un talent critique fin et sagace, comme M. de la Rochefoucauld, par exemple, mais pas de mouvement animateur ni de force de création. Le génie dramatique, et celui de Molière en

particulier, a cela de merveilleux que le procédé en est tout différent et plus complexe. Au milieu des passions de sa jeunesse, des entraînements emportés et crédules comme ceux du commun des hommes, Molière avoit déjà à un haut degré le don d'observer et de reproduire, la faculté de sonder et de saisir des ressorts qu'il faisoit jouer ensuite au grand amusement de tous; et plus tard, au milieu de son entière et triste connoissance du cœur humain et des mobiles divers, du haut de sa mélancolie de contemplateur philosophe, il avoit conservé dans son propre cœur, on le verra, la jeunesse des impressions actives, la faculté des passions, de l'amour et de ses jalousies, le foyer véritablement sacré. Contradiction sublime et qu'on aime dans la vie du grand poète! assemblage indéfinissable qui répond à ce qu'il y a de plus mystérieux aussi dans le talent dramatique et comique, c'est-à-dire la peinture des réalités amères, moyennant des personnages animés, faciles, réjouissants, qui ont tous les caractères de la nature; la dissection du cœur la plus profonde se transformant en des êtres actifs et originaux qui la traduisent aux yeux, en étant simplement eux-mêmes!

On rapporte que, pendant son séjour à Lyon, Molière, qui s'étoit déjà lié assez tendrement avec Madeleine Béjart, s'éprit de mademoiselle Duparc (ou de celle qui devint mademoiselle Duparc en épousant le comédien de ce nom), et de mademoiselle de Brie, qui toutes deux faisoient partie d'une autre troupe que la sienne; il parvint, malgré la Béjart, dit-on, à engager dans sa troupe les deux comédiennes, et l'on ajoute que, rebuté de la superbe Duparc, il trouva dans mademoiselle de Brie des consolations auxquelles il devoit revenir encore durant les tribulations de son mariage. On est allé jusqu'à indiquer dans la scène de *Clitandre*, *Armande* et *Henriette*, au premier acte des *Femmes savantes*, une réminiscence de cette situation antérieure de vingt années à la comédie. Nul doute qu'entre Molière, fort enclin à l'amour, et les jeunes comédiennes qu'il dirigeoit, il ne se soit formé des nœuds mobiles, croisés, parfois interrompus et repris; mais il seroit téméraire, je le crois, d'en vouloir retrouver aucune trace précise dans ses œuvres, et ce qui a été mis en avant sur cette allusion; pour laquelle on oublie les vingt années d'intervalle, ne me semble pas justifié.

On conserve à Pézénas un fauteuil dans lequel, dit-on, Molière venoit s'installer tous les samedis, chez un barbier fort achalandé, pour y faire la recette et y étudier à ce propos les discours et la physionomie d'un chacun. On se rappelle que Machiavel, grand poète comique aussi, ne dédaignoit pas la conversation des bouchers, boulangers et autres. Mais Molière avoit probablement, dans ses longues séances chez le barbier chirurgien, une intention plus directement applicable à son art que l'ancien secrétaire florentin, lequel cherchoit surtout, il le dit, à narguer la fortune

et à tromper l'ennui de l'exil. Cette disposition de Molière à observer durant des heures et à se tenir en silence s'accrut avec l'âge, avec l'expérience et les chagrins de la vie; elle frappoit singulièrement Boileau, qui appeloit son ami le *Contemplateur*. « Vous connoissez l'homme, dit Elise dans *la Critique de l'École des Femmes*, et sa paresse naturelle à soutenir la conversation. » Célimène l'avoit invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui... Il les trompa fort par son silence. » L'un des ennemis de Molière, de Villiers, en sa comédie de *Zélinde*, représente un marchand de dentelles de la rue Saint-Denis, Argimont, qui entretient dans la chambre haute de son magasin une dame de qualité, Oriane. On vient dire qu'*Elomire* (anagramme de Molière) est dans la chambre d'en bas. Oriane désireroit qu'il montât, afin de le voir, et le marchand descend, comptant bien ramener en haut le nouveau chaland sous prétexte de quelque dentelle; mais il revient bientôt seul. « Madame, dit-il à Oriane, je suis au désespoir de n'avoir pu vous satisfaire; depuis que je suis descendu, Elomire n'a pas dit une seule parole; je l'ai trouvé appuyé sur ma boutique dans la posture d'un homme qui rêve. Il avoit les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui marchandoient des dentelles; il paroissoit attentif à leurs discours, et il sembloit, par le mouvement de ses yeux, qu'il regardoit jusqu'au fond de leurs âmes pour y voir ce qu'elles ne disoient pas. Je crois même qu'il avoit des tablettes, et qu'à la faveur de son manteau, il a écrit, sans être aperçu, ce qu'elles ont dit de plus remarquable. » Et sur ce que répond Oriane qu'Elomire avoit peut-être même un crayon et dessinoit leurs grimaces pour les faire représenter au naturel dans le jeu du théâtre, le marchand reprend : « S'il ne les a pas dessinées sur ses tablettes, je ne doute point qu'il ne les aif imprimées dans son imagination. C'est un dangereux personnage. Il y en a qui ne vont point sans leurs mains, mais on peut dire de lui qu'il ne va point sans ses yeux ni sans ses oreilles. » Il est aisé, à travers l'exagération du portrait, d'apercevoir la ressemblance. Molière fut une fois vu, durant plusieurs heures, assis à bord du coche d'Auxerre, à attendre le départ. Il observoit ce qui se passoit autour de lui; mais son observation étoit si sérieuse en face des objets, qu'elle ressembloit à l'abstraction du géomètre, à la rêverie du fabuliste.

Le prince de Conti, qui n'étoit pas janséniste encore, avoit fait jouer plusieurs fois Molière et la troupe de *l'illustre théâtre* en son hôtel, à Paris. Etant en Languedoc à tenir les états, il manda son ancien condisciple, qui vint de Pézénas et de Narbonne à Béziers, ou à Montpellier¹, près du prince. Le poète fit œuvre

¹ Tous les biographes, depuis Grimarest, avoient dit Béziers; M. Taschereau donne de bonnes raisons pour que ce soit Montpellier. Ce détail a peu d'importance; mais

de son répertoire le plus varié, de ses canevas à l'italienne, de *l'Etourdi*, sa dernière pièce, et il y ajouta la charmante comédie du *Dépit amoureux*. Le prince, enchanté, voulut se l'attacher comme secrétaire et le faire succéder au poëte Sarrazin, qui venoit de mourir. Molière refusa par attachement pour sa troupe, par amour de son métier et de la vie indépendante. Après quelques années encore de courses dans le Midi, où on le voit se lier d'amitié avec le peintre Mignard à Avignon, Molière se rapprocha de la capitale, et séjourna à Rouen, d'où il obtint, non pas, comme on l'a conjecturé, par la protection du prince de Conti, devenu pénitent sous l'évêque d'Alet dès 1655, mais par celle de Monsieur, duc d'Orléans, de venir jouer à Paris sous les yeux du roi. Ce fut le 24 octobre 1658, dans la salle des gardes au vieux Louvre, en présence de la cour et aussi des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, périlleux auditoire, que Molière et sa troupe se gardèrent à représenter *Nicomède*. Cette tragi-comédie achevée avec applaudissement, Molière, qui aimoit à parler comme orateur de la troupe (*grex*), et qui en cette occasion décisive ne pouvoit céder ce rôle à nul autre, s'avança vers la rampe, et, après avoir « remercié Sa Majesté en des termes très-modestes » de la bonté qu'elle avoit eue d'excuser ses défauts et ceux de sa troupe, qui n'avoit paru qu'en tremblant devant une assemblée si auguste, il lui dit que l'envie qu'ils avoient eue d'avoir l'honneur de divertir le plus grand roi du monde leur avoit fait oublier que Sa Majesté avoit à son service d'excellents originaux, dont ils n'étoient que de très-foibles copies; mais que, puisqu'elle avoit bien voulu souffrir leurs manières de campagne, il la supplioit très-humblement d'avoir agréable qu'il lui donnât un de ces petits divertissements qui lui avoient acquis quelque réputation et dont il régaloit les provinces. » Ce fut le *Docteur amoureux* qu'il choisit. Le roi, satisfait du spectacle, permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris, sous le titre de *Troupe de Monsieur*, et de jouer alternativement avec les comédiens italiens sur le théâtre du Petit-Bourbon. Lorsqu'on commença de bâtir, en 1660, la colonnade du Louvre à l'emplacement même du Petit-Bourbon, la troupe de Monsieur passa au théâtre du Palais-Royal. Elle devint troupe du *Roi* en 1665; et plus tard, à la mort de Molière, réunie à la troupe du Marais d'abord, et sept ans après (1680) à celle de l'hôtel de Bourgogne, elle forma le *Théâtre-François*.

Dès l'installation de Molière et de sa troupe, *l'Etourdi* et le *Dépit amoureux* se donnèrent pour la première fois à Paris et n'y réussirent pas moins qu'en province. Bien que la première de ces pièces ne soit encore qu'une comédie d'intrigue tout imitée des imbroglis italiens, quelle verve, déjà! quelle chaude pétu-

en général toutes les anecdotes sur Molière sont mêlées d'incertitude, faute d'un premier biographe scrupuleux et bien informé.

lance! quelle activité folle et saisissante d'imagination dans ce Mascarille que le théâtre n'avoit pas jusqu'ici entendu nommer! Sans doute Mascarille, tel qu'il apparôit d'abord, n'est guère qu'un fils naturel direct des valets de la farce italienne et de l'antique comédie, de l'esclave de *l'Épidique*, du Chrysale des *Bacchides*, de ces valets d'or, comme ils se nomment, du valet de Marot; c'est un fils de Villon, nourri aussi aux repues franches, un des mille de cette lignée antérieure à Figaro. Mais dans *les Précieuses*, il va bientôt se particulariser, il va devenir le Mascarille marquis, un valet tout moderne et qui n'est qu'à la livrée de Molière. *Le Dépit amoureux*, à travers l'invraisemblance et le convenu banal des déguisements et des reconnoissances, offre dans la scène de Lucile et d'Eraste une situation de cœur éternellement renouvelée, éternellement jeune, depuis le dialogue d'Horace et de Lydie, situation que Molière a reprise lui-même dans le *Tartufe* et dans le *Bourgeois-Gentilhomme*, avec bonheur toujours, mais sans surpasser l'excellence de cette première peinture; celui qui savoit le plus fustiger et railler se monroit en même temps celui qui sait comment on aime. *Les Précieuses ridicules*, jouées en 1659, attaquèrent les mœurs modernes au vif. Molière y laissoit les canevas italiens et les traditions du théâtre pour y voir les choses avec ses yeux, pour y parler haut et ferme selon sa nature contre le plus irritant ennemi de tout grand poète dramatique au début, le bégueulisme bel esprit, et ce petit goût d'alcôve, qui n'est que dégoût. Lui, l'homme au masque ouvert et à l'allure naturelle, il avoit à débayer avant tout la scène de ces mesquins embarras pour s'y déployer à l'aise et y établir son droit de franc parler. On raconte qu'à la première représentation des *Précieuses*, un vieillard du parterre, transporté de cette franchise nouvelle, un vieillard qui sans doute avoit applaudi dix-sept ans auparavant au *Menteur* de Corneille, ne put s'empêcher de s'écrier en apostrophant Molière, qui jouoit Mascarille: « Courage! courage! Molière! voilà la bonne comédie! » A ce cri, qu'il devoit bien être celui du vrai public et de la gloire, à cet universel et sonore applaudissement, Molière sentit, comme le dit Segrais, s'enfler son courage, et il laissa échapper ce mot de noble orgueil, qui marque chez lui l'entrée de la grande carrière: « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute et Térence et d'éplucher les fragments de Ménandre; je n'ai qu'à étudier le monde. » Oui, Molière, le monde est à vous, vous l'avez découvert, et il est vôtre; vous n'avez désormais qu'à y choisir vos peintures. Si vous imitez encore, ce sera que vous le voulez bien, ce sera parce que vous reprendrez votre bien là où vous le trouverez épars; ce sera en rival qui ne craint pas les rencontres, en roi puissant pour agrandir votre empire. Tout ce qui sera emprunté par vous restera embelli et honoré.

Après le sel un peu gros mais franc du *Cocu imaginaire*, et

l'essai pâle et noble de *Don Garcie*, *l'École des Maris* revient à cette large voie d'observation et de vérité dans la gaieté. Sganarelle, que *le Cocu imaginaire* nous avoit montré pour la première fois, reparoît et se développe par *l'École des Maris*; Sganarelle va succéder à Mascarille dans la faveur de Molière. Né probablement du théâtre italien, employé de bonne heure par Molière dans la farce du *Médecin volant*, introduit sur le théâtre régulier en un rôle qui sent un peu son Scarron, il se naturalise comme a fait Mascarille; il se perfectionne vite et grandit sous la prédilection du maître. Le Sganarelle de Molière, dans toutes ses variétés de valet, de mari, de père de Lucinde, de frère d'Ariste, de tuteur, de fagotier, de médecin, est un personnage qui appartient en propre au poëte, comme Panurge à Rabelais, Falstaff à Shakspeare, Sancho à Cervantes; c'est le côté du laid humain personnifié, le côté vieux, rechigné, morose, intéressé, bas, peureux, tour à tour piètre ou charlatan, bourru et saugrenu, le vilain côté, et qui fait rire. A certains moments joyeux, comme quand Sganarelle touche le sein de la nourrice, il se rapproche du rond Gorgibus, lequel ramène au bonhomme Chrysale, cet autre comique cordial et à plein ventre. Sganarelle, chétif comme son grand-père Panurge, a pourtant laissé quelque postérité digne de tous deux, dans laquelle il convient de rappeler Pangloss et de ne pas oublier Gringoire. Chez Molière, en face de Sganarelle, au plus haut bout de la scène, Alceste apparoît; Alceste, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus sérieux, de plus noble, de plus élevé dans le comique, le point où le ridicule confine au courage, à la vertu. Une ligne plus haut, et le comique cesse, et on a un personnage purement généreux, presque héroïque et tragique. Mais tel qu'il est, avec un peu de mauvaise humeur, on a pu s'y méprendre: Jean-Jacques et Fabre d'Églantine, gens à contradiction, en ont fait leur homme. Sganarelle embrasse les trois quarts de l'échelle comique, le bas tout entier, et le milieu qu'il partage avec Gorgibus et Chrysale; Alceste tient l'autre quart, le plus élevé, Sganarelle et Alceste, voilà tout Molière.

Voltaire a dit que quand Molière n'auroit fait que *l'École des Maris*, il seroit encore un excellent comique; Boileau ne put entendre *l'École des Femmes* sans adresser à Molière, attaqué de beaucoup de côtés et qu'il ne connoissoit pas encore, des stances faciles, où il célébroit la *charmante naïveté* de cette comédie, qu'il égale à celles de Térence, supposées écrites par Scipion. Ces deux amusants chefs-d'œuvre ne furent séparés que par la légère mais ingénieuse comédie-impromptu des *Fâcheux*, faite, apprise et représentée en quinze jours pour les fêtes de Vaux. La Fontaine en a dit, dans un éloge de ces fêtes, les dernières du malheureux *Oronte* :

C'est une pièce de Molière;
Cet écrivain par sa manière

Charme à présent toute la cour.

Nous avons changé de méthode;
 Jodelet n'est plus à la mode.
 Et maintenant il ne faut pas
 Quitter la nature d'un pas.

Jamais le libre et prompt talent de Molière pour les vers n'éclata plus évidemment que dans cette comédie satirique, dans les scènes du piquet ou de la chasse. La scène de la chasse ne se trouvoit pas dans la pièce à la première représentation; mais Louis XIV, montrant du doigt à Molière M. de Soyecourt, grand veneur, lui dit: «Voilà un original que vous n'avez pas encore copié.» Le lendemain, la scène du chasseur étoit faite et exécutée. Boileau, dont cette pièce des *Fâcheux* devoit la manière en la surpassant, y songeoit sans doute quand il demanda trois ans plus tard à Molière où il trouvoit la rime. C'est que Molière ne la cherchoit pas; c'est qu'il ne faisoit pas d'habitude son second vers avant le premier, et n'attendoit pas un demi-jour et plus pour trouver ensuite au coin d'un bois le mot qui l'avoit fui. Il étoit de la veine rapide, *prime-sautière*, de Regnier, de d'Aubigné; ne marchandant jamais la phrase ni le mot, au risque même d'un pli dans le vers, d'un tour un peu violent ou de l'hiatus au pire; un duc de Saint-Simon en poésie; une façon d'expression toujours en avant, toujours certaine, que chaque flot de pensée emplît et colore. M. Auger s'est attaché à relever comme fautes tous les manques de repos à l'hémistiche chez Molière; c'est peine puérile, puisque notre poète ne suit pas là-dessus la loi de Boileau et des autres réguliers. Molière faisoit si naturellement les vers, que ses pièces en prose sont remplies de vers blancs; on l'a remarqué pour *le Festin de Pierre*, et l'on a été jusqu'à conjecturer que la petite pièce du *Sicilien* avoit été primitivement ébauchée en vers, et que Molière avoit ensuite brouillé le tout dans une prose qui en avoit gardé trace. Fénelon, lorsqu'à propos de *l'Avare* il déclare préférer (comme aussi le pensoit Ménage) les pièces en prose de Molière à celles qui sont en vers, lorsqu'il parle de cette multitude de métaphores qui, suivant lui, approchent du galimatias, Fénelon, poète élégant en prose, n'entend rien, il faut le dire, à cette riche manière de poésie, qui n'est pas plus celle de Virgile et de Térence qu'en peinture la manière de Rubens n'est celle de Raphaël. Boileau, tout artiste sobre qu'il étoit et dans un autre procédé que Molière, lui rendoit haute justice là-dessus: il le reprenoit sans doute quelquefois, et auroit voulu épurer maint détail, comme on le voit par exemple en cette correction qui a été conservée de deux vers des *Femmes savantes*. Molière avoit mis d'abord:

Quand sur une personne on prétend s'ajuster,
 C'est par les beaux côtés qu'il la faut imiter.

« M. Despréaux, dit Cizeron-Rival d'après Brossette, trouva du jargon dans ces deux vers, et les rétablit de cette façon :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par ses beaux endroits qu'il lui faut ressembler. »

Mais, jargon ou non, il étoit le premier à proclamer Molière maître dans l'art de frapper les bons vers, et il n'auroit pas admis le jugement par trop *dégoûté* de Fénelon. Rien d'étonnant, au reste, que cette fine et mystique nature de Fénelon, dans sa blanche robe de lin, dans sa simple tunique, un peu longue, un peu traînante (en fait de style), n'ait pas entendu ces admirables plis mouvants, étoffés, du manteau du grand comique. Ce qui est ubéreux, surtout la gaieté, répugne singulièrement aux natures délicates et rêveuses. En dépit de ces juges difficiles, comme satire dialoguée en vers, *les Fâcheux* sont un chef-d'œuvre.

Durant les quatorze années qui suivirent son installation à Paris, et jusqu'à l'heure de sa mort, en 1673, Molière ne cessa de produire. Pour le roi, pour la cour et les fêtes de commande, pour le plaisir du gros public et les intérêts de sa troupe, pour sa propre gloire et la sérieuse postérité, Molière se multiplie et suffit à tout. Rien de méticuleux en lui et qui sente l'auteur de cabinet. Vrai poète de drame, ses ouvrages sont en scène, en action; il ne les écrit pas, pour ainsi dire, il les joue. Sa vie de comédien de province avoit été un peu celle des poètes primitifs populaires, des rhapsodes, jongleurs ou pèlerins de la Passion; ils allaient, comme on sait, se répétant les uns aux autres, se prenant leur canevas et leurs thèmes, y ajoutant à l'occasion, s'oubliant eux et leur œuvre individuelle, et ne gardant guère copie de leurs représentations. C'est ainsi que les ébauches et improvisades à l'italienne que Molière avoit multipliées (on a les titres d'une dizaine) durant ses courses en province furent perdues, hors deux, *le Médecin volant* et *la Jalousie du Barbouillé*. Et encore, telles qu'on a celles-ci, il est douteux que la version en soit de Molière. Suivant le procédé des poètes primitifs, qui font volontiers entrer un de leurs ouvrages dans un autre, ces ébauches furent plus tard introduites et employées dans des actes de pièces plus régulières. Les poètes dont nous parlons transposent, *utilisent*, si l'on peut se servir de ce mot, certains morceaux une fois faits; ainsi, *Don Garcie de Navarre* n'ayant pas eu de succès, des tirades entières ont passé de ce prince jaloux au *Misanthrope* et ailleurs. *L'Etourdi* et *le Dépit amoureux*, premières pièces régulières de notre poète, ne furent imprimés que dix ans après leur apparition à la scène (1653-1663); *les Précieuses* le furent dans les environs du succès, mais malgré l'auteur, comme l'indique la préface; et ce n'est pas ici une simagrée de douce violence comme tant d'autres l'ont

jouée depuis. L'embarras de Molière, qui se fait imprimer pour la première fois, à son corps défendant, est visible dans cette préface. *Le Cocu imaginaire*, ayant eu près de cinquante représentations, ne devoit pas être imprimé, quand un amateur de comédie, nommé Neufvillennaine, s'aperçut qu'il avoit retenu par cœur la pièce tout entière; il en fit une copie et la publia en dédiant l'ouvrage à Molière. Ce M. de Neufvillennaine se connoissoit en procédés. L'insouciance de Molière fut telle qu'il ne donna jamais d'autre édition du *Cocu imaginaire*, bien que Neufvillennaine avoue, ce qui seroit assez vraisemblable quand il ne l'avoueroit pas, qu'il peut s'être glissé dans sa copie, faite de mémoire, quantité de mots les uns pour les autres. O Racine! ô Boileau! qu'eussiez-vous dit si un tiers eût ainsi manié devant le public vos prudentes œuvres où chaque mot a son prix? On doit maintenant saisir toute la différence native qu'il y a de Molière à cette famille sobre, économe, méticuleuse, et avec raison, des Despréaux et des la Bruyère. Dans l'édition de Neufvillennaine, qu'il faut bien considérer, par suite du silence de Molière, comme l'édition originale, la pièce est d'un seul acte, quoique plus tard les éditeurs de 1734 l'aient donnée en trois; mais il y a lieu de croire que, pour Molière, comme pour les anciens tragiques et comiques, cette division d'actes est imaginée ici après coup et artificielle. Molière, dans ses premières pièces, ne s'astreint guère plus que Plaute à cette division régulière: il laisse fréquemment la scène vide, sans qu'on puisse supposer l'acte terminé en ces endroits. Il se rangea bien vite, il est vrai, à la régularité dès lors professée; mais on voit (et c'est sur quoi j'insiste) combien il avoit naturellement les habitudes de l'époque antérieure. Pour obvier à des larcins pareils à celui de Neufvillennaine, Molière dut songer à publier dorénavant lui-même ses pièces au fur et à mesure des succès. *L'Ecole des Maris*, dédiée au duc d'Orléans, son protecteur, est le premier ouvrage qu'il ait publié de son plein gré; à partir de ce moment (1661), il entra en communication suivie avec les lecteurs. On le retrouve pourtant en défiance continuelle de ce côté; il craint les boutiques de la galerie du Palais; il préfère être jugé *aux chandelles*, au point de vue de la scène, sur la décision de la multitude. On a cru, d'après un passage de la préface des *Fâcheux*, qu'il auroit eu dessein de faire imprimer ses remarques et presque sa poétique à l'occasion de ses pièces; mais, à mieux entendre le passage, il en ressort que cette promesse, mal d'accord avec sa tournure de génie, n'est pas sérieuse en effet; ce seroit plutôt de sa part une raillerie contre les grands raisonneurs selon Horace et Aristote. Sa poétique, du reste, comme acteur et comme auteur, se trouve tout entière dans *la Critique de l'Ecole des Femmes* et dans *l'Impromptu de Versailles*, et elle y est en action, en comédie encore. A la scène VII de *la Critique*, n'est-

ce pas Molière qui nous dit par la bouche de Dorante : « Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde, et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens, qui a fait autrefois ces observations, les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote... Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir. » Pour en finir avec cette négligence de littérateur que nous démontrons chez Molière, et qui contraste si fort avec son ardente prodigalité comme poète et son zèle minutieux comme acteur et directeur, ajoutons qu'aucune édition complète de ses œuvres ne parut de son vivant; ce fut la Grange, son camarade de troupe, qui recueillit et publia le tout en 1682, neuf ans après sa mort.

Molière, le plus créateur et le plus inventif des génies, est celui peut-être qui a le plus imité, et de partout; c'est encore là un trait qu'ont en commun les poètes primitifs populaires, et les illustres dramatiques qui les continuent. Boileau, Racine, André Chénier, les grands poètes d'étude et de goût, imitent sans doute aussi; mais leur procédé d'imitation est beaucoup plus ingénieux, circonspect et déguisé, et porte principalement sur des détails. La façon de Molière en ces imitations est bien plus familière, plus à pleine main et à la merci de la mémoire. Ses ennemis lui reprochoient de voler la moitié de ses œuvres aux *vieux bouquins*. Il vécut d'abord, dans sa première manière, sur la farce traditionnelle italienne et gauloise; à partir des *Précieuses* et de *l'Ecole des Maris*, il devint lui-même; il gouverna et domina dès lors ses imitations, et, sans les modérer pour cela beaucoup, il les mêla constamment à un fonds d'observation originale. Le fleuve continua de charrier du bois de tous bords, mais dans un courant de plus en plus étendu et puissant. Riccoboni a donné une liste assez complète, et parfois même gonflée, des imitations que Molière a faites des Italiens, des Espagnols et des Latins; Cailhava et d'autres y ont ajouté. Riccoboni a eu le bon esprit de sentir que le génie de Molière ne souffroit pas de ces nombreux butins. Au contraire, l'admiration du commentateur pour son poète va presque en raison du nombre des imitations qu'il découvre en lui; et elle n'a plus de bornes lorsqu'il le voit dans *l'Avare* mener, à ce qu'il dit, jusqu'à cinq imitations de front, et être là-dessous, et à travers cette mêlée de souvenirs, plus original que jamais. Tous les Italiens n'ont pas si bonne grâce, et le sieur Angelo, docteur de la comédie italienne, alloit jusqu'à revendiquer le sujet du *Alisanthrope*, qu'il avoit,

affirmoit-il, raconté tout entier à Molière, d'après une certaine pièce de Naples, un jour qu'ils se promenoient ensemble au Palais-Royal. C'est quinze jours après cette conversation mémorable que la comédie du *Misanthrope* auroit été achevée et sur l'affiche. A de pareilles prétentions, appuyées de pareils dires, on n'a à opposer que le judicieux dédain de Jean-Baptiste Rousseau, qui, dans sa correspondance avec d'Olivet et Brossette, a d'ailleurs le mérite d'avoir fort bien apprécié Molière; la lettre du poète à M. Chauvelin sur le sujet qui nous occupe vaut mieux, comme pensée, que les trois quarts de ses odes. Ce qu'il faut reconnoître, c'est que les imitations chez Molière sont de toutes sources et infinies; elles ont un caractère de loyauté en même temps que de sans- façon, quelque chose de cette première vie où tout étoit en commun, bien qu'aussi d'ordinaire elles soient parfaitement combinées et descendent quelquefois à de purs détails. Plaute et Térence pour des fables entières, Strapparole et Boccace pour des fonds de sujets, Rabelais et Regnier pour des caractères, Boisrobert et Rotrou et Cyrano pour des scènes, Horace et Montaigne et Balzac pour de simples phrases, tout y figure; mais tout s'y transforme, rien n'y est le même. Là où il imite le plus, qui donc pourroit se plaindre? A côté de Sosie qu'il copie, ne voilà-t-il pas Cléanthis qu'il invente? De telles imitations, loin de nous refroidir envers notre poète, nous sont chères; nous aimons à les rechercher, à les poursuivre jusqu'au bout, dans un intérêt de parenté. Ces marques fameuses de la bonne comédie, depuis Plaute jusqu'à Patelin, ces malicieux conteurs de tous pays, ces philosophes satiriques et ingénieux, nous les convoquons un moment autour de notre auteur dans un groupe qu'il unit et où il préside; les moins considérables, les Boisrobert, les Sorel, les Cyrano, y sont même introduits à la faveur de ce qu'ils lui ont prêté, de ce qui surtout les recommande et les honore. Ces imitations, en un mot, ne sont le plus souvent pour nous que le résumé heureux de toute une famille d'esprit et de tout un passé comique dans un nouveau type original et supérieur, comme un enfant aimé du ciel, qui, sous un air de jeunesse, exprime à la fois tous ses aïeux.

Chacune des pièces de Molière, à les suivre dans l'ordre de leur apparition, fourniroit matière à un historique étendu et intéressant : ce travail a déjà été fait, et trop bien, par d'autres, pour le reprendre; ce seroit presque toujours le copier¹. Autour de *l'Ecole des Femmes*, en 1662, et plus tard autour du *Tartufe*, il se livra des combats comme précédemment il s'en étoit livré autour du *Cid*, comme il s'en renouvela ensuite autour de *Phèdre*; ce furent là d'illustres journées pour l'art dramatique. *La Critique de l'Ecole des Femmes* et *l'Impromptu*

¹ Voir MM. Auger et Taschereau.

de Versailles en apprennent suffisamment sur le premier démêlé, qui fut surtout une querelle de goût et d'art, quoique déjà la religion s'y glissât à propos des commandements du mariage donnés à Agnès. Les *Placets au Roi* et la préface du *Tartufe* marquent assez le caractère tout moral et philosophique de la seconde lutte, si souvent depuis et si ardemment continuée. Ce que je veux rappeler ici, c'est qu'attaqué des dévots, envié des auteurs, recherché des grands, valet de chambre du roi et son indispensable ressource pour toutes les fêtes, Molière, avec cela, troublé de passions et de tracas domestiques, dévoré de jalousie conjugale, fréquemment malade de sa fluxion de poitrine et de sa toux, directeur de troupe et comédien infatigable bien qu'au régime et au lait, Molière, durant quinze ans, suffit à tous les emplois; qu'à chaque nécessité survenante, son génie est présent et répond, gardant de plus ses heures d'inspiration propre et d'initiative. Entre la dette précipitamment payée aux divertissements de Versailles ou de Chambord et ses cordiales avances au bon rire de la bourgeoisie, Molière trouve jour à des œuvres méditées et entre toutes immortelles. Pour Louis XIV, son bienfaiteur et son appui, on le trouve toujours prêt; *l'Amour médecin* est fait, appris et représenté en cinq jours; *la Princesse d'Elide* n'a que le premier acte en vers, le reste suit en prose, et, comme le dit spirituellement un contemporain de Molière, la comédie n'a eu le temps cette fois que de chausser un brodequin; mais elle paroît à l'heure sonnante, quoique l'autre brodequin ne soit pas lacé. *Mélicerte* seule n'est pas finie, mais *les Fâcheux* le furent en quinze jours; mais *le Mariage forcé* et *le Sicilien*, mais *Georges Dandin*, mais *Pourceaugnac*, mais *le Bourgeois-Gentilhomme*, ces comédies de verve avec intermèdes et ballets, ne firent jamais faute. Dans les intérêts de sa troupe il lui fallut souvent dépêcher l'ouvrage, comme quand il fournit son théâtre d'un *Don Juan*, parce que les comédiens de l'hôtel de Bourgogne et ceux de Mademoiselle avoient déjà le leur, et que cette statue qui marche ne cessoit de faire merveille. — Et ces diversions ne l'empêchoient pas tout aussitôt de songer à Boileau, aux juges difficiles, à lui-même et au genre humain, par *le Misanthrope*, par *le Tartufe* et *les Femmes savantes*. L'année du *Misanthrope* est en ce sens la plus mémorable et la plus significative dans la vie de Molière. A peine hors de ce chef-d'œuvre sérieux, et qui le parut un peu trop au gros du public, il dut pourvoir en hâte à la jovialité bourgeoise par *le Médecin malgré lui*, et de là, de ce parterre de la rue Saint-Denis, raccourir vite à Saint-Germain pour *Mélicerte*, la *Pastorale comique* et cette vallée de Tempé où l'attendoit sur le pré M. de Benserade; Molière faisoit face à tous les appels.

Dans une épître adressée en 1669 au peintre Mignard sur le dôme du Val-de-Grâce, Molière a fait une description et un

éloge de la fresque qui s'applique merveilleusement à sa propre manière; il y préconise, en effet,

Cette belle peinture, inconnue en ces lieux,
La fresque, dont la grâce, à l'autre préférée,
Se conserve un éclat d'éternelle dorée,
Mais dont la promptitude et les brusques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ses beautés.
De l'autre qu'on connoit la traitable méthode
Aux foiblesse d'un peintre aisément s'accommode;
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur;
Elle sait seconrir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne.
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux.

.....
Mais la fresque est pressante, et veut sans complaisance
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
La traite à sa manière, et d'un travail soudain
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévère rigueur de ce moment qui passe
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce;
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout au premier coup se doit exécuter, etc.

A cette belle chaleur de Molière pour la fresque, pour la grande et dramatique peinture, pour celle-là même qui agit sur les masses prosternées dans les chapelles romaines, qui n'aimeroit reconnoître la sympathie naturelle au poète du drame, au poète de la multitude, à l'exécuteur soudain, véhément, de tant d'œuvres impérieuses aussi et pressantes? Dans les œuvres finies, au contraire, faites pour être vues de près, vingt fois remaniées et repolies, à la Miéris, à la Despréaux, à la la Bruyère, nous retrouvons la *paresse de l'huile*. L'allusion est trop directe pour que Molière n'y ait pas un peu songé. Cizeron-Rival, d'ordinaire exact, a dit d'après Brossette : « Au jugement de Despréaux (et autant que je puis me connoître en poésie, ce n'est pas son meilleur jugement), de tous les ouvrages de Molière, celui dont la versification est la plus régulière et la plus soutenue, c'est le poème qu'il a fait en faveur du fameux Mignard, son ami. Ce poème, disoit-il à M. Brossette, peut tenir lieu d'un traité complet de peinture, et l'auteur y a fait entrer toutes les règles de cet art admirable (et Despréaux citoit les mêmes vers que nous avons donnés plus haut). Remarquez, monsieur, ajoutoit Despréaux, que Molière a fait sans y penser le caractère de ses poésies, en marquant ici la différence de la peinture à l'huile et de la peinture à fresque. Dans ce poème sur la peinture, il a travaillé comme les peintres à l'huile, qui reprennent plusieurs fois le pinceau pour retoucher et corriger leur ouvrage, au lieu que dans ses comédies, où il falloit beau coup d'action et de mouvement, il préféreroit les brusques fiertés de la fresque à la *paresse de l'huile*. » Ce jugement de Boileau a été fort contesté depuis Cizeron-Rival. M. Auger le mentionne

comme *singulier*. Vauvenargues, qui est de l'avis de Fénelon sur la poésie de Molière, trouve ce poème du Val-de-Grâce peu satisfaisant, et préfère en général, comme peintre, la Bruyère au grand comique : prédilection de critique moraliste pour le modèle du genre. Vous êtes peintre à l'huile, monsieur de Vauvenargues ! Boileau, tout aussi intéressé qu'il étoit dans la question, se montre plus fermement judicieux. Non que j'admette que ce poème du Val-de-Grâce soit bon et satisfaisant d'un bout à l'autre, ou que Molière ait modifié, ralenti sa manière en le composant. La poésie en est plus chaude que nette; elle tombe dans le technique et s'y embarrasse souvent en le voulant animer. Mais Boileau a bien mis le doigt sur le côté précieux du morceau. Boileau, reconnoissons-le, malgré ce qu'on a pu reprocher à ses réserves un peu fortes de l'*Art poétique* ou à son étonnement bien innocent et bien permis sur les rimes de Molière, fut souverainement équitable en tout ce qui concerne le poète son ami, celui qu'il appelloit le *Contemplateur*. Il le comprenoit et l'admiroit dans les parties les plus étrangères à lui-même; il se plaisoit à être son complice dans le latin macaronique de ses plus folles comédies; il lui fournissoit les malignes étymologies grecques de l'*Amour médecin*; il mesuroit dans son entier cette faculté multipliée, immense; et le jour où Louis XIV lui demanda quel étoit le plus rare des grands écrivains qui auroient honoré la France durant son règne, le juge rigoureux n'hésita pas et répondit : « Sire, c'est Molière. — Je ne le croyois pas, répliqua Louis XIV; mais vous vous y connoissez mieux que moi. »

On a loué Molière de tant de façons, comme peintre des mœurs et de la vie humaine, que je veux indiquer surtout un côté qu'on a trop peu mis en lumière, ou plutôt qu'on a méconnu. Molière, jusqu'à sa mort, fut en progrès continuels dans la poésie du comique. Qu'il ait été en progrès dans l'observation morale et ce qu'on appelle le haut comique, celui du *Misanthrope*, du *Tartufe* et des *Femmes savantes*, le fait est trop évident, et je n'y insiste pas. Mais, autour, au travers de ce développement, où la raison de plus en plus ferme, l'observation de plus en plus mûre, ont leur part, il faut admirer ce surcroît toujours naissant et bouillonnant de verve comique, très-folle, très-riche, très-inépuisable, que je distingue fort, quoique la limite soit malaisée à définir, de la farce un peu bouffonne et de la lie un peu scarronesque où Molière trempa au début. Que dirai-je? c'est la distance qu'il y a entre la prose du *Roman comique* et tel chœur d'Aristophane ou certaines échappées sans fin de Rabelais. Le génie de l'ironique et mordante gaieté a son lyrique aussi, ses purs ébats, son rire étincelant, redoublé, presque sans cause en se prolongeant, désintéressé du réel, comme une flamme folâtre qui voltige de plus belle après que la combustion grossière a cessé, — un rire des dieux, suprême,

inextinguible. C'est ce que n'ont pas senti beaucoup d'esprits de goût, Voltaire, Vauvenargues et autres, dans l'appréciation de ce qu'on a appelé les dernières farces de Molière. M. de Schlegel auroit dû le mieux sentir; lui qui célèbre mystiquement les poétiques fusées finales de Calderon, il auroit dû ne pas rester aveugle à ces fusées, pour le moins égales, d'éblouissante gaieté, qui font aurore à l'autre pôle du monde dramatique. Il a bien accordé à Molière d'avoir le génie du burlesque, mais en un sens prosaïque, comme il eût fait à Scarron, et en préférant de beaucoup le génie fantastique et poétique du comédien Legendre. M. de Schlegel gardoit-il rancune à Molière pour le trait innocent du pédant Caritidès sur les Allemands d'alors, *grands inspectateurs d'inscriptions et enseignes*? Quoi qu'on ait dit, *Monsieur de Pourceaugnac*, *le Bourgeois-Gentilhomme*, *le Malade imaginaire*, attestent au plus haut point ce comique jaillissant et imprévu qui, à sa manière, rivalise en fantaisie avec *le Songe d'une nuit d'été* et *la Tempête*. Pourceaugnac, M. Jourdain, Argan, c'est le côté de Sganarelle continué, mais plus poétique, plus dégagé de la farce du *Barbouillé*, plus enlevé souvent par delà le réel. Molière, forcé, pour les divertissements de cour, de combiner ses comédies avec des ballets, en vint à déployer, à déchaîner dans ces danses de commande le cœur des bouffons et pétulants des avocats, des tailleurs, des Turcs, des apothicaires; le génie se fait de chaque nécessité une inspiration. Cette issue une fois trouvée, l'imagination inventive de Molière s'y précipita. Les comédies à ballets dont nous parlons n'étoient pas du tout, qu'on se garde de le croire, des concessions au gros public, des provocations directes au rire du bourgeois, bien que ce rire y trouvât son compte; elles furent imaginées plutôt à l'occasion des fêtes de la cour. Mais Molière s'y complut bien vite et s'y exalta comme éperdument; il fit même des ballets et intermèdes au *Malade imaginaire*, de son propre mouvement, et sans qu'il y eût pour cette pièce destination de cour ni ordre du roi. Il s'y jetoit d'ironie à la fois et de gaieté de cœur, le grand homme, au milieu de ses amertumes journalières, comme dans une âcre et étourdissante ivresse. Il y mourut en pleine crise et dans le son le plus aigu de cette saillie montée au délire. Or maintenant, entre ces deux points extrêmes du *Malade imaginaire* ou de *Pourceaugnac*, et du *Barbouillé*, du *Cocu imaginaire*, par exemple, qu'on place successivement la *charmante naïveté* (expression de Boileau) de *l'Ecole des Femmes*, de *l'Ecole des Maris*, l'excellent et profond caractère de *l'Avare*, tant de personnages vrais, réels, ressemblant à beaucoup, et non copiés pourtant, mais trouvés, le sens docte, grave et mordant du *Misanthrope*, le *Tartufe*, qui réunit tous les mérites par la gravité du ton encore, par l'importance du vice attaqué et le pressant des situations, *les Femmes savantes*

enfin, le plus parfait style de comédie en vers, le troisième et dernier coup porté par Molière aux critiques de *l'École des Femmes*, à cette race des prudes et précieuses; qu'on marque ces divers points, et l'on aura toute l'échelle comique imaginable. De la farce franche et un peu grosse du début, on se sera élevé, en passant par le naïf, le sérieux, le profondément observé jusqu'à la fantaisie du rire dans toute sa pompe et au gai sabbat le plus délirant.

Les Fourberies de Scapin, jouées entre le *Bourgeois-Gentilhomme* et *l'École des Femmes*, appartiennent-elles à cette adorable folie comique dont j'ai tâché de donner idée, ou retombent-elles par moments dans la farce un peu enfarinée et bouffonne, comme l'a pensé Boileau en son *Art poétique*? Je serois peut-être de ce dernier avis, sauf les conclusions trop générales qu'en tire le poète régulateur :

Étudiez la cour et connoissez la ville :
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût pas fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où *Scapin l'enveloppe*,
Je ne reconnois plus l'auteur du *Misanthrope*.

Quant aux restrictions reprochées et reprochables à Boileau en cet endroit, son tort est d'avoir trop généralisé un jugement qui, appliqué à *Scapin*, pourroit sembler vrai au pied de la lettre. Cette pièce est effectivement imitée en partie du *Phormion* de Térence, et en partie de la *Francisque* de Tabarin. De plus, en lisant convenablement le vers

Dans ce sac ridicule où *Scapin l'enveloppe*¹

(car Molière en cette pièce jouoit le rôle de Géronte, et par conséquent il entroit en personne dans le sac), on conçoit l'impression pénible que causoit à Boileau cette vue de l'auteur du *Misanthrope*, malade, âgé de près de cinquante ans et bâtonné sur le théâtre. Si nous eussions vu notre Talma à la scène dans la même situation subalterne, nous en aurions certes souffert. Je lis dans Cizeron-Rival le trait suivant, qui éclaire et précise le passage de l'*Art poétique* : « Deux mois » avant la mort de Molière, » M. Despréaux alla le voir et le trouva fort incommode de sa » toux et faisant des efforts de poitrine qui sembloient le menacer » d'une fin prochaine. Molière, assez froid naturellement, fit » plus d'amitié que jamais à M. Despréaux. Cela l'engagea à » lui dire : Mon pauvre monsieur Molière, vous voilà dans un » pitoyable état. La contention continuelle de votre esprit, l'agi-

¹ Cette ingénieuse correction, qui, une fois faite, paroît si nécessaire et si simple est de M. Daunou, dans son excellent commentaire de Boileau.

» tation continuelle de vos poumons sur votre théâtre, tout enfin
 » devroit vous déterminer à renoncer à la représentation. N'y
 » a-t-il que vous dans la troupe qui puisse exécuter les premiers
 » rôles? Contentez-vous de composer, et laissez l'action théâtrale
 » à quelqu'un de vos camarades; cela vous fera plus d'honneur
 » dans le pu-blic, qui regardera vos acteurs comme vos gagistes :
 » vos acteurs, d'ailleurs, qui ne sont pas des plus souples avec
 » vous, sentiront mieux votre supériorité. — Ah! monsieur, ré-
 » pondit Molière, que me dites-vous là? Il y a un honneur pour
 » moi à ne point quitter. — Plaisant point d'honneur, disoit en
 » soi-même le satirique, qui consiste à se noircir tous les jours
 » le visage pour se faire une moustache de Sganarelle, et à
 » dévouer son dos à toutes les bastonnades de la comédie! Quoi!
 » cet homme, le premier de notre temps pour l'esprit et pour
 » les sentiments d'un vrai philosophe, cet ingénieux censeur de
 » toutes les folies humaines, en a une plus extraordinaire que
 » celle dont il se moque tous les jours! Cela montre bien le peu
 » que sont les hommes. » Boileau, en effet, ne conseilloit pas
 à Molière d'abandonner ses camarades ni d'abdiquer la direction,
 ce que le chef de troupe auroit pu refuser par humanité, comme
 on a dit, et par beaucoup d'autres raisons; il le pressoit seule-
 ment de quitter les planches : c'étoit le vieux comédien obstiné
 qui chez Molière ne vouloit pas. Boileau dut écrire, ce me
 semble, le passage de l'Art poétique sous l'impression qui lui
 resta du précédent entretien.

La postérité sent autrement : loin de les blâmer, on aime ces
 foiblesses et ces contradictions dans le poète de génie; elles
 ajoutent au portrait de Molière et donnent à sa physionomie un
 air plus proportionné à celui du commun des hommes. On le
 retrouve tel encore, et l'un de nous tous, dans ses passions de
 cœur, dans ses tribulations domestiques. Le comique Molière
 étoit né tendre et facilement amoureux, de même que le tendre
 Racine étoit né assez caustique et enclin à l'épigramme. Sans
 sortir des œuvres de Molière, on auroit des preuves de cette
 sensibilité dans le penchant qu'il eut toujours au genre noble et
 romanesque, dans beaucoup de vers de *Don Garcie* et de *la*
Princesse d'Élide, dans ces trois charmantes scènes de dépit
 amoureux, tant de la pièce de ce nom que du *Tartufe* et du
Bourgeois-Gentilhomme, enfin dans la scène touchante d'Elvire
 voilée, au IV^e acte de *Don Juan*. Plante et Rabelais, ces grands
 comiques, offrent aussi, malgré leur réputation, des traces d'une
 faculté sensible, délicate, qu'on surprend en eux avec bonheur,
 mais Molière surtout; il y a tout un Térence dans Molière. En
 amitié, on n'auroit que de beaux traits à en dire; son sonnet
 sur la mort de l'abbé Lamoignon-le-Vayer, et la lettre qu'il y a
 jointe, honorent sa douleur. Bien mieux que le lyrique Malherbe,
 il s'entendoit à pleurer avec un père. Je veux citer de *Don*

Garcie quelques vers de tendresse, desquels Racine eût pu être jaloux pour sa *Bérénice* :

Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour, et sur cette matière
Le moindre jour doit être une grande lumière...

Oh! que la différence est connue aisément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pencher l'habitude!
Dans les unes toujours on paroit se forcer;
Mais les autres, hélas! se font sans y penser.
Semblables à ces eaux si pures et si belles
Qui coulent sans effort des sources naturelles.

Et dans *les Fâcheux* :

L'amour aime surtout les secrètes faveurs;
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs,
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.

Et dans *la Princesse d'Élide*, premier acte, première scène, ces vers qui expriment une observation si vraie sur les amours tardives, développées longtemps seulement après la première rencontre :

Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer
Aussitôt qu'on le voit prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel en naissant a destiné nos âmes!

avec toute la tirade qui suit. — Or, Molière, de complexion sensible à ce point et amoureuse, vers le temps où il peignoit le plus gaiement du monde Arnolphe dictant les commandements du mariage à Agnès, Molière, âgé de quarante ans lui-même (1662), épousoit la jeune Armande Béjart, âgée de dix-sept ans au plus et sœur cadette de Madeleine¹. Malgré sa passion pour

¹ On a cru longtemps que cette Béjart, femme de Molière, étoit fille naturelle et non sœur de l'autre Béjart; on l'a même cru du vivant de Molière, et depuis, sans interruption, jusqu'à ce que M. Beffara découvrit de nos jours l'acte de mariage qui dérange cette parenté. M. Fortia d'Urban a essayé d'infirmier, non pas l'authenticité, mais la valeur de cet acte; et au milieu de beaucoup de raisons vaines, il a avancé quelques réflexions assez plausibles. Il est bien singulier, en effet, que tous les biographes de Molière, à partir de Grimarest, aient écrit, sans contradiction, qu'il avoit épousé la fille naturelle de la Béjart, sa première maîtresse. Montfleuri adressa même à Louis XIV une dénonciation contre l'illustre comique, l'accusant d'avoir épousé la fille après avoir vécu avec la mère, et insinuant par là qu'il avoit pu épouser sa propre fille: ce qui, dans tous les cas, seroit invinciblement réfutable par les dates. Louis XIV ne répondit à ce déchaînement de la haine qu'en devenant parrain du premier enfant qu'eut Molière. Certes, la plus directe justification que Molière pût offrir au roi en cette circonstance fut l'acte de son mariage et la preuve que les deux Béjart n'étoient que sœurs. Mais comment tous ceux qui ont écrit sur Molière, comment Grimarest, son principal biographe, qui écrivoit d'après Baron, comment les autres contemporains, Marcel, auteur présumé d'une première Vie abrégée, l'auteur inconnu de *la Fameuse Comédienne*, Bayle, de Visé qui contredit Grimarest sur plusieurs points, ont-ils ignoré cette

elle et malgré son génie, il n'échappa point au malheur dont il avoit donné de si folâtres peintures. Don Garcie étoit moins jaloux que Molière; Georges Dandin et Sganarelle étoient moins trompés. A partir de *la Princesse d'Élide*, où l'infidélité de sa femme commença de lui apparaître, sa vie domestique ne fut plus qu'un long tourment. Averti des succès qu'on attribuoit à M. de Lauzun près d'elle, il en vint à une explication. Mademoiselle Molière, dans cette situation difficile, lui donna le change sur Lauzun en avouant une inclination pour M. de Guiche, et s'en tira, dit la chronique, par des larmes et un évanouissement. Tout meurtri de sa disgrâce, notre poète se remit à aimer mademoiselle de Brie, ou plutôt il venoit s'entretenir près d'elle des injures de l'autre amour; Alceste est ramené à Elianthe par les rebuts de Célimène. Lorsqu'il donna *le Misanthrope*, Molière, brouillé avec sa femme, ne la voyoit plus qu'au théâtre, et il est difficile qu'entre elle, qui jouoit en effet Célimène, et lui, qui représentoit Alceste, quelque allusion à leurs sentiments et à leurs situations réelles ne se retrouve pas. Ajoutez, pour compliquer les ennus de Molière, la présence de l'ancienne Béjart, femme impérieuse, peu débonnaire, à ce qui semble. Le grand homme cheminoit entre ces trois femmes, aussi embarrassé parfois, comme le lui disoit agréablement Chapelle, que Jupiter au siège d'Ilion entre les trois déesses. Mais laissons parler sur ce chapitre domestique un contemporain du poète, dans un récit fort peu authentique sans doute, assez vraisemblable pourtant de fond ou même de couleur, et à quoi, comme familiarité de détail, rien ne peut suppléer.

« Cependant, ce ne fut pas sans se faire une grande violence
 » que Molière résolut de vivre avec sa femme dans cette indif-
 » férence. La raison la lui faisoit regarder comme une personne
 » que sa conduite rendoit indigne des caresses d'un honnête
 » homme. Sa tendresse lui faisoit envisager la peine qu'il auroit
 » de la voir sans se servir des privilèges que donne le mariage, et
 » il y rêvoit un jour dans son jardin d'Auteuil, quand un de ses
 » amis, nommé Chapelle, qui s'y venoit promener par hasard,
 » l'aborda, et le trouvant plus inquiet que de coutume, il lui en
 » demanda plusieurs fois le sujet. Molière, qui eut quelque honte
 » de se sentir si peu de constance pour un malheur si fort à la
 » mode, résista autant qu'il put. Mais il étoit alors dans une de
 » ces plénitudes de cœur si connues par les gens qui ont aimé;
 » il céda à l'envie de se soulager, et avoua de bonne foi à son
 » ami que la manière dont il étoit forcé d'en user avec sa femme
 » étoit la cause de cet abattement où il se trouvoit. Chapelle,

façon dont Molière dut répondre? Comment une erreur aussi forte, sur une relation aussi rapprochée, a-t-elle fait autorité du temps de Molière, et même auprès des personnes qui l'avoient beaucoup vu et pratiqué?... Et cependant, malgré la difficulté de l'explication, c'est bien à l'acte qu'il faut croire.

» qui croyoit être au-dessus de ces sortes de choses, le railla sur
 » ce qu'un homme comme lui, qui savoit si bien peindre le foible
 » des autres, tomboit dans celui qu'il blâmoit tous les jours, et
 » lui fit voir que le plus ridicule de tout étoit d'aimer une personne
 » qui ne répond pas à la tendresse qu'on a pour elle. Pour moi,
 » lui dit-il, je vous avoue que si j'étois assez malheureux pour
 » me trouver en pareil état, et que je fusse persuadé que la
 » même personne accordât des faveurs à d'autres, j'aurois tant
 » de mépris pour elle qu'il me guériroit infailliblement de ma
 » passion. Encore avez-vous une satisfaction que vous n'aurez
 » pas si c'étoit une maîtresse; et la vengeance, qui prend ordi-
 » nairement la place de l'amour dans un cœur outragé, vous peut
 » payer tous les chagrins que vous cause votre épouse, puisque
 » vous n'avez qu'à l'enfermer : ce sera un moyen assuré de vous
 » mettre l'esprit en repos.

» Molière, qui avoit écouté son ami avec assez de tranquillité,
 » l'interrompit afin de lui demander s'il n'avoit jamais été amou-
 » reux. Oui, lui répondit Chapelles, je l'ai été comme un homme
 » de bon sens doit l'être; mais je ne me serois jamais fait une
 » si grande peine pour une chose que mon honneur m'auroit
 » conseillé de faire, et je rougis pour vous de vous trouver si
 » incertain. — Je vois bien que vous n'avez encore rien aimé,
 » répondit Molière, et vous avez pris la figure de l'amour pour
 » l'amour même. Je ne vous rapporterai point une infinité d'exem-
 » ples qui vous feroient connoître la puissance de cette passion;
 » je vous ferai seulement un récit fidèle de mon embarras, pour
 » vous faire comprendre combien on est peu maître de soi-même
 » quand elle a une fois pris sur nous un certain ascendant, que
 » le tempérament lui donne d'ordinaire. Pour vous répondre donc
 » sur la connoissance parfaite que vous dites que j'ai du cœur de
 » l'homme par les portraits que j'en expose tous les jours, je de-
 » meurerais d'accord que je me suis étudié autant que j'ai pu à
 » connoître leur foible; mais si ma science m'a appris qu'on
 » pouvoit fuir le péril, mon expérience ne m'a que trop fait voir
 » qu'il est impossible de l'éviter; j'en juge tous les jours par moi-
 » même. Je suis né avec les dernières dispositions à la tendresse,
 » et comme j'ai cru que mes efforts pourroient inspirer à ma
 » femme, par l'habitude, des sentiments que le temps ne pour-
 » roit détruire, je n'ai rien oublié pour y parvenir. Comme elle
 » étoit encore fort jeune quand je l'épousai, je ne m'aperçus pas
 » de ses méchantes inclinations, et je me crus un peu moins
 » malheureux que la plupart de ceux qui prennent de pareils
 » engagements. Aussi le mariage ne ralentit point mes empres-
 » sements; mais je lui trouvai tant d'indifférence que je com-
 » mençai à m'apercevoir que toute ma précaution avoit été inutile,
 » et que ce qu'elle sentoit pour moi étoit bien éloigné de ce que
 » j'avois souhaité pour être heureux. Je me fis à moi-même ce

reproche sur une délicatesse qui me sembloit ridicule dans un
 mari, et j'attribuai à son humeur ce qui étoit un effet de son
 peu de tendresse pour moi. Mais je n'eus que trop de moyens
 de m'apercevoir de mon erreur, et la folle passion qu'elle eut
 peu de temps après pour le comte de Guiche fit trop de bruit
 pour me laisser dans cette tranquillité apparente. Je n'épar-
 guai rien, à la première connoissance que j'en eus, pour me
 vaincre moi-même, dans l'impossibilité que je trouvai à la
 changer. Je me servis pour cela de toutes les forces de mon
 esprit, j'appelai à mon secours tout ce qui pouvoit contribuer à
 ma consolation. Je la considérai comme une personne de qui
 tout le mérite étoit dans l'innocence, et qui par cette raison
 n'en conservoit plus depuis son infidélité. Je pris dès lors la
 résolution de vivre avec elle comme un honnête homme qui
 a une femme coquette, et qui est bien persuadé, quoi qu'on
 puisse dire, que sa réputation ne dépend point de la mauvaise
 conduite de son épouse; mais j'eus le chagrin de voir qu'une
 personne sans beauté, qui doit le peu d'esprit qu'on lui trouve
 à l'éducation que je lui ai donnée, détruisoit en un moment
 toute ma philosophie. Sa présence me fit oublier mes réso-
 lutions, et les premières paroles qu'elle me dit pour sa défense
 me laissèrent si convaincu que mes soupçons étoient mal fondés
 que je lui demandai pardon d'avoir été si crédule. Cependant
 mes bontés ne l'ont point changée. Je me suis donc déterminé
 de vivre avec elle comme si elle n'étoit pas ma femme; mais
 si vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi. Ma
 passion est venue à tel point qu'elle va jusqu'à entrer avec
 compassion dans ses intérêts. Et quand je considère combien
 il m'est impossible de vaincre ce que je sens pour elle, je me
 dis en même temps qu'elle a peut-être une même difficulté à
 détruire le penchant qu'elle a d'être coquette, et je me trouve
 plus dans la disposition de la plaindre que de la blâmer. Vous
 me direz sans doute qu'il faut être poète pour aimer de cette
 manière; mais pour moi, je crois qu'il n'y a qu'une sorte d'a-
 mour, et que les gens qui n'ont point senti de semblables dé-
 licatesses n'ont jamais aimé véritablement. Toutes les choses du
 monde ont du rapport avec elle dans mon cœur. Mon idée en
 est si fort occupée que je ne sais rien en son absence qui m'en
 puisse divertir. Quand je la vois, une émotion et des trans-
 ports qu'on peut sentir, mais qu'on ne sauroit dire, m'ôtent
 l'usage de la réflexion; je n'ai plus d'yeux pour ses défauts, il
 m'en reste seulement pour tout ce qu'elle a d'aimable¹. N'est-

¹ Les mêmes sentimens se retrouvent exprimés par des termes presque semblables dans la bouche d'Alceste :

Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
 Je confesse mon foible; elle a l'art de me plaire;
 J'ai beau voir ses défauts et j'ai beau l'en blâmer,
 En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer.

» ce pas là le dernier point de folie, et n'admirez-vous pas que
 » tout ce que j'ai de raison ne sert qu'à me faire connoître ma
 » foiblesse, sans en pouvoir triompher¹? — Je vous avoue à mon
 » tour, lui dit son ami, que vous êtes plus à plaindre que je ne
 » pensois, mais il faut tout espérer du temps. Continuez cepen-
 » dant à faire vos efforts; ils feront leur effet lorsque vous y
 » penserez le moins. Pour moi, je vais faire des vœux afin que
 » vous soyez bientôt content. Il se retira et laissa Molière, qui
 » rêva encore fort longtemps aux moyens d'amuser sa douleur. »

Cette touchante scène se passoit à Auteuil, dans ce jardin plus célèbre par une autre aventure que l'imagination classique a brodée à l'infini, qu'Andrieux a fixée avec goût, et dont la gaieté convient mieux à l'idée commune qu'éveille le nom de Molière. Je veux parler du fameux souper où, pendant que l'amphitryon malade gardoit la chambre, Chapelle fit si bien les honneurs de la cave et du festin, que tous les convives, Despréaux en tête, couroient se noyer à la Seine de gaieté de cœur, si Molière, amené par le bruit, ne les avoit persuadés de remettre l'entreprise au lendemain à la clarté des cieux. Notez que cette joyeuse histoire n'a eu tant de vogue que parce que le nom populaire de notre grand comique s'y mêle et l'anime. Le nom littéraire de Boileau n'auroit pas suffi pour la vulgariser à ce point; on ne va pas remuer de la sorte des anecdotes sur Racine. Ces espèces de légendes n'ont cours qu'à l'occasion de poètes vraiment populaires. C'est aussi à un retour par eau de la maison d'Auteuil qu'eut lieu, entre Molière et Chapelle, l'*aventure du minime*. Chapelle, resté pur gassendiste par souvenir de collège, comme quelque ancien barbiste de nos jours qui, buveur et paresseux, est resté fidèle aux vers latins, Chapelle disputoit à tuer-tête dans le bateau sur la philosophie des atomes, et Molière lui noïoit vivement cette philosophie, en ajoutant, toutefois, dit l'histoire : *Passe pour la morale*. Or, un religieux se trouvoit là, qui paroissoit attentif au différend, et qui, interpellé tour à tour par l'un et par l'autre, lâchoit de temps en temps un *hum!* du ton d'un homme qui en dit moins qu'il ne pense; les deux amis attendoient sa décision. Mais en arrivant devant les *Bons-Hommes*, le religieux demanda à être mis à terre et prit sa besace au fond du bateau; ce n'étoit qu'un moine mendiant. Son *hum!* discret et lâché à propos l'avoit fait juger capable : « Voyez, petit garçon, dit alors Molière à Baron enfant, » qui étoit là, voyez ce que fait le silence quand il est observé » avec conduite. »

Quant à la scène sérieuse, mélancolique, du jardin, entre

¹ Ainsi encore, au cinquième acte, Alceste dit à Éliante et à Philinte :

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
 Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse, etc.,

Chapelle et Molière, que nous avons donnée, Grimarest la raconte à peu près dans les mêmes termes, mais il y fait figurer le physicien Rohault au lieu de Chapelle. Il est très-possible que Molière ait parlé à Rohault de ses chagrins dans le même sens qu'à son autre ami; mais on est tenté plus volontiers d'accueillir la version précédente, bien qu'elle fasse partie d'un libelle scandaleux (*la Fameuse comédienne*), publié contre la veuve de Molière, la Guérin, qui, comme tant de veuves de grands hommes, s'étoit remariée peu dignement. On trouve dans ce même écrit, qui ne semble pas, du reste, dirigé contre Molière lui-même, d'étranges détails, racontés en passant, sur sa liaison première avec le jeune Baron, — Baron qui jouoit alors Myrtil dans *Mélicerte*. La pensée se reporte involontairement à certains sonnets de Shakspeare. Mais ignorons, repoussons, pour Molière, ce que dément tout d'abord son génie, *si franc du collier*, comme la duchesse palatine d'Orléans le disoit de Louis XIV, et ce que dans Shakspeare au moins on peut tenter d'expliquer honorablement et d'idéaliser.

Si Molière n'a pas laissé de sonnets, à la façon de quelques grands poètes, sur ses sentiments personnels, ses amours, ses douleurs, en a-t-il transporté indirectement quelque chose dans ses comédies? et en quelle mesure l'a-t-il fait? On trouve dans sa vie, par M. Taschereau, plusieurs rapprochements ingénieux des principales circonstances domestiques, avec les endroits des pièces qui peuvent y correspondre. « Molière, disoit la Grange, son camarade et le premier éditeur de ses œuvres complètes, Molière faisoit d'admirables applications dans ses comédies, où l'on peut dire qu'il a joué tout le monde, puisqu'il s'y est joué le premier, en plusieurs endroits, sur les affaires de sa famille, et qui regardoient ce qui se passoit dans son domestique; c'est ce que ses plus particuliers amis ont remarqué bien des fois. » Ainsi, au troisième acte du *Bourgeois-Gentilhomme*, Molière a donné un portrait ressemblant de sa femme; ainsi, dans la scène première de *l'Impromptu de Versailles*, il place un trait piquant sur la date de son mariage; ainsi, dans la cinquième scène du second acte de *l'Avare*, il se raille lui-même sur sa fluxion et sa toux; ainsi encore, dans *l'Avare*, il accommode au rôle de Lafèche la marche boiteuse de Béjart aîné, comme il avoit attribué au Jodelet des *Précieuses* la pâleur de visage du comédien Brécourt. Il est infiniment probable qu'il a songé dans Arnolphe, dans Alceste, à son âge, à sa situation, à sa jalousie, et que sous le travestissement d'Argan il donne cours à son antipathie personnelle contre la Faculté. Mais une distinction essentielle est à faire, et l'on ne sauroit trop la méditer, parce qu'elle touche au fond même du génie dramatique. Les traits précédents ne portent que sur des conformités assez vagues et générales ou sur de très-simples détails, et en réalité aucun

des personnages de Molière n'est *lui*. La plupart même de ces traits tout à l'heure indiqués ne doivent être pris que pour des artifices et de menus à-propos de l'acteur excellent, ou pour quelque-une de ces confusions passagères entre l'acteur et le personnage, familières aux comiques de tous les temps et qui aident à rire. Il n'en faut pas dire moins de ces prétendues copies que Molière auroit faites de certains originaux. Alceste seroit le portrait de M. de Montausier, le Bourgeois-Gentilhomme celui de Rohault, l'Avare celui du président de Bercy; que sais-je? Ici c'est le comte de Grammont, là le duc de la Feuillade, qui fait les frais de la pièce. Les Dangeau, les Tallemant, les Guy Patin, les Cizeron-Rival, ces amateurs d'*ana*, donnent là-dedans avec un zèle ingénu et nous tiennent au courant de leurs découvertes anecdotiques sans nombre; tout cela est futile. Non, Alceste n'est pas plus M. de Montausier qu'il n'est Molière, qu'il n'est Despréaux, dont il reproduit également quelque trait. Non, le chasseur même des *Fâcheux* n'est pas tout uniment M. de Soyecourt, et Trissotin n'est l'abbé Cottin qu'un moment; les personnages de Molière, en un mot, ne sont pas des copies, mais des créations. Je crois à ce que dit Molière des prétendus portraits dans son *Impromptu de Versailles*, mais par des raisons plus radicales que celles qu'il donne. Il y a des traits à l'infini chez Molière, mais pas/ou peu de portraits. La Bruyère et les peintres critiques font des portraits. Patiemment, ingénieusement, ils collationnent les observations, et, en face d'un ou de plusieurs modèles, ils reportent sans cesse sur leur toile un détail à côté d'un autre. C'est la différence d'Onuphre à Tartufe; la Bruyère, qui critique Molière, ne la sentoit pas. Molière, lui, invente, engendre ses personnages, qui ont bien çà et là des airs de ressembler à tels ou tels, mais qui, au total, ne sont qu'eux-mêmes. L'entendre autrement, c'est ignorer ce qu'il y a de multiple et de complexe dans cette mystérieuse physiologie dramatique dont l'auteur seul a le secret. Il peut se rencontrer quelques traits d'emprunt dans un vrai personnage comique, mais entre cette réalité copiée un moment, puis abandonnée, et l'invention, la création qui la continue, qui la porte, qui la transfigure, la limite est insaisissable. Le grand nombre superficiel salue au passage un trait de sa connoissance et s'écrie : « C'est le portrait de tel homme. » On attache, pour plus de commodité, une étiquette connue à un personnage nouveau. Mais véritablement l'auteur seul sait jusqu'où va la copie et où l'invention commence; seul il distingue la ligne sinieuse, la jointure plus savante et plus divinement accomplie que celle de l'épaule de Pélops.

Dans cette famille d'esprit qui compte, en divers temps et à divers rangs, Cervantes, Rabelais, le Sage, Fielding, Beaumarchais et Walter Scott, Molière est, avec Shakspeare, l'exemple le plus complet de la faculté dramatique, et, à proprement parler,

créatrice, que je voudrais exactement déterminer. Shakspeare a de plus que Molière les touches pathétiques et les éclats du terrible : Macbeth, le roi Lear, Ophélie ; mais Molière rachète à certains égards cette perte par le nombre, la perfection, la contenance profonde et continue de ses principaux caractères. Chez tous ces grands hommes évidemment, chez Molière plus évidemment encore, le génie dramatique n'est pas une extension, un épanouissement au dehors d'une faculté lyrique et personnelle, qui, partant de ses propres sentiments intérieurs, travaillerait à les transporter et à les faire revivre le plus possible sous d'autres masques (Byron dans ses tragédies), pas plus que ce n'est l'application pure et simple d'une faculté d'observation critique, analytique, qui relèverait avec soin, dans des personnages de sa composition, les traits épars qu'elle auroit rassemblés (Gresset dans *le Méchant*). Il y a toute une classe de dramatiques véritables qui ont quelque chose de lyrique, en un sens, ou de presque aveugle dans leur inspiration, un échauffement qui naît d'un vif sentiment actuel, et qu'ils communiquent directement à leurs personnages. Molière disoit du grand Corneille : « Il a un lutin qui vient de temps en temps lui souffler d'excellents vers et qui ensuite le laisse là en disant : Voyons comme il s'en tirera quand il sera seul ; et il ne fait rien qui vaille, et le lutin s'en amuse. » N'est-ce pas dans ce même sens, et non dans celui qu'a supposé Voltaire, que Richelieu reprochoit à Corneille de n'avoir pas l'*esprit de suite* ? Corneille, en effet, Crébillon, Schiller, Ducis, le vieux Marlowe, sont ainsi sujets à des lutins, à des émotions directes et soudaines, dans les accès de leur veine dramatique. Ils ne gouvernent pas leur génie selon la plénitude et la suite de la liberté humaine. Souvent sublimes et superbes, ils obéissent à je ne sais quel cri de l'instinct et à une noble chaleur de sang, comme les animaux généreux, lions ou taureaux ; ils ne savent pas bien ce qu'ils font. Molière, comme Shakspeare, le sait ; comme ce grand devancier, il se meut, on peut le dire, dans une sphère plus librement étendue, et par cela supérieure, se gouvernant lui-même, dominant son feu, ardent à l'œuvre, mais lucide dans son ardeur. Et sa lucidité, néanmoins, sa froideur habituelle de caractère au centre de l'œuvre si mouvante, n'aspiroit en rien à l'impartialité calculée et glacée, comme on l'a vu de Goëthe, le Talleyrand de l'art : ces raffinements critiques au sein de la poésie n'étoient pas alors inventés. Molière et Shakspeare sont de la race primitive, deux frères, avec cette différence, je me le figure, que dans la vie commune Shakspeare, le poète des pleurs et de l'effroi, développoit volontiers une nature plus riante et plus heureuse, et que Molière, le comique réjouissant, se laissoit aller à plus de mélancolie et de silence.

Le génie lyrique, élégiaque, intime, personnel (je voudrais

lui donner tous les noms plutôt que celui de *subjectif*, qui sent trop l'école), ce génie qui est l'antagoniste-né du dramatique, se chante, se plaint, se raconte et se décrit sans cesse. S'il s'applique au dehors, il est tenté à chaque pas de se mirer dans les choses, de se sentir dans les personnes, d'intervenir et de se substituer partout en se déguisant à peine; il est le contraire de la diversité. Molière, en son épître à Mignard, a dit du dessin des physionomies et des visages :

Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine largesse,
 D'une féconde idée étale la richesse,
 Faisant briller partout de la diversité,
 Et ne tombant jamais dans un air répété;
 Mais un peintre commun trouve une peine extrême
 A sortir dans ses airs de l'amour de soi-même;
 De redites sans nombre il fatigue les yeux,
 Et plein de son image, il se peint en tous lieux.

Notre poète caractérisoit, sans y songer, le génie lyrique, qui, du reste, n'étoit pas développé et isolé de son temps comme depuis. La Fontaine, qui en avoit de naïves effusions, y associoit une remarquable faculté dramatique qu'il mit si bien en jeu dans ses fables. Racine, génie admirablement heureux et proportionné, capable de tout dans une belle mesure, auroit excellé à se chanter, à se soupirer et à se décrire, si ç'avoit été la mode alors, de même qu'en se tournant à la réalité du dehors, il auroit excellé au portrait, à l'épigramme fine et à la raillerie, comme cela se voit par la lettre à l'auteur des *Imaginaires*. Les *Plaideurs* trahissent en lui la vocation la plus opposée à celle d'*Esther*. Son principal talent naturel étoit pourtant, je le crois, vers l'épanchement de l'élégie; mais on ne peut trop le décider, tant il a su convenablement s'identifier avec ses nobles personnages, dans la région mixte, idéale et modérément dramatique, où il se déploie à ravir.

Une marque souveraine du génie dramatique fortement caractérisé, c'est, selon moi, la fécondité de production, c'est le maniement de tout un monde qu'on évoque autour de soi et qu'on peuple sans relâche. J'ai cherché à soutenir ailleurs que chaque esprit sensible, délicat et attentif, peut faire avec soi-même, et moyennant le souvenir choisi et réfléchi de ses propres situations, un bon roman, mais un seul; j'en dirai presque autant du drame. On peut faire jusqu'à un certain point une bonne comédie, un bon drame, en sa vie; témoin Gresset et Piron. C'est dans la récidive, dans la production facile et infatigable, que se déclare le don dramatique. Tous les grands dramatiques, quelques-uns même fabuleux en cela, ont montré cette fertilité primitive de génie, une fécondité digne des patriarches. Voilà bien la preuve du don, de ce qui n'est pas explicable par la seule observation sagace, par le seul talent de peindre, de cette faculté magique de certains hommes qui, enfants, leur fait jouer

Bourgogne, et dont *l'Impromptu de Versailles* constate plus d'un détail piquant, n'est autre que celle du débit vrai contre l'émphase déclamatoire, de la nature contre l'école. Mascarille, dans *les Précieuses*, se moque des comédiens ignorants qui récitent comme l'on parle : Molière et sa troupe étoient de ceux-ci. On croiroit dans *l'Impromptu* entendre les conseils de notre Talma sur *Nicomède*. Comme Talma encore, Molière étoit grand et somptueux en manière de vivre, riche à trente mille livres de revenu, qu'il dépensoit amplement en libéralités, en réceptions, en bienfaits. Son domestique ne se bernoit pas à cette bonne Laforest, confidente célèbre de ses vers, et les gens de qualité, à qui il rendoit volontiers leurs régals, ne trouvoient nullement chez lui un ménage bourgeois et à la Corneille. Il habitoit, dans la dernière partie de sa vie, une maison de la rue Richelieu, à la hauteur et en face de la rue Traversière, vers le n° 34 d'aujourd'hui.

Molière, arrivé à l'âge de quarante ans au comble de son art, et, ce semble, de la gloire, affectionné du roi, protégé et recherché des plus grands, mandé fréquemment par M. le Prince, allant chez M. de la Rochefoucauld lire *les Femmes Savantes* et chez le vieux cardinal de Retz lire *le Bourgeois-Gentilhomme*, Molière, indépendamment de ses désaccords domestiques, étoit-il, je ne dis pas heureux dans la vie, mais satisfait de sa position selon le monde? On peut affirmer que non. Éteignez, atténuez, déguisez le fait sous toutes les réserves imaginables; malgré l'éclat du talent et de la faveur, il restoit dans la condition de Molière quelque chose dont il souffroit. Il souffroit de manquer parfois d'une certaine considération sérieuse, élevée; le comédien en lui nuisoit au poète. Tout le monde rioit de ses pièces, mais tous ne les estimoient pas assez; trop de gens ne le prenoient, il le sentoit bien, que comme le meilleur sujet de divertissement:

Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle.

On le faisoit venir pour égayer ce bon vieux cardinal, pour l'émoustiller un peu. Madame de Sévigné en parle sur ce ton. Chapelle l'appeloit *grand homme*, mais ces amis considérables, et Boileau le premier, regrettoient en lui le mélange du bouffon. On voit, après sa mort, de Visé, dans une lettre à Grimarest, contester le *monsieur* à Molière; et à son convoi, une femme du peuple, à qui l'on demandoit quel étoit ce mort qu'on entéroit : « Eh! répondit-elle, c'est ce Molière. » Une autre femme, qui étoit à sa fenêtre et qui entendit ce propos, s'écria : « Comment, malheureuse! il est bien monsieur pour toi. » — Molière, observateur clairvoyant et inexorable comme il étoit, devoit ne rien perdre de mille chétives circonstances qu'il dévorait avec mépris. Certains honneurs même le dédommageoient médiocrement, et parfois le flattoient assez amèrement, je pense, comme, par exemple, l'honneur de faire, en qualité de domestique, le lit de

Louis XIV. Lorsque Louis XIV encore, pour fermer la bouche aux calomnies, étoit parrain avec la duchesse d'Orléans du premier enfant de Molière, et couvroit ainsi le mariage du comédien de son manteau fleurdelisé; lorsqu'en une autre circonstance il le faisoit asseoir à sa table, et disoit tout haut, en lui servant une aile de son *en-cas de nuit*: « Me voilà occupé de faire manger Molière, que mes officiers ne trouvent pas assez bonne compagnie » pour eux, » le fier offensé étoit-il et demuroit-il aussi touché de la réparation que de l'injure? Vauvenargues, dans son dialogue de Molière et d'un jeune homme, a fait exprimer au poète-comédien, d'une manière touchante et grave, ce sentiment d'une position incomplète. Il aura pris l'idée de ce dialogue dans un entretien réel, rapporté par Grimarest, et où le poète dissuada un jeune homme qui le venoit consulter sur sa vocation pour le théâtre.

Dix mois avant sa mort, Molière, par la médiation d'amis communs, s'étoit rapproché de sa femme, qu'il aimoit encore, et il étoit même devenu père d'un enfant qui ne vécut pas. Le changement de régime, causé par cette reprise de vie conjugale, avoit accru son irritation de poitrine. Deux mois avant sa mort, il reçut cette visite de Boileau dont nous avons parlé. Le jour de la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, Molière se sentit plus indisposé que de coutume; mais je laisse parler Grimarest, qui a dû tenir de Baron les détails de la scène, et dont la naïveté plate me semble préférable sur ce point à la correction plus concise de ceux qui l'ont reproduit. Ce jour-là donc, « Molière, se trouvant tourmenté de sa fluxion beaucoup plus » qu'à l'ordinaire, fit appeler sa femme, à qui il dit, en présence » de Baron : Tant que ma vie a été mêlée également de douleur » et de plaisir, je me suis cru heureux; mais aujourd'hui que je » suis accablé de peines sans pouvoir compter sur aucuns moments » de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me faut quitter » la partie; je ne puis plus tenir contre les douleurs et les déplai- » sirs, qui ne me donnent pas un instant de relâche. Mais, ajouta- » t-il en réfléchissant, qu'un homme souffre avant que de mou- » rir ! Cependant je sens bien que je finis. — La Molière et Baron » furent vivement touchés du discours de M. de Molière, auquel » ils ne s'attendoient pas, quelque incommodé qu'il fût. Ils le con- » jurèrent, les larmes aux yeux, de ne point jouer ce jour-là et » de prendre du repos pour se remettre. — Comment voulez-vous » que je fasse? leur dit-il; il y a cinquante pauvres ouvriers qui » ont que leur journée pour vivre; que feront-ils si l'on ne joue » pas? Je me reprocherois d'avoir négligé de leur donner du pain » un seul jour, le pouvant faire absolument. — Mais il envoya » chercher les comédiens, à qui il dit que, se sentant plus incom- » modé que de coutume, il ne joueroit point ce jour-là s'ils n'é- » toient prêts à quatre heures précises pour jouer la comédie. » Sans cela, leur dit-il, je ne puis m'y trouver, et vous pourrez

rendre l'argent. Les comédiens tinrent les lustres allumés, et la toile levée, précisément à quatre heures. Molière représenta avec beaucoup de difficulté, et la moitié des spectateurs s'aperçurent qu'en prononçant *jureo*, dans la cérémonie du *Malade imaginaire*, il lui prit une convulsion. Ayant remarqué lui-même que l'on s'en étoit aperçu, il se fit un effort et cacha par un ris forcé ce qui venoit de lui arriver.

Quand la pièce fut finie, il prit sa robe de chambre et fut dans la loge de Baron, et lui demanda ce que l'on disoit de sa pièce. M. Baron lui répondit que ses ouvrages avoient toujours une heureuse réussite à les examiner de près, et que plus on les représentoit, plus on les goûtoit. Mais, ajouta-t-il, vous me paraissez plus mal que tantôt. — Cela est vrai, lui répondit Molière; j'ai un froid qui me tue. — Baron, après lui avoir touché les mains, qu'il trouva glacées, les lui mit dans son manchon pour les réchauffer; il envoya chercher ses porteurs pour le porter promptement chez lui, et il ne quitta point sa chaise, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident du Palais-Royal dans la rue de Richelieu, où il logeoit. Quand il fut dans sa chambre, Baron voulut lui faire prendre du bouillon, dont la Molière avoit toujours provision pour elle, car on ne pouvoit avoir plus de soin de sa personne qu'elle n'en avoit. — Eh! non, dit-il, les bouillons de ma femme sont de vraie eau-forte pour moi; vous savez tous les ingrédients qu'elle y fait mettre. Donnez-moi plutôt un petit morceau de fromage de Parmesan. — Laforest lui en apporta; il en mangea avec un peu de pain, et il se fit mettre au lit. Il n'y eut pas été un moment, qu'il envoya demander à sa femme un oreiller rempli d'une drogue qu'elle lui avoit promis pour dormir. Tout ce qui n'entre point dans le corps, dit-il, je l'éprouve volontiers; mais les remèdes qu'il faut prendre me font peur; il ne faut rien pour me faire perdre ce qui me reste de vie. — Un instant après il lui prit une toux extrêmement forte, et après avoir craché il demanda de la lumière. — Voici, dit-il, du changement. — Baron, ayant vu le sang qu'il venoit de rendre, s'écria avec frayeur. — Ne vous épouvantez point, lui dit Molière, vous m'en avez vu rendre bien davantage. Cependant, ajouta-t-il, allez dire à ma femme qu'elle monte. Il resta assisté de deux sœurs religieuses, de celles qui viennent ordinairement à Paris quêter pendant le carême, et auxquelles il donnoit l'hospitalité. Elles lui donnèrent à ce dernier moment de sa vie tout le secours édifiant que l'on pouvoit attendre de leur charité, et il leur fit paroître tous les sentiments d'un bon chrétien et toute la résignation qu'il devoit à la volonté du Seigneur. Enfin il rendit l'esprit entre les bras de ces deux bonnes sœurs; le sang qui sortoit par sa bouche en abondance l'étouffa. Ainsi, quand sa femme et Baron remontèrent, ils le trouvèrent mort.

C'étoit le vendredi 17 février 1673, à dix heures du soir, une heure au plus après avoir quitté le théâtre, que Molière rendit ainsi le dernier soupir, âgé de cinquante et un ans un mois et deux ou trois jours. Le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, lui refusa la sépulture ecclésiastique, comme n'ayant pas été réconcilié avec l'Église. La veuve de Molière adressa, le 20 février, une requête à l'archevêque de Paris, Harlay de Champvalon. Accompagnée du curé d'Auteuil, elle courut à Versailles se jeter aux pieds du roi; mais le bon curé saisit l'occasion pour se justifier lui-même du soupçon de jansénisme, et le roi le fit taire. Et puis, il faut tout dire, Molière étoit mort, il ne pouvoit plus désormais amuser Louis XIV; et l'égoïsme immense du monarque, cet égoïsme hideux, incurable, qui nous est mis à nu par Saint-Simon, reprenoit le dessus. Louis XIV congédia brusquement le curé et la veuve; en même temps il écrivit à l'archevêque d'aviser à quelque terme moyen. Il fut décidé qu'on accorderoit *un peu de terre*, mais que le corps s'en irait directement et sans être présenté à l'église. Le 21 février, au soir, le corps, accompagné de deux ecclésiastiques, fut porté au cimetière de Saint-Joseph, rue Montmartre. Deux cents personnes environ suivoient, tenant chacune un flambeau; il ne se chanta aucun chant funèbre. Dans la journée même des obsèques, la foule, toujours fanatique, s'étoit assemblée autour de la maison mortuaire avec des apparences hostiles; on la dissipa en lui jetant de l'argent. Il fut moins aisé de la dissiper au convoi de Louis XIV.

A peine mort, de toutes parts on apprécia Molière. On sait les magnifiques vers de Boileau, qui s'y éleva à l'éloquence¹, et qui eut un accent de Bossuet sur une mort où Bossuet eut la violence d'un le Tellier. La réputation de Molière a brillé croissante et incontestée depuis. Le dix-huitième siècle a fait plus que la confirmer, il l'a proclamée avec une sorte d'orgueil philosophique. Il ne se fit entendre contre, que les réclamations morales de Jean-Jacques et quelques réserves du bon Thomas, l'ami de madame Necker, en faveur des femmes savantes. Ginguené a publié une brochure pour montrer Rabelais précurseur et instrument de la révolution française; c'étoit inutile à prouver sur Molière. Tous les préjugés et tous les abus flagrants avoient évidemment passé par ses mains, et, comme instrument de circonstance, Beaumarchais lui-même n'étoit pas plus présent que lui: le *Tartufe*, à la veille de 89, parloit aussi net que *Figaro*. Après 94, et jusqu'en 1800 et au delà, il y eut un incomparable moment de triomphe pour Molière, et par les transports d'un public ramené au

¹ *Avant qu'un peu de terre*, etc., dans l'épître à Racine. Je ferai remarquer que malgré la brouillerie ancienne de Molière et de Racine, c'étoit par l'éclatant exemple de Molière que Boileau songeoit à consoler l'auteur de *Phèdre* des critiques injustes qu'il essayoit. Il n'entroit pas dans la pensée de Boileau que cet éloge de Molière pût déplaire à Racine; il y avoit équité et décence jusque dans les brouilleries des grands hommes de ce temps-là.

rire de la scène, et par l'esprit philosophique régnant alors et vivement satisfait, et par l'ensemble, la perfection des comédiens françois chargés des rôles comiques, et l'excellence de Grandmesnil en particulier¹. La révolution close, Napoléon, qui restaueroit nombre de vieilleries sociales qu'avoit ébréchées autrefois Molière, lui rendit un singulier et tacite hommage; en rétablissant les princes, ducs, comtes et barons, il désespéra des marquis, et sa volonté impériale s'arrêta devant Mascarille. Notre jeune siècle, en recevant cette gloire qu'il n'a jamais révoquée en doute, s'en est surtout servi quelque temps comme d'une auxiliaire, comme d'une arme de défense ou de renversement. Mais bientôt, en l'embrassant d'une plus équitable manière, en la comparant, selon la philosophie et l'art, avec d'autres renommées des nations voisines, il l'a mieux comprise encore et respectée. Sans cesse agrandie de la sorte, la réputation de Molière, merveilleux privilège! n'est parvenue qu'à s'égalier au vrai et n'a pu être surfaite. Le génie de Molière est désormais un des ornements et des titres du génie même de l'humanité. La Rochefoucauld, en son style ingénieux, a dit que l'absence éteint les petites passions et accroît les grandes, comme un vent violent qui souffle les chandelles et allume les incendies: on en peut dire autant de l'absence, de l'éloignement, et de la violence des siècles, par rapport aux gloires. Les petites s'y abîment, les grandes s'y achèvent et s'en augmentent. Mais parmi les grandes gloires elles-mêmes, qui durent et survivent, il en est beaucoup qui ne se maintiennent que de loin, pour ainsi dire, et dont le nom est mieux que les œuvres dans la mémoire des hommes. Molière, lui, est du petit nombre toujours présent, au profit de qui se font et se feront toutes les conquêtes possibles de la civilisation nouvelle. Plus cette mer d'oubli du passé s'étend derrière et se grossit de tant de débris, et plus aussi elle porte ces mortels fortunés et les exhausse; un flot éternel les ramène tout d'abord au rivage des générations qui recommencent. Les réputations, les génies futurs, les livres, peuvent se multiplier, les civilisations peuvent se transformer dans l'avenir, pourvu qu'elles se continuent; il y a cinq ou six grandes œuvres qui sont entrées dans le fonds inaliénable de la pensée humaine. Chaque homme de plus qui sait lire est un lecteur de plus pour Molière.

SAINTE-BEUVE.

¹ Cet ensemble n'eut lieu qu'après la réunion du théâtre de l'Odéon avec celui du Palais-Royal ou de la *République*; car les opinions politiques avoient aussi séparé la Comédie en deux camps. Revenue à son complet par une réconciliation, la Comédie-Françoise présentait alors, pour les pièces de Molière, Grandmesnil, Molé, Fleuri, Dazincourt, Dugazon, Baptiste aîné, mesdemoiselles Contat, Devienne, mademoiselle Mars déjà; le vieux Prévillo reparut même deux ou trois fois dans *le Malade imaginaire*. Un pareil moment ne se reproduira plus jamais pour le jeu de ces pièces immortelles.

L'ÉTOURDI

OU

LES CONTRE-TEMPS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1653

PERSONNAGES.

LÉLIE, fils de Pandolfe.	PANDOLFE, père de Lélie.
CÉLIE, esclave de Trufaldin.	LÉANDRE, fils de famille.
MASCARILLE, valet de Lélie.	ANDRÈS, cru Égyptien.
HIPPOLYTE, fille d'Anselme.	ERGASTE, ami de Mascarille.
ANSELME, père d'Hippolyte.	UN COURNIER.
TRUFALDIN, vieillard.	DEUX TROUPES DE MASQUES.

La scène est à Messine.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE.

Eh bien ! Léandre, eh bien ! il faudra contester ;
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter ;
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle,
Préparez vos efforts et vous défendez bien,
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

SCÈNE II.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! Mascarille !

MASCARILLE.

Quoi ?

LÉLIE.

Voici bien des affaires,
J'ai dans ma passion toutes choses contraires :

Léandre aime Célie, et, par un trait fatal,
Malgré mon changement est toujours mon rival.

MASCARILLE. Léandre aime Célie ?

LÉLIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE. Tant pis.

LÉLIE.

Eh ! oui, tant pis ; c'est là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurois tort de me désespérer ;
Puisque j'ai ton secours, je puis me rassurer.
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile ;
Qu'on te peut appeler le roi des serviteurs,
Et qu'en toute la terre...

MASCARILLE.

Eh ! trêve de douceurs.

Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables ;
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut rouer de coups.
Ma foi ! tu me fais tort avec cette invective.
Mais enfin discourons un peu de ma captive :
Dis si les plus cruels et plus durs sentiments
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmants.
Pour moi dans ses discours comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noble témoignage
Et je crois que le ciel dedans un rang si bas
Cache son origine et ne l'en tire pas.

LÉLIE.

MASCARILLE.

Vous êtes romanesque avecque vos chimères.
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ?
C'est, monsieur, votre père, au moins à ce qu'il dit.
Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit ;
Qu'il peste contre vous d'une belle manière,
Quand vos déportements lui blessent la visière.
Il est avec Anselme en parole pour vous
Que de son Hippolyte on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'est dans le seul mariage
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage ;
Et s'il vient à savoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les lois,
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait au devoir de votre obéissance,
Dieu sait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux sermons on vous réglera.

LÉLIE.

MASCARILLE.

Ah ! trêve, je vous prie, à votre rhétorique.
Mais vous, trêve plutôt à votre politique.
Elle n'est pas fort bonne, et vous devriez tâcher...

LÉLIE.

Sais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de tristes salaires,
Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires ?

MASCARILLE à part.

(Haut.)

Il se met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
 N'étoit rien que pour rire et vous sonder l'esprit.
 D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure?
 Et Mascarille est-il ennemi de nature?
 Vous savez le contraire, et qu'il est très-certain
 Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
 Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de père :
 Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire.
 Ma foi ! j'en suis d'avis que ces penards chagrins
 Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
 Et, vertueux par force, espèrent par envie
 Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie.
 Vous savez mon talent, je m'offre à vous servir.

LÉLIE.

Ah ! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
 Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
 N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait naître.
 Mais Léandre, à l'instant, vient de me déclarer
 Qu'à me ravir Célie il se va préparer :
 C'est pourquoi dépêchons, et cherche dans ta tête
 Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête.
 Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
 Pour frustrer un rival de ses prétentions.

MASCARILLE. Laissez-moi quelque temps rêver à cette affaire.

(A part.)

LÉLIE. Que pourrois-je inventer pour ce coup nécessaire ?
Eh bien ! le stratagème ?

MASCARILLE. Ah ! comme vous courez !

Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.
 J'ai trouvé votre fait : il faut... non, je m'abuse.
 Mais si vous alliez...

LÉLIE.

Où ?

MASCARILLE.

C'est une foible ruse.

J'en songeais une...

LÉLIE.

Et quelle ?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.

Mais ne pourriez-vous pas ?...

LÉLIE.

Quoi ?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.

Parlez avec Anselme.

LÉLIE.

Et que puis-je lui dire ?

MASCARILLE.

Il est vrai, c'est tomber d'un mal dedans un pire.
 Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LÉLIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne sais.

LÉLIE.

C'en est trop, à la fin,

Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE. Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,
 Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver
 A chercher les biais que nous devons trouver,
 Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,
 Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave.
 De ces Égyptiens qui la mirent ici,
 Trufaldin, qui la garde, est en quelque souci,
 Et trouvant son argent qu'ils lui font trop attendre,
 Je sais bien qu'il seroit très-ravi de la vendre.
 Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu ;
 Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu,
 Et l'argent est le dieu que surtout il révère ;
 Mais le mal, c'est...

LÉLIE.

Quoi? c'est...

MASCARILLE.

Que monsieur votre père

Est un autre vilain, qui ne vous laisse pas,
 Comme vous voudriez bien, manier ses ducats ;
 Qu'il n'est point de ressort qui, pour votre ressource,
 Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse.
 Mais tâchons de parler à Célie un moment,
 Pour savoir là-dessus quel est son sentiment ;
 La fenêtre est ici.

LÉLIE.

Mais Trufaldin, pour elle,
 Fait de nuit et de jour exacte sentinelle.
 Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurons en repos.
 O bonheur ! la voilà qui paroît à propos.

SCÈNE III.

CÉLIE, LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! que le ciel m'oblige, en offrant à ma vue
 Les célestes attraits dont vous êtes pourvue !
 Et quelque mal cuisant que m'aient causé vos yeux,
 Que je prends de plaisir à les voir en ces lieux !

CÉLIE.

Mon cœur, qu'avec raison votre discours étonne,
 N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne ;
 Et si dans quelque chose ils vous ont outragé,
 Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.

LÉLIE.

Ah ! leurs coups sont trop beaux pour me faire une in-
 Je mets toute ma gloire à chérir ma blessure, [jure !
 Et...

MASCARILLE.

Vous le prenez là d'un ton un peu trop haut,
 Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut.
 Profitions mieux du temps, et sachons vite d'elle
 Ce que...

TRUFALDIN dans sa maison. Cécilie !

MASCARILLE à Lélie.

Eh bien !

LÉLIE.

O rencontre cruelle !

Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler ?

MASCARILLE. Allez, retirez-vous ; je saurai lui parler.

SCÈNE IV.

TRUFALDIN, CÉLIE, LÉLIE retiré dans un coin, MASCARILLE.

TRUFALDIN à Cécilie.

Que faites-vous dehors ? et quel soin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à personne ?

CÉLIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon ;
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

MASCARILLE.

Est-ce là le seigneur Trufaldin ?

CÉLIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monsieur, je suis tout vôtre, et ma joie est extrême
De pouvoir saluer en toute humilité
Un homme dont le nom est partout si vante.

TRUFALDIN.

Très-humble serviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être ;

Mais je l'ai vue ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talents qu'elle a pour savoir l'avenir,
Je voulois sur un point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi ! te mêlerois-tu d'un peu de diablerie ?

CÉLIE.

Non, tout ce que je sais n'est que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'est. Le maître que je sers
Languit pour un objet qui le tient dans ses fers ;
Il auroit bien voulu, du feu qui le dévore,
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore ;
Mais un dragon, veillant sur ce rare trésor,
N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor-
Et, ce qui plus le gêne et le rend misérable,
Il vient de découvrir un rival redoutable ;
Si bien que, pour savoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'espérer quelques succès heureux,
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.
CÉLIE. Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour ?
MASCARILLE. Sous un astre à jamais ne changer son amour.
CÉLIE. Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
La science que j'ai m'en peut assez instruire.
Cette fille a du cœur, et dans l'adversité
Elle sait conserver une noble fierté ;
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître
Les secrets sentiments qu'en son cœur on fait naître ;

- Mais je les sais comme elle, et d'un esprit plus doux,
Je vais en peu de mots vous les découvrir tous.
- MASCARILLE O merveilleux pouvoir de la vertu magique !
CÉLIE. Si ton maître en ce point de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende pas de soupirer en vain ;
Il a lieu d'espérer, et le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traités, et voudra bien se rendre.
- MASCARILLE. C'est beaucoup ; mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.
- CÉLIE. C'est là tout le malheur.
- MASCARILLE à part, regardant Lélia.
Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire !
- CÉLIE. Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.
- LÉLIE les joignant.
Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter ;
C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter,
Et je vous l'envoyois, ce serviteur fidèle,
Vous offrir mon service, et vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.
- MASCARILLE. Peste soit de la bête !
- TRUFALDIN. Oh ! oh ! qui des deux croire ?
Le discours au premier est fort contradictoire.
- MASCARILLE. Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé,
Ne le savez-vous pas ?
- TRUFALDIN. Je sais ce que je sai.
J'ai crainte ici dessous de quelque manigance.
(A Célia).
Rentrez, et ne prenez jamais cette licence.
Et vous, filous fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez, pour me jouer, vos flûtes mieux d'accord.

SCÈNE V.

LÉLIE, MASCARILLE.

- MASCARILLE. C'est bien fait. Je voudrais qu'encor, sans flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargé de compagnie.
A quoi bon se montrer, et, comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di ?
- LÉLIE. Je pensois faire bien.
- MASCARILLE. Oui, c'étoit fort l'entendre.
Mais quoi ! cette action ne me doit point surprendre :
Vous êtes si fertile en pareils contre-temps
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.
- LÉLIE. Ah ! mon Dieu ! pour un rien me voilà bien coupable !
Le mal est-il si grand qu'il soit irréparable ?

Enfin, si tu ne mets Cèlie entre mes mains,
 Songe au moins de Léandre à rompre les desseins,
 Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
 De peur que ma présence encor soit criminelle,
 Je te laisse.

MASCARILLE *seul.* Fort bien. A dire vrai, l'argent
 Seroit dans notre affaire un sûr et fort agent;
 Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCÈNE VI.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME. Par mon chef, c'est un siècle étrange que le nôtre!
 J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
 Et jamais tant de peine à retirer le sien!
 Les dettes, aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
 Sont comme les enfants que l'on conçoit en joie,
 Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
 L'argent dans une bourse entre agréablement;
 Mais le terme venu que nous devons le rendre,
 C'est alors que les douleurs commencent à nous prendre.
 Baste! ce n'est pas peu que deux mille francs, dus
 Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus;
 Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE à part les quatre premiers vers. O Dieu! la belle proie
 à tirer en volant! Chut! il faut que je voie
 Si je pourrois un peu de près le caresser.
 Je sais bien les discours dont il faut le bercer.
 Je viens de voir, Anselme...

ANSELME. Et qui?

MASCARILLE. Votre Nérine.

ANSELME. Que dit-elle de moi, cette gente assassine?

MASCARILLE. Pour vous elle est de flamme.

ANSELME. Elle?

MASCARILLE. Et vous aime tant,

Que c'est grande pitié.

ANSELME. Que tu me rends content.

MASCARILLE. Peu s'en faut que d'amour la pauvre ne meure.
 Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
 Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
 Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs?

ANSELME. Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir celées?
 Les filles, par ma foi, sont bien dissimulées!
 Mascarille, en effet, qu'en dis-tu? quoique vieux,
 J'ai de la mine encore assez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE. Oui, vraiment, ce visage est encor fort mettable;
 S'il n'est pas des plus beaux, il est des-agréable.

ANSELME. Si bien donc?...

MASCARILLE veut prendre la bourse.

Si bien donc qu'elle est sotte de vous,
Ne vous regarde plus...

ANSELME.

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux;

Et vous veut...

ANSELME.

Et me veut?...

MASCARILLE.

Et vous veut, quoi qu'il tienne,

Prendre la bourse...

ANSELME.

La?

MASCARILLE prend la bourse et la laisse tomber.

La bouche avec la sienne.

ANSELME. Ah! je t'entends. Viens çà : lorsque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE. Laissez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE à part.

Que le ciel te conduise!

ANSELME revenant.

Ah! vraiment, je faisais une étrange sottise,
Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur.
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre présent récompenser ton zèle!
Tiens, tu te souviendras...

MASCARILLE.

Ah! non pas, s'il vous plaît.

ANSELME. Laisse-moi..

MASCARILLE.

Point du tout. J'agis sans intérêt.

ANSELME.

Je le sais; mais pourtant...

MASCARILLE.

Non, Anselme, vous dis-je;

Je suis homme d'honneur, cela me désoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Mascarille..

MASCARILLE à part.

O longs discours!

ANSELME revenant.

Je veux

Régaler par tes mains cet objet de mes vœux;
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laissez votre argent,

Sans vous mettre en souci, je ferai le présent;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, si cela l'accommode.

ANSELME.

Soit; donne-la pour moi; mais surtout fais si bien
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

SCÈNE VII.

LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE.

LÉLIE ramassant la bourse.

A qui la bourse?

ANSELME.

Ah! dieux! elle m'étoit tombée!

Et j'aurois après cru qu'on me l'eût dérobée!

Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant,

Qui m'épargne un grand trouble et me rend mon argent.

Je vais m'en décharger au logis tout à l'heure.

SCÈNE VIII.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE. C'est être officieux, et très-fort, ou je meure.

LÉLIE. Ma foi, sans moi l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE. Certes, vous faites rage, et payez aujourd'hui

D'un jugement très-rare et d'un bonheur extrême.

Nous avancerons fort, continuez de même.

LÉLIE.

Qu'est-ce donc? qu'ai-je fait?

MASCARILLE.

Le sot, en bon françois,

Puisque je puis le dire, et qu'enfin je le dois,

Il sait bien l'impuissance où son père le laisse;

Qu'un rival qu'il doit craindre étrangement nous presse;

Cependant, quand je tente un coup pour l'obliger,

Dont je cours moi tout seul la honte et le danger...

LÉLIE.

Quoi! c'étoit?

MASCARILLE.

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive

Que j'attrapois l'argent dont votre soin nous prive.

LÉLIE.

S'il est ainsi, j'ai tort; mais qui l'eût deviné?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, être bien raffiné!

LÉLIE.

Tu me devois par signe avertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Oui, je devois au dos avoir mon luminaire.

Au nom de Jupiter! laissez-nous en repos,

Et ne nous chantez plus d'impertinents propos!

Un autre après cela quitteroit tout peut-être;

Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,

Dont tout présentement je veux voir les effets;

A la charge que si...

LÉLIE

Non, je te le promets,

De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE.

Allez donc; votre vue excite ma colère.

LÉLIE.

Mais surtout hâte-toi, de peur qu'en ce dessein..

MASCARILLE.

Allez, encore un coup; j'y vais mettre la main.

(Lélie sort.)

Menons bien ce projet; la fourbe sera fine,
S'il faut qu'elle succède ainsi que j'imagine.
Allons voir... Bon, voici mon homme justement.

SCÈNE IX.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE. Mascarille!

MASCARILLE. Monsieur?

PANDOLFE. A parler franchement,
Je suis mal satisfait de mon fils.MASCARILLE. De mon maître?
Vous n'êtes pas le seul qui se plaint de l'être;
Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.PANDOLFE. Je vous croyois pourtant assez d'intelligence
Ensemble.MASCARILLE. Moi! Monsieur, perdez cette croyance;
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir:
A l'heure même encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte, où je le vois rebelle;
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenser le respect paternel.
PANDOLFE. Querelle?MASCARILLE. Oui, querelle, et bien avant poussée.
PANDOLFE. Je me trompois donc bien; car j'avois la pensée
Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.MASCARILLE. Moi? voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence est toujours opprimée!
Si mon intégrité vous étoit confirmée,
Je suis auprès de lui gagé pour serviteur,
Vous me voudriez encor payer pour précepteur:
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis pour le faire être sage.
Monsieur, au nom de Dieu! lui fais-je assez souvent,
Cessez de vous laisser conduire au premier vent;
Réglez-vous; regardez l'honnête homme de père
Que vous avez du ciel, comme on le considère;
Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
Et, comme lui, vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE. C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre?

MASCARILLE. Répondre? Des chansons dont il me vient confondre.
Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
Il ne tienne de vous des semences d'honneur;
Mais sa raison n'est pas maintenant la maîtresse.
Si je pouvois parler avecque hardiesse,

- Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.
 Parle.
- PANDOLFE.
 MASCARILLE. C'est un secret qui m'importeroit fort
 S'il étoit découvert, mais à votre prudence
 Je le puis confier avec toute assurance.
- PANDOLFE.
 MASCARILLE. Tu dis bien.
- PANDOLFE.
 MASCARILLE. Sachez donc que vos vœux sont trahis
 Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.
 On m'en avoit parlé; mais l'action me touche
 De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.
- MASCARILLE. Vous voyez si je suis le secret confident...
- PANDOLFE.
 MASCARILLE. Vraiment, je suis ravi de cela.
- Cependant
 A son devoir, sans bruit, désirez-vous le rendre ?
 Il faut... J'ai toujours peur qu'on nous vienne surpren-
 Ce seroit fait de moi, s'il savoit ce discours. [dre :
 Il faut, dis-je, pour rompre à toutes choses cours,
 Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,
 Et la faire passer en une autre contrée.
 Anselme a grand accès auprès de Trufaldin ;
 Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin.
 Après, si vous voulez en mes mains la remettre,
 Je connois des marchands, et puis bien vous promettre
 D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
 Et, malgré votre fils, de la faire écarter :
 Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,
 A cet amour naissant il faut donner le change ;
 Et de plus, quand bien même il seroit résolu
 Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
 Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,
 Au mariage encor peut porter préjudice.
- PANDOLFE. C'est très-bien raisonner; ce conseil me plaît fort...
 Je vois Anselme; va, je m'en vais faire effort
 Pour avoir promptement cette esclave funeste,
 Et la mettre en tes mains pour achever le reste.
- MASCARILLE seul.
 Bon; allons avertir mon maître de ceci.
 Vive la fourberie et les fourbes aussi!

SCÈNE X.

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

- HIPPOLYTE. Oui, traître, c'est ainsi que tu me rends service!
 Je viens de tout entendre et voir ton artifice :
 A moins que de cela, l'eussé-je soupçonné ?
 Tu couchés d'imposture, et tu m'en as donné.
 Tu m'avois promis, lâche, et j'avois lieu d'attendre

Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre ;
 Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
 Ton adresse et tes soins sauroient me dégager ;
 Que tu m'affranchirois du projet de mon père ;
 Et cependant ici tu fais tout le contraire !
 Mais tu t'abuseras ; je sais un sûr moyen
 Pour rompre cet achat où tu pousses si bien ;
 Et je vais de ce pas...

MASCARILLE. Ah ! que vous êtes prompte !

La mouche tout d'un coup à la tête vous monte,
 Et, sans considérer s'il a raison ou non,
 Votre esprit contre moi fait le petit démon.
 J'ai tort, et je devrois, sans finir mon ouvrage,
 Vous faire dire vrai, puisque ainsi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE. Par quelle illusion penses-tu m'éblouir ?

Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr ?

MASCARILLE. Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice
 Ne va directement qu'à vous rendre service ;
 Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
 Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard ;
 Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Célie,
 Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie ;
 Et faire que, l'effet de cette invention
 Dans le dernier excès portant sa passion,
 Anselme, rebuté de son prétendu gendre,
 Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE. Quoi ! tout ce grand projet qui m'a mise en courroux,
 Tu l'as formé pour moi, Mascarille ?

MASCARILLE. Oui, pour vous.

Mais, puisqu'on reconnoît si mal mes bons offices,
 Qu'il me faut de la sorte essuyer vos caprices,
 Et que pour récompense on s'en vient, de hauteur,
 Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
 Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,
 Et dès ce même pas rompre mon entreprise.

HIPPOLYTE l'arrêtant.

Eh ! ne me traite pas si rigoureusement,
 Et pardonne aux transports d'un premier mouvement.

MASCARILLE. Non, non, laissez-moi faire ; il est en ma puissance
 De détourner le coup qui si fort vous offense
 Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais

HIPPOLYTE. Oui, vous aurez mon maître et je vous le promets
 Eh ! mon pauvre garçon, que ta colère cesse.
 J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confesse.

(Tirant sa bourse.)

Mais je veux réparer ma faute avec ceci.
 Pourrois-tu te résoudre à me quitter ainsi ?

- MASCARILLE. Non, je ne le saurois, quelque effort que je fasse;
Mais votre promptitude est de mauvaise grâce.
Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur,
Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.
- HIPPOLYTE. Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures :
Mais que ces deux louis guérissent tes blessures.
- MASCARILLE. Eh ! tout cela n'est rien ; je suis tendre à ces coups ;
Mais déjà je commence à perdre mon courroux ;
Il faut de ses amis endurer quelque chose.
- HIPPOLYTE. Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose,
Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis
Produise à mon amour le succès que tu dis ?
- MASCARILLE. N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines.
J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines ;
Et, quand ce stratagème à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.
- HIPPOLYTE. Crois qu'Hippolyte au moins ne sera pas ingrate.
- MASCARILLE. L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.
- HIPPOLYTE. Ton maître te fait signe et veut parler à toi ;
Je te quitte ; mais songe à bien agir pour moi.

SCÈNE XI.

LÉLIE, MASCARILLE.

- LÉLIE. Que diable fais-tu là ? Tu me promets merveille ;
Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé,
Déjà tout mon bonheur eût été renversé,
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joie,
D'un regret éternel je devenois la proie ;
Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,
Anselme avoit l'esclave, et j'en étois frustré ;
Il l'emmenoit chez lui. Mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, et tant fait que, par crainte
Le pauvre Trufaldin l'a retenue.

MASCARILLE.

Et trois :

- Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.
C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable !
Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable ;
Entre mes propres mains on la devoit livrer ;
Et vos soins endiablés nous en viennent sevrer.
Et puis pour votre amour je m'emploirois encore !
J'aurois mieux cent fois être grosse pécure,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
Et que monsieur Satan vous vint tordre le cou.
Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire sur les pots décharger sa furie.

LÉLIE seul

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE. A vos désirs enfin il a fallu se rendre :
 Malgré tous mes serments je n'ai pu m'en défendre,
 Et pour vos intérêts, que je voulois laisser,
 En de nouveaux périls viens de m'embarasser.
 Je suis ainsi facile; et si de Mascarille
 Madame la nature avoit fait une fille,
 Je vous laisse à penser ce que ç'auroit été.
 Toutefois n'allez pas, sur cette sûreté,
 Donner de vos revers au projet que je tente,
 Me faire une bévue, et rompre mon attente.
 Auprès d'Anselme encor nous nous excuserons,
 Pour en pouvoir tirer ce que nous désirons;
 Mais si dorénavant votre imprudence éclate,
 Adieu, vous dis, mes soins pour l'objet qui vous flatte.
 Non, je serai prudent, te dis-je, ne crains rien;
 Tu verras seulement...

LÉLIE.

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien,
 J'ai commencé pour vous un hardi stratagème.
 Votre père fait voir une paresse extrême
 A rendre par sa mort tous vos désirs contents;
 Je viens de le tuer (de parole j'entends) :
 Je fais courir le bruit que d'une apoplexie
 Le bonhomme surpris a quitté cette vie.
 Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
 J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas;
 On est venu lui dire, et par mon artifice,
 Que les ouvriers qui sont après son édifice,
 Parmi les fondements qu'ils en jettent encor,
 Avoient fait par hasard rencontre d'un trésor;
 Il a volé d'abord; et comme à la campagne [gne,
 Tout son monde à présent, hors nous deux, l'accompa-
 Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,
 Et produis un fantôme enseveli pour lui.
 Enfin je vous ai dit à quoi je vous engage.
 Jouez bien votre rôle; et, pour mon personnage,
 Si vous apercevez que j'y manque d'un mot,
 Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

SCÈNE II.

LÉLIE seul.

Son esprit, il est vrai, trouve une étrange voie
 Pour adresser mes vœux au comble de leur joie;
 Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux,
 Que ne feroit-on pas pour devenir heureux?
 Si l'amour est au crime une assez belle excuse,
 Il en peut bien servir à la petite ruse
 Que sa flamme aujourd'hui me force d'approuver,
 Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
 Juste ciel! qu'ils sont prompts! je les vois en parole.
 Allons nous préparer à jouer notre rôle.

SCÈNE III.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE. La nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME. Être mort de la sorte!

MASCARILLE.

Il a, certes, grand tort.

ANSELME. Je lui sais mauvais gré d'une telle incartade.

MASCARILLE. N'avoir pas seulement le temps d'être malade!

ANSELME. Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir.

MASCARILLE. Et Lélia?

Il se bat, et ne peut rien souffrir.

ANSELME. Il s'est fait en maints lieux contusion et bosse,

Et veut accompagner son papa dans la fosse.

Enfin, pour achever, l'excès de son transport

M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,

De peur que cet objet, qui le rend hypochondre,

A faire un vilain coup ne me l'allât semondre.

MASCARILLE.

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir;

Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,

Qui tôt ensevelit, bien souvent assassine;

Et tel est cru défunt, qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépassé comme il faut.

Au reste, pour venir au discours de tantôt,

Lélia, et l'action lui sera salutaire,

D'un bel enterrement veut régaler son père,

Et consoler un peu ce défunt de son sort,

Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.

Il hérite beaucoup; mais comme en ses affaires

Il se trouve assez neuf et ne voit encor guères,

Que son bien la plupart n'est point en ces quartiers,

Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,

Il voudroit vous prier, en suite de l'instance
D'excuser de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir...
Tu me l'as déjà dit, et je m'en vais le voir.

ANSELME.

MASCARILLE seul.

Jusques ici du moins tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reste réponde;
Et, de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

SCÈNE IV.

ANSELME, LÉLIE, MASCARILLE.

ANSELME. Sortons; je ne saurois qu'avec douleur très-forte
Le voir empaqueté de cette étrange sorte.

Las! en si peu de temps! il vivoit ce matin!

MASCARILLE. En peu de temps parfois on fait bien du chemin.

LÉLIE pleurant. Ah!

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie! enfin il étoit homme.

On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LÉLIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire gare, elle abat les humains,
Et contre eux de tout temps a de mauvais desseins.

LÉLIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes les prières,
Ne perdrait pas un coup de ses dents meurtrières;
Tout le monde y passe.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,

Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si, malgré ces raisons, votre ennui persévère,
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il se modère.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME.

Au reste, sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obsèques d'un père.

LÉLIE.

Ah! ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur!

ANSELME.

Il ne peut sans mourir songer à ce malheur.
Je sais que vous verrez aux papiers du bonhomme,
Que je suis débiteur d'une plus grande somme;
Mais, quand par ces raisons je ne vous devois rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, et le ferai paroître.

LÉLIE s'en allant.

Ah!

- MASCARILLE. Le grand déplaisir que sent monsieur mon maître!
- ANSELME. Mascarille, je crois qu'il seroit à propos
Qu'il me fit de sa main un reçu de deux mots.
- MASCARILLE. Ah!
- ANSELME. Des événements l'incertitude est grande.
- MASCARILLE. Ah!
- ANSELME. Faisons-lui signer le mot que je demande.
- MASCARILLE. Las! en l'état qu'il est, comment vous contenter?
Donnez-lui le loisir de se désattrister;
Et, quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance,
J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance,
Adieu. Je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout mon souï pleurer avecque lui.
Ah!
- ANSELME seul. Le monde est rempli de beaucoup de traverses:
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses;
Et jamais ici-bas...

SCENE V.

PANDOLFE, ANSELME.

- ANSELME. Ah! bon Dieu! je frémi!
Pandolfe qui revient! Fut-il bien endormi?
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!
Las! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie!
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.
- PANDOLFE. D'où peut donc provenir ce bizarre transport?
- ANSELME. Dites-moi de bien loin quel sujet vous amène.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, et véritablement
Je me serois passé de votre compliment.
Si votre âme est en peine et cherche des prières,
Las! je vous en promets, et ne m'effrayez guères!
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content.
Disparaissez donc, je vous prie;
Et que le ciel, par sa bonté,
Comble de joie et de santé
Votre défunte seigneurie!
- PANDOLFE riant. Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part
- ANSELME. Las! pour un trépassé vous êtes bien gaillard!
- PANDOLFE. Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie?
- ANSELME. Hélas! vous êtes mort, et je viens de vous voir.
- PANDOLFE. Quoi! j'aurois trépassé sans m'en apercevoir?
- ANSELME. Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle,

- J'en ai senti dans l'âme une douleur mortelle.
 PANDOLFE. Mais enfin, dormez-vous ? Êtes-vous éveillé ?
 Me connoissez-vous pas ?
- ANSELME. Vous êtes habillé
 D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,
 Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
 Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
 Et tout votre visage affreusement laidir.
 Pour Dieu ! ne prenez point de vilaine figure ;
 J'ai prou de ma frayeur en cette conjoncture.
- PANDOLFE. En une autre saison, cette naïveté
 Dont vous accompagnez votre crédulité,
 Anselme, me seroit un charmant badinage,
 Et j'en prolongerois le plaisir davantage ;
 Mais, avec cette mort, un trésor supposé,
 Dont parmi les chemins on m'a désabusé,
 Fomente dans mon âme un soupçon légitime.
 Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,
 Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
 Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.
- ANSELME. M'auroit-on joué pièce et fait supercherie ?
 Ah ! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie !
 Touchons un peu pour voir : en effet, c'est bien lui.
 Malepeste du sot que je suis aujourd'hui !
 De grâce, n'allez pas divulguer un tel conte ;
 On en feroit jouer quelque farce à ma honte :
 Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
 L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.
- PANDOLFE. De l'argent, dites-vous ? Ah ! c'est donc l'enclouure !
 Voilà le nœud secret de toute l'aventure ;
 A votre dam. Pour moi, sans m'en mettre en souci,
 Je vais faire informer de cette affaire ici
 Contre ce Mascarille ; et si l'on peut le prendre,
 Quoi qu'il puisse coûter, je le veux faire pendre.
- ANSELME seul. Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
 Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et bien !
 Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
 Et d'être encor si prompt à faire une sottise ;
 D'examiner si peu sur un premier rapport...
 Mais je vois...

SCÈNE VI.

LÉLIE, ANSELME.

- LÉLIE sans voir Anselme. Maintenant, avec ce passe-port,
 Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.
- ANSELME. A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte ?

- LÉLIE. Que dites-vous ? jamais elle ne quittera
Un cœur qui chèrement toujours la nourrira.
- ANSELME. Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise ;
Que parmi ces louis, quoiqu'ils semblent très-beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux ;
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace
Pullule en cet Etat d'une telle façon ,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon.
Mon Dieu ! qu'on feroit bien de les faire tous pendre!
- LÉLIE. Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre ;
Mais je n'en ai point vu de faux , comme je croi.
- ANSELME. Je les connoîtrai bien ; montrez , montrez-les-moi.
Est-ce tout ?
- LÉLIE. Oui.
- ANSELME. Tant mieux. Enfin je vous raccroche ,
Mon argent bien-aimé ! rentrez dedans ma poche ;
Et vous, mon brave escroc , vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien ?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi, chétif beau-père ?
Ma foi, je m'engendrois d'une belle manière,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort discret !
Allez , allez mourir de honte et de regret.
- LÉLIE seul. Il faut dire, j'en tiens. Quelle surprise extrême !
D'où peut-il avoir su sitôt le stratagème ?

SCÈNE VII.

LÉLIE, MASCARILLE.

- MASCARILLE. Quoi ! vous étiez sorti ? Je vous cherchois partout.
Eh bien ! en sommes-nous enfin venus à bout ?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave.
Cà, donnez-moi, que j'aie acheter notre esclave ;
Vôtre rival après sera bien étonné.
- LÉLIE. Ah ! mon pauvre garçon , la chance a bien tourné !
Pourrois-tu de mon sort deviner l'injustice ?
- MASCARILLE. Quoi ? Que seroit-ce ?
- LÉLIE. Anselme , instruit de l'artifice ,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.
- MASCARILLE. Vous vous moquez peut-être.
- LÉLIE. Il est trop véritable.
- MASCARILLE. Tout de bon ?
- LÉLIE. Tout de bon ; j'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.
- MASCARILLE. Moi, monsieur ! Quelque sot : la colère fait mal,

- Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
 Que Céliè, après tout, soit ou libre ou captive,
 Que Léandre l'achète, ou qu'elle reste là,
 Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.
- LÉLIE. Ah! n'aye point pour moi si grande indifférence,
 Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence!
 Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
 Que j'avois fait merveille, et qu'en ce feint trépas
 J'éluoïis un chacun d'un deuil si vraisemblable,
 Que les plus clairvoyants l'auroient cru véritable?
- MASCARILLE. Vous avez en effet sujet de vous louer.
- LÉLIE. Eh bien! je suis coupable, et je veux l'avouer;
 Mais si jamais mon bien te fut considérable,
 Répare ce malheur et me sois secourable.
- MASCARILLE. Je vous baise les mains; je n'ai pas le loisir.
- LÉLIE. Mascarille, mon fils.
- MASCARILLE. Point.
- LÉLIE. Fais-moi ce plaisir.
- MASCARILLE. Non, je n'en ferai rien.
- LÉLIE. Si tu m'es inflexible,
 Je m'en vais me tuer.
- MASCARILLE. Soit; il vous est loisible.
- LÉLIE. Je ne puis te fléchir?
- MASCARILLE. Non.
- LÉLIE. Vois-tu le fer prêt?
- MASCARILLE. Oui.
- LÉLIE. Je vais le pousser.
- MASCARILLE. Faites ce qu'il vous plaît.
- LÉLIE. Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?
- MASCARILLE. Non.
- LÉLIE. Adieu, Mascarille.
- MASCARILLE. Adieu, monsieur Léliè.
- LÉLIE. Quoi!...
- MASCARILLE. Tuez-vous donc vite. Ah! que de longs devis!
- LÉLIE. Tu voudrois bien, ma foi! pour avoir mes habits,
 Que je fisse le sot, et que je me tuasse!
- MASCARILLE. Savois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace,
 Et, quoi que ces esprits jurent d'effectuer,
 Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer?

SCÈNE VIII.

TRUFALDIN, LÉANDRE, LÉLIE, MASCARILLE.

(Trufaldin parle bas à Léandre dans le fond du théâtre.)

- LÉLIE. Que vois-je? mon rival et Trufaldin ensemble!
 Il achète Céliè; ah! de frayeur je tremble!
- MASCARILLE. Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,

Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
 Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
 De vos brusques erreurs, de votre impatience.
 Que dois-je faire? dis; veuille me conseiller.

LÉLIE.

MASCARILLE. Je ne sais.

LÉLIE.

Laisse-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE. Qu'en arrivera-t-il?

LÉLIE.

Que veux-tu que je fasse

Pour empêcher ce coup?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grâce :

Je jette encore un œil pitoyable sur vous.

Laissez-moi l'observer; par des moyens plus doux

Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.

(Lélie sort.)

TRUFALDIN à Léandre.

Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.

(Trufaldin sort.)

MASCARILLE à part, s'en allant.

Il faut que je l'attrape, et que de ses desseins

Je sois le confident, pour mieux les rendre vains.

LÉANDRE seul.

Grâces au ciel! voilà mon bonheur hors d'atteinte;

J'ai su me l'assurer, et je n'ai plus de crainte.

Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,

Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

SCÈNE IX.

LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE dit ces deux vers dans la maison, et entre sur le théâtre.

Ahi! ahi! à l'aide! au meurtre! au secours! on m'assomme!
 Ah! ah! ah! ah! ah! ah! O traître! ô bourreau d'homme!

LÉANDRE.

D'où procède cela? Qu'est-ce? Que te fait-on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cents coups de bâton.

LÉANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lélie.

LÉANDRE.

Et pourquoi?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle

Il me chasse, et me bat d'une façon cruelle.

LÉANDRE.

Ah! vraiment il a tort.

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,

Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.

Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,

Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde,

Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,

Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,

Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,

Et me faire un affront si sensible aux épaules :

- Je te le dis encor, je saurai m'en venger ;
 Une esclave te plaît, tu voulois m'engager
 A la mettre en tes mains, et je veux faire en sorte
 Qu'un autre te l'enlève, ou le diable m'emporte !
- LÉANDRE. Ecoute, Mascarille, et quitte ce transport.
 Tu m'as plu de tout temps, et je souhaitois fort
 Qu'un garçon comme toi, plein d'esprit et fidèle,
 A mon service un jour pût attacher son zèle :
 Enfin, si le parti te semble bon pour toi,
 Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.
- MASCARILLE. Oui, monsieur, d'autant mieux que le destin propice
 M'offre à me bien venger, en vous rendant service ;
 Et que, dans mes efforts pour vos contentements,
 Je puis à mon brutal trouver des châtimens :
 De Célie, en un mot, par mon adresse extrême...
- LÉANDRE. Mon amour s'est rendu cet office lui-même.
 Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
 Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.
- MASCARILLE. Quoi ! Célie est à vous !
- LÉANDRE. Tu la verrois paroître,
 Si de mes actions j'étois tout à fait maître ;
 Mais quoi ! mon père l'est : comme il a volonté,
 Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
 De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
 J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
 Donc avec Trufaldin, car je sors de chez lui,
 J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui,
 Et l'achat fait, ma bague est la marque choisie
 Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
 Je songe auparavant à chercher les moyens
 D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens ;
 A trouver promptement un endroit favorable
 Où puisse être en secret cette captive aimable.
- MASCARILLE. Hors de la ville un peu, je puis avec raison
 D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison.
 Là, vous pourrez la mettre avec toute assurance,
 Et de cette action nul n'aura connoissance.
- LÉANDRE. Oui, ma foi ! tu me fais un plaisir souhaité.
 Tiens donc, et va pour moi prendre cette beauté.
 Dès que par Trufaldin ma bague sera vue,
 Aussitôt en tes mains elle sera rendue,
 Et dans cette maison tu me la conduiras,
 Quand... Mais chut ! Hippolyte est ici sur nos pas.

SCÈNE X.

HIPPOLYTE, LÉANDRE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE. Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle?

LÉANDRE. Pour en pouvoir juger et répondre soudain,
Il faudroit la savoir.

HIPPOLYTE. Donnez-moi donc la main
Jusqu'au temple; en marchant, je pourrai vous l'ap-

LÉANDRE à Mascarille. [prendre
Va, va-t'en me servir sans davantage attendre.

SCÈNE XI.

MASCARILLE seul.

Oui, je vais te servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon?
Oh! que dans un moment Lèlie aura de joie!
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie!
Recevoir tout son bien d'où l'on attend le mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival!
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or.
Vivat Mascarillus, fourbum imperator!

SCÈNE XII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE. Holà!

TRUFALDIN. Que voulez-vous?

MASCARILLE. Cette bague connue
Vous dira le sujet qui cause ma venue.

TRUFALDIN. Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
Je vais querir l'esclave; arrêtez un peu là.

SCÈNE XIII.

TRUFALDIN, UN COURRIER, MASCARILLE.

LE COURRIER à Trufaldin.

Seigneur, obligez-moi de m'enseigner un homme...

TRUFALDIN. Et qui?

LE COURRIER. Je crois que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

TRUFALDIN. Et que lui voulez-vous? Vous le voyez ici.

LE COURRIER. Lui rendre seulement la lettre que voici.

TRUFALDIN lit. « Le ciel, dont la bonté prend souci de ma vie,
Vient de me faire ouïr, par un bruit assez doux

- » Que ma fille, à quatre ans, par des voleurs ravie,
- » Sous le nom de Célie est esclave chez vous.
- » Si vous sûtes jamais ce que c'est qu'être père,
- » Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
- » Conservez-moi chez vous cette fille si chère,
- » Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.
- » Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
- » Et vous vais de vos soins récompenser si bien,
- » Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
- » Vous bénirez le jour où vous causez le mien. »

De Madrid.

DON PEDRO DE GUSMAN,
marquis de Montalcane.

(Il continue.)

Quoi qu'à leur nation bien peu de foi soit due,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois, par mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.

(Au courrier.)

Un seul moment plus tard tous vos pas étoient vains
J'allois mettre en l'instant cette fille en ses mains :
Mais suffit; j'en aurai tout le soin qu'on désire.

(Le courrier sort.)

(A Mascarille.)

Vous-même vous voyez ce que je viens de lire :
Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui saurois ma parole tenir,
Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage

Que vous lui faites.

TRUFALDIN.

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE seul.

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le sort a bien donné la baie à mon espoir;
Et bien à la malheure est-il venu d'Espagne
Ce courrier que la foudre ou la grêle accompagne!
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en si peu de temps plus triste événement.

SCÈNE XIV.

LÉLIE riant, MASCARILLE.

MASCARILLE. Quel beau transport de joie à présent vous inspire?

LÉLIE. Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE. Ça, rions donc bien fort, nous en avons sujet.

- LÉLIE. Ah! je ne serai plus de tes plaintes l'objet.
 Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
 Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies.
 J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
 Il est vrai, je suis prompt, et m'emporte parfois.
 Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
 Aussi bonne, en effet, que personne qui vive,
 Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait, part
 D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.
- MASCARILLE. Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative.
- LÉLIE. Tantôt, l'esprit ému d'une frayeur bien vive,
 D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,
 Je songeois à trouver un remède à ce mal,
 Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,
 J'ai conçu, digéré, produit un stratagème
 Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
 Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.
- MASCARILLE. Mais qu'est-ce?
- LÉLIE. Ah! s'il te plaît, donne-toi patience
 J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
 Comme d'un grand seigneur écrite à Trufaldin,
 Qui mande qu'ayant su, par un heureux destin,
 Qu'une esclave qu'il tient, sous le nom de Célie,
 Est sa fille, autrefois par des voleurs ravie;
 Il veut la venir prendre, et le conjure au moins
 De la garder toujours, de lui rendre des soins;
 Qu'à ce sujet il part d'Espagne, et doit pour elle
 Par de si grands présents reconnoître son zèle,
 Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.
- MASCARILLE. Fort bien.
- LÉLIE. Écoute donc, voici bien le meilleur.
 La lettre que je dis a donc été remise;
 Mais sais-tu bien comment? En saison si bien prise,
 Que le porteur m'a dit que, sans ce trait falot,
 Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot.
- MASCARILLE. Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?
- LÉLIE. Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu cru capable?
 Loue au moins mon adresse et la dextérité
 Dont je romps d'un rival le dessein concerté.
- MASCARILLE. A vous pouvoir louer selon votre mérite,
 Je manque d'éloquence, et ma force est petite.
 Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
 Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
 Ce grand et rare effet d'une imaginative
 Qui ne cède en vigueur à personne qui vive,
 Ma langue est impuissante, et je voudrois avoir
 Celle de tous les gens du plus exquis savoir,

Pour vous dire en beaux vers ou bien en docte prose,
 Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
 Tout ce que vous avez été durant vos jours;
 C'est-à-dire, un esprit chaussé tout à rebours,
 Une raison malade et toujours en débauche,
 Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
 Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi,
 Que sais-je? un... cent fois plus encor que je ne di.
 C'est faire en abrégé votre panégyrique.

LÉLIE.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique?
 Ai-je fait quelque chose? Éclaircis-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me suivez point.

LÉLIE.

Je te suivrai partout pour savoir ce mystère.

MASCARILLE.

Oui? Sus donc, préparez vos jambes à bien faire,
 Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LÉLIE seul.

Il m'échappe. O malheur qui ne se peut forcer!
 Aux discours qu'il m'a faits que saurois-je comprendre!
 Et quel mauvais office aurois-je pu me rendre?

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE seul.

Taisez-vous, ma bonté, cessez votre entretien,
 Vous êtes une sotté, et je n'en ferai rien.
 Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avoue;
 Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue,
 C'est trop de patience; et je dois en sortir,
 Après de si beaux coups qu'il a su divertir.
 Mais aussi raisonnons un peu sans violence.
 Si je suis maintenant ma juste impatience,
 On dira que je cède à la difficulté,
 Que je me trouve à bout de ma subtilité:
 Et que deviendra lors cette publique estime
 Qui te vante partout pour un fourbe sublime,
 Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
 A ne t'être jamais vu court d'inventions?
 L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose!
 A tes nobles travaux ne fais aucune pause,
 Et quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,
 Achève pour ta gloire, et non pour l'obliger.
 Mais quoi! que feras-tu, que de l'eau toute claire?
 Traversé sans repos par ce démon contraire,

Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter,
 Et que c'est battre l'eau de prétendre arrêter
 Ce torrent effréné, qui de tes artifices
 Renverse en un moment les plus beaux édifices.
 Eh bien ! pour toute grâce, encore un coup du moins ;
 Au hasard du succès sacrifions des soins ;
 Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,
 J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
 Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
 Si par là nous pouvions perdre notre rival,
 Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
 Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
 Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux
 Dont je promettois bien un succès glorieux,
 Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre.
 Bon ! voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCÈNE II.

LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Monsieur, j'ai perdu temps, votre homme se dédit.
 LÉANDRE. De la chose lui-même il m'a fait un récit ;
 Mais c'est bien plus : j'ai su que tout ce beau mystère
 D'un rapt d'Égyptiens, d'un grand seigneur pour père,
 Qui doit partir d'Espagne et venir en ces lieux,
 N'est qu'un pur stratagème, un trait facétieux,
 Une histoire à plaisir, un conte dont Lélie
 A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE. Voyez un peu la fourbe !

LÉANDRE.

Et pourtant Trufaldin

Est si bien imprimé de ce conte badin,
 Mord si bien à l'appât de cette foible ruse,
 Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

MASCARILLE. C'est pourquoi désormais il la gardera bien,

Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LÉANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
 Je viens de la trouver tout à fait adorable ;

Et je suis en suspens, si, pour me l'acquérir,
 Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,

Par le don de ma foi rompre sa destinée,
 Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.

MASCARILLE. Vous pourriez l'épouser ?

LÉANDRE.

Je ne sais ; mais enfin,

Si quelque obscurité se trouve en son destin,
 Sa grâce et sa vertu sont de douces amorces
 Qui pour tirer les cœurs ont d'incroyables forces.

MASCARILLE. Sa vertu, dites-vous ?

- LÉANDRE. Quoi? que murmures-tu?
Achève, explique-toi sur ce mot de vertu.
- MASCARILLE. Monsieur, votre visage en un moment s'altère,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.
- LÉANDRE. Non, non, parle.
- MASCARILLE. Eh bien! donc, très-charitablement
Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille...
- LÉANDRE. Poursuis.
- MASCARILLE. N'est rien moins qu'inhumaine;
Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche après tout
A quiconque le sait prendre par le bon bout;
Elle fait la sucrée et veut passer pour prude,
Mais je puis en parler avecque certitude.
Vous savez que je suis quelque peu d'un métier
A me devoir connoître en un pareil gibier.
- LÉANDRE. Célie...
- MASCARILLE. Oui, sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal sa place,
Et qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,
Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir.
- LÉANDRE. Las! que dis-tu? Croirai-je un discours de la sorte?
- MASCARILLE. Monsieur, les volontés sont libres; que m'importe?
Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein,
Prenez cette matoise et lui donnez la main;
Toute la ville en corps reconnoîtra ce zèle,
Et vous épouserez le bien public en elle.
- LÉANDRE. Quelle surprise étrange!
- MASCARILLE à part. Il a pris l'hameçon.
Courage! s'il s'y peut enfermer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.
- LÉANDRE. Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine.
- MASCARILLE. Quoi! vous pourriez...
- LÉANDRE. Va-t'en jusqu'à la poste, et voi
Je ne sais quel paquet qui doit venir pour moi.
(Seul, après avoir rêvé.)
Qui ne s'y fût trompé! Jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

SCÈNE III.

LÉLIE, LÉANDRE.

- LÉLIE. Du chagrin qui vous tient quel peut être l'objet?
- LÉANDRE. Moi?
- LÉLIE. Vous-même.
- LÉANDRE. Pourtant je n'en ai point sujet.

LÉLIE. Je vois bien ce que c'est, Célie en est la cause.
 LÉANDRE. Mon esprit ne court pas après si peu de chose.
 LÉLIE. Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins.
 Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.
 LÉANDRE. Si j'étois assez sot pour chérir ses caresses,
 Je me moquerois bien de toutes vos finesses.
 LÉLIE. Quelles finesses donc?

Mon Dieu! nous savons tout.

Quoi?

Votre procédé de l'un à l'autre bout.

LÉANDRE. C'est de l'hébreu pour moi, j'en y puis rien comprendre
 LÉLIE. Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre;
 LÉANDRE. Mais, croyez-moi, cessez de craindre pour un bien
 Où je serois fâché de vous disputer rien.
 J'aime fort la beauté qui n'est point profanée,
 Et ne veux point brûler pour une abandonnée.
 LÉLIE. Tout beau, tout beau, Léandre!

Ah! que vous êtes bon!

LÉANDRE. Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon;
 Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes.
 Il est vrai, sa beauté n'est pas des plus communes;
 Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LÉLIE. Léandre, arrêtons là ce discours importun.
 Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle :
 Mais surtout retenez cette atteinte mortelle.
 Sachez que je m'impute à trop de lâcheté
 D'entendre mal parler de ma divinité,
 Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
 A souffrir votre amour qu'un discours qui l'offense.
 LÉANDRE. Ce que j'avance ici me vient de bonne part.
 LÉLIE. Quiconque vous l'a dit est un lâche, un pendarde;
 On ne peut imposer de tache à cette fille,
 Je connois bien son cœur.

Mais enfin, Mascarille

LÉANDRE. D'un semblable procès est juge compétent;
 C'est lui qui la condamne.

Oui?

LÉLIE. Lui-même.

LÉANDRE. Il prétend

LÉLIE. D'une fille d'honneur insolemment médire,
 Et que peut-être encor je n'en ferai que rire!
 Gage qu'il se dédit.

LÉANDRE. Et moi gage que non.

LÉLIE. Parbleu! je le ferois mourir sous le bâton,
 S'il m'avoit soutenu des faussetés pareilles.

LÉANDRE. Moi, je lui couperois sur-le-champ les oreilles,
 S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCÈNE IV.

LÉLIE, LÉANDRE, MASCARILLE.

LÉLIE. Ah! bon, bon, le voilà. Venez ça, chien maudit!

MASCARILLE. Quoi?

LÉLIE. Langue de serpent, fertile en impostures,
Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
Et lui calomnier la plus rare vertu
Qui puisse faire éclat sous un sort abattu?MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement, ce discours est de mon industrie.

LÉLIE. Non, non, point de clin d'œil et point de raillerie;
Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit;
Fût-ce mon propre frère, il me la payeroit;
Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,
C'est me faire une plaie au plus tendre de l'âme.MASCARILLE. Tous ces signes sont vains. Quels discours as-tu faits?
LÉLIE. Mon Dieu! ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.
Tu n'échapperas pas.

MASCARILLE.

Ahi!

LÉLIE.

Parle donc confesse.

MASCARILLE

bas à Lélie.

Laissez-moi, je vous dis que c'est un tour d'adresse.

LÉLIE.

Dépêche, qu'as-tu dit? Vide entre nous ce point.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

J'ai dit ce que j'ai dit : ne vous emportez point.

LÉLIE *mettant l'épée à la main.*

Ah! je vous ferai bien parler d'une autre sorte!

LÉANDRE *l'arrêtant.*

Halte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE *à part.*

Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé?

LÉLIE.

Laissez-moi contenter mon courage offensé!

LÉANDRE.

C'est trop que de vouloir le battre en ma présence.

LÉLIE.

Quoi! châtier mes gens n'est pas en ma puissance?

LÉANDRE.

Comment, vos gens?

MASCARILLE *à part.*

Encore! il va tout découvrir.

LÉLIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Eh bien! c'est mon valet.

LÉANDRE.

C'est maintenant le nôtre.

LÉLIE.

Le trait est admirable! Et comment donc le vôtre?
Sans doute...MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement.

LÉLIE.

Hem? que veux-tu conter?

MASCARILLE *à part.*

Ah! le double bourreau qui me va tout gâter,

- Et qui ne comprend rien, quelques signes qu'on donne!
 Vous rêvez bien, Léandre, et me la baillez bonne.
 Il n'est pas mon valet?
- LÉANDRE. Pour quelque mal commis,
 Hors de votre service il n'a pas été mis?
- LÉLIE. Je ne sais ce que c'est.
- LÉANDRE. Et plein de violence,
 Vous n'avez pas chargé son dos avec outrage?
- LÉLIE. Point du tout. Moi, l'avoir chassé, roué de coups?
 Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.
- MASCARILLE à part.
 Pousse, pousse, bourreau, tu fais bien tes affaires.
- LÉANDRE à Mascarille.
 Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires?
- MASCARILLE. Il ne sait ce qu'il dit, sa mémoire...
- LÉANDRE. Non, non.
 Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon.
 Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne,
 Mais pour l'invention, va, je te le pardonne,
 C'est bien assez pour moi qu'il m'a désabusé,
 De voir par quels motifs tu m'avois imposé,
 Et que, m'étant commis à ton zèle hypocrite,
 A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte.
 Ceci doit s'appeler *un avis au lecteur*.
 Adieu, Lélie, adieu, très-humble serviteur.

SCÈNE V.

LÉLIE, MASCARILLE.

- MASCARILLE. Courage, mon garçon, tout heur nous accompagne :
 Mettons flamberge au vent et bravoure en campagne.
 Faisons l'*Olibrius*, l'*occiseur d'innocents*.
- LÉLIE. Il t'avoit accusé de discours médisants
 Contre...
- MASCARILLE. Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
 Lui laisser son erreur, qui vous rendoit service,
 Et par qui son amour s'en étoit presque allé?
 Non, il a l'esprit franc et point dissimulé.
 Enfin, chez son rival je m'ancre avec adresse,
 Cette fourbe en mes mains va mettre sa maîtrise,
 Il me la fait manquer avec de faux rapports;
 Je veux de son rival alentir les transports,
 Mon brave incontinent vient qui le désabuse;
 J'ai beau lui faire signe et montrer que c'est ruse,
 Point d'affaire : il poursuit sa pointe jusqu'au bout,
 Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert tout.
 Grand et sublime effort d'une imaginative

Qui ne le cède point à personne qui vive!
C'est une rare pièce, et digne, sur ma foi!
Qu'on en fasse présent au cabinet d'un roi.

LÉLIE. Je ne m'étonne pas si je romps tes attentes;
A moins d'être informé des choses que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la sorte.

MASCARILLE. Tant pis!

LÉLIE. Au moins, pour t'emporter à de justes dépits,
Fais-moi dans tes desseins entrer de quelque chose;
Mais que de leurs ressorts la porte me soit close,
C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans vert.

MASCARILLE. Je crois que vous seriez un maître d'arme expert;
Vous savez à merveille, en toutes aventures,
Prendre les contre-temps et rompre les mesures.

LÉLIE. Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverser,
Et pourvu que tes soins, en qui je me repose...

MASCARILLE. Laissons là ce discours, et parlons d'autre chose.
Je ne m'apaise pas, non, si facilement,
Je suis trop en colère. Il faut premièrement

Me rendre un bon office, et nous verrons ensuite
Si je dois de vos feux reprendre la conduite.

LÉLIE. S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas.

As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de mes bras!

MASCARILLE. De quelle vision sa cervelle est frappée!
Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée,
Que l'on trouve toujours plus prompts à dégainer
Qu'à tirer un teston s'il falloit le donner.

LÉLIE. Que puis-je donc pour toi?

MASCARILLE. C'est que de votre père
Il faut absolument apaiser la colère.

LÉLIE. Nous avons fait la paix.

MASCARILLE. Oui, mais non pas pour nous.

Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de vous;
La vision le choque, et de pareilles feintes
Aux vieillards comme lui sont de dures atteintes,
Qui, sur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triste réflexion.
Le bonhomme, tout vieux, chérit fort la lumière,
Et ne veut point de jeux dessus cette matière;
Il craint le pronostic, et, contre moi fâché,
On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché.
J'ai peur, si le logis du roi fait ma demeure,
De m'y trouver si bien dès le premier quart d'heure,
Que j'aye peine aussi d'en sortir par après.
Contre moi dès longtemps on a force décrets;
Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,

Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

LÉLIE.

Oui, nous le fléchirons :

Mais aussi tu promets...

MASCARILLE.

Ah ! mon Dieu ! nous verrons !

(Lélie sort.)

Ma foi ! prenons haleine après tant de fatigues.
Cessons pour quelque temps le cours de nos intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre, pour nous nuire, est hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice...

SCÈNE VI.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE. Je te cherchois partout pour te rendre un service,
Pour te donner avis d'un secret important.

MASCARILLE. Quoi donc ?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant ?

MASCARILLE. Non.

ERGASTE.

Nous sommes amis autant qu'on le peut être,
Je sais bien tes desseins et l'amour de ton maître ;
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie ; et je suis averti
Qu'il a mis ordre à tout, et qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant su qu'en ce temps, assez souvent le soir
Des femmes du quartier en masque l'alloient voir.

MASCARILLE.

Oui ? Suffit ; il n'est pas au comble de sa joie,
Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proie ;
Et contre cet assaut je sais un coup fourré
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enferré.
Il ne sait pas les dons dont mon âme est pourvue.
Adieu, nous boirons pinte à la première vue.

SCÈNE VII.

MASCARILLE seul.

Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en soi ce projet amoureux,
Et, par une surprise adroite et non commune,
Sans courir le danger en tenter la fortune.
Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
Léandre assurément ne nous bravera pas,
Et là, premier que lui, si nous faisons la prise,
Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise ;
Puisque, par son dessein déjà presque éventé,

Le soupçon tombera toujours de son côté,
 Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
 De ce coup hasardeux ne craindrons pas les suites.
 C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
 Et tirer les marrons de la patte du chat.
 Allons donc nous masquer avec quelques bons frères ;
 Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guères.
 Je sais où gît le lièvre, et me puis sans travail
 Fournir en un moment d'hommes et d'attirail.
 Croyez que je mets bien mon adresse en usage :
 Si j'ai reçu du ciel les fourbes en partage,
 Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés
 Qui cachent les talents que Dieu leur a donnés.

SCÈNE VIII.

LÉLIE, ERGASTE.

LÉLIE. Il prétend l'enlever avec sa mascarade ?
 ERGASTE. Il n'est rien plus certain. Quelqu'un de sa brigade
 M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter,
 A Mascarille lors j'ai couru tout conter,
 Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
 Par une invention dessus le champ bâtie ;
 Et comme je vous ai rencontré par hasard,
 J'ai cru que je devois de tout vous faire part.
 LÉLIE. Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle ;
 Va, je reconnoîtrai ce service fidèle.

SCÈNE IX.

LÉLIE seul.

Mon drôle assurément leur jouera quelque trait ;
 Mais je veux de ma part seconder son projet.
 Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche,
 Je ne me sois non plus remué qu'une souche.
 Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
 Foin ! Que n'ai-je avec moi pris mon porte-respect !
 Mais vienne qui voudra contre notre personne,
 J'ai deux bons pistolets, et mon épée est bonne.
 Holà ! Quelqu'un ! un mot !

SCÈNE X.

TRUFALDIN à sa fenêtre, LÉLIE.

TRUFALDIN. Qu'est-ce ? Qui me vient voir ?
 LÉLIE. Fermez soigneusement votre porte ce soir.
 TRUFALDIN. Pourquoi ?

LÉLIE.

Certains gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade;
Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O dieux!

LÉLIE.

Et sans doute bientôt ils viennent en ces lieux.
Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Eh bien! qu'avois-je dit? Les voyez-vous paroître?
Chut! je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt.

SCÈNE XI.

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE et sa suite, masqués.

TRUFALDIN.

Oh! les plaisants robins, qui pensent me surprendre!

LÉLIE.

Masques, où courez-vous? Le pourroit-on apprendre?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon.

(A Mascarille, déguisé en femme.)

Bon Dieu, qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon!
Eh quoi! vous murmurez? Mais sans vous faire outrage,
Peut-on lever le masque et voir votre visage?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes, méchants, retirez-vous d'ici,
Canaille! et vous, seigneur, bonsoir et grand merci.

SCÈNE XII

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE après avoir démasqué Mascarille.

Mascarille, est-ce toi?

MASCARILLE.

Nenni-da, c'est quelque autre.

LÉLIE.

Hélas! quelle surprise! et quel sort est le nôtre!
L'aurois-je deviné, n'étant point averti

Des secrètes raisons qui t'avoient travesti?

Malheureux que je suis, d'avoir dessous ce masque

Été, sans y penser, te faire cette frasque!

Il me prendroit envie, en ce juste courroux,

De me battre moi-même et me donner cent coups

MASCARILLE.

Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LÉLIE.

Las! si de ton secours ta colère me prive,

A quel saint me voudrai-je?

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer.

LÉLIE.

Ah! si ton cœur pour moi n'est de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grâ-
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse, [ce!
Vois-moi...

MASCARILLE.

Tarare! allons, camarades, allons!
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

SCÈNE XIII.

LEANDRE et sa suite masqués, TRUFALDIN à sa fenêtre.

- LÉANDRE. Sans bruit ; ne faisons rien que de la bonne sorte.
 TRUFALDIN. Quoi ! masques toute nuit assiègeront ma porte !
 Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir ;
 Tout cerveau qui le fait est certes de loisir.
 Il est un peu trop tard pour enlever Célie ;
 Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie ;
 La belle est dans le lit et ne peut vous parler ;
 J'en suis fâché pour vous. Mais, pour vous régaler
 Du souci qui pour elle ici vous inquiète,
 Elle vous fait présent de cette cassolette.
 LÉANDRE. Fi ! cela sent mauvais, et je suis tout gâté.
 Nous sommes découverts, tirons de ce côté.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE déguisé en Arménien, MASCARILLE.

- MASCARILLE. Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte.
 LÉLIE. Tu ranimes par là mon espérance morte.
 MASCARILLE. Toujours de ma colère on me voit revenir ;
 J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.
 LÉLIE. Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance,
 Que tu seras content de ma reconnoissance,
 Et que, quand j'en'aurois qu'un seul morceau de pain...
 MASCARILLE. Baste ! songez à vous dans ce nouveau dessein.
 Au moins, si l'on vous voit commettre une sottise,
 Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise ;
 Votre rôle en ce jeu par cœur doit être su.
 LÉLIE. Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçu ?
 MASCARILLE. D'un zèle simulé j'ai bridé le bon sire ;
 Avec empressement je suis venu lui dire,
 S'il ne songeoit à lui, que l'on le surprendroit ;
 Que l'on couchoit en joue, et de plus d'un endroit,
 Celle dont il a vu qu'une lettre en avance
 Avoit si faussement divulgué la naissance ;
 Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu,
 Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu,
 Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
 Je venois l'avertir de se donner de garde.

De là, moralisant, j'ai fait de grands discours
 Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours,
 Que, pour moi, las du monde et de sa vie infâme,
 Je voulois travailler au salut de mon âme,
 A m'éloigner du trouble, et pouvoir longuement
 Près de quelque honnête homme être paisiblement;
 Que, s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
 Que de passer chez lui le reste de ma vie;
 Et que même à tel point il m'avoit su ravir,
 Que, sans lui demander gages pour le servir,
 Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
 Quelque bien de mon père, et le fruit de mes peines,
 Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
 J'entendois tout de bon que lui seul héritât.
 C'étoit le vrai moyen d'acquérir sa tendresse.
 Et comme, pour résoudre avec votre maîtresse
 Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
 Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
 Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle
 De pouvoir hautement vous loger avec elle,
 Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
 Dont cette nuit en songe il a vu le retour.
 A ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,
 Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

LÉLIE.

MASCARILLE.

C'est assez, je sais tout : tu me l'as dit deux fois.
 Oui, oui, mais quand j'aurois passé jusques à trois,
 Peut-être encer qu'avec toute sa suffisance,
 Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LÉLIE.

MASCARILLE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.
 Ah! de peur de tomber, ne courons pas si fort!
 Voyez-vous? vous avez la caboche un peu dure;
 Rendez-vous affermi dessus cette aventure.
 Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
 Et s'appeloit alors Zanobio Ruberti;
 Un parti qui causa quelque émeute civile,
 Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville
 (De fait il n'est pas homme à troubler un Etat),
 L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.
 Une fille fort jeune et sa femme laissées,
 A quelque temps de là se trouvant trépassées,
 Il en eut la nouvelle, et, dans ce grand ennui,
 Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
 Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
 Un sien fils, écolier, qui se nommoit Horace,
 Il écrit à Bologne, où, pour mieux être instruit,
 Un certain maître Albert jeune l'avoit conduit;
 Mais pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne

Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne,
 Si bien que, les jugeant morts après ce temps-là,
 Il vint en cette ville et prit le nom qu'il a,
 Sans que de cet Albert, ni de ce fils Horace,
 Douze ans aient découvert jamais la moindre trace.
 Voilà l'histoire en gros, redite seulement
 Afin de vous servir ici de fondement.

Maintenant vous serez un marchand d'Arménie,
 Qui les aurez vus sains l'un et l'autre en Turquie.
 Si j'ai, plutôt qu'aucun, un tel moyen trouvé,
 Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
 C'est qu'en fait d'aventure, il est très-ordinaire
 De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
 Puis être à leur famille à point nommé rendus,
 Après quinze ou vingt ans qu'on les a crus perdus.

Pour moi, j'ai vu déjà cent contes de la sorte.
 Sans nous alambiquer, servons-nous-en; qu'importe ?
 Vous les aurez ouïs leur disgrâce conter,
 Et leur aurez fourni de quoi se racheter;

Mais que, parti plus tôt pour chose nécessaire,
 Horace vous chargea de voir ici son père
 Dont il a su le sort, et chez qui vous devez
 Attendre quelques jours qu'ils seroient arrivés.
 Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

LÉLIE.

Ces répétitions ne sont que superflues,
 Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.
 Ecoute, Mascarille, un seul point me chagrine.

LÉLIE.

S'il alloit de son fils me demander la mine ?

MASCARILLE.

Belle difficulté ! Devez-vous pas savoir
 Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pu voir ?

Et puis, outre cela, le temps et l'esclavage
 Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage ?

LÉLIE.

Il est vrai. Mais dis-moi, s'il connoît qu'il m'a vu,
 Que faire ?

MASCARILLE.

De mémoire êtes-vous dépourvu ?

Nous avons dit tantôt, qu'outre que votre image
 N'avoit dans son esprit pu faire qu'un passage,
 Pour ne vous avoir vu que durant un moment,
 Et le poil et l'habit déguisoient grandement.

LÉLIE.

Fort bien. Mais à propos, cet endroit de Turquie ?

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, est égal, Turquie ou Barbarie.

LÉLIE.

Mais le nom de la ville où j'aurai pu les voir ?

MASCARILLE.

Tunis. Il me tiendra, je crois, jusques au soir.
 La répétition, dit-il, est inutile,

Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

LÉLIE.

Va, va-t'en commencer, il ne me faut plus rien.

- MASCARILLE. Au moins soyez prudent, et vous conduisez bien;
Ne donnez point ici de l'imaginative.
- LÉLIE. Laisse-moi gouverner. Que ton âme est craintive!
- MASCARILLE. Horace dans Bologne écolier, Trufaldin
Zanobio Ruberti dans Naples citadin,
Le précepteur Albert...
- LÉLIE. Ah! c'est me faire honte
Que de me tant prêcher! Suis-je un sot à ton compte?
- MASCARILLE. Non, pas du tout; mais bien quelque chose approchant.

SCÈNE II.

LÉLIE seul.

Quand il m'est inutile, il fait le chien couchant;
Mais, parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne,
Sa familiarité jusque là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux
Dont la force m'impose un joug si précieux;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flamme,
Peindre à cette beauté les tourments de mon âme;
Je saurai quel arrêt je dois... Mais les voici.

SCÈNE III.

TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

- TRUFALDIN. Sois béni, juste ciel, de mon sort adouci!
- MASCARILLE. C'est à vous de rêver et de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.
- TRUFALDIN à Lélie. Quelle grâce, quels biens vous rendrai-je, seigneur,
Vous, que je dois nommer l'ange de mon bonheur?
- LÉLIE. Ce sont soins superflus, et je vous en dispense.
- TRUFALDIN à Mascarille. J'ai, je ne sais pas où, vu quelque ressemblance
De cet Arménien.
- MASCARILLE. C'est ce que je disois;
Mais on voit des rapports admirables parfois.
- TRUFALDIN. Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde?
- LÉLIE. Oui, seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.
- TRUFALDIN. Il vous a dit sa vie, et parlé fort de moi?
- LÉLIE. Plus de dix mille fois.
- MASCARILLE. Quelque peu moins, je croi.
- LÉLIE. Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le visage, le port...
- TRUFALDIN. Cela pourroit-il être,
Si, lorsqu'il m'a pu voir, il n'avoit que sept ans,
Et si son précepteur même, depuis ce temps,

Auroit peine à pouvoïr connoître mon visage?
 MASCARILLE. Le sang bien autrement conserve cette image;
 Par des traits si profonds ce portrait est tracé,
 Que mon père...

TRUFALDIN. Suffit. Où l'avez-vous laissé?

LÉLIE. En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN. Turin? mais cette ville

Est, je pense, en Piémont.

MASCARILLE à part. O cerveau malhabile!

(A Trufaldin.)

Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
 Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils;
 Mais les Arméniens ont tous une habitude,
 Certain vice de langue à nous autres fort rude,
 C'est que dans tous les mots ils changent *is* en *in*,
 Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN. Il falloit, pour l'entendre, avoir cette lumière.

Quel moyen vous dit-il de rencontrer son père?

MASCARILLE à part.

Voyez s'il répondra!

(A Trufaldin, après s'être escrimé.)

Je repassois un peu

Quelque leçon d'escrime; autrefois en ce jeu
 Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,
 Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle.

TRUFALDIN à Mascarille.

Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir.

(A Lélie.)

Quel autre nom dit-il que je devois avoir?

MASCARILLE. Ah! seigneur Zanobio Ruberti, quelle joie

Est celle maintenant que le ciel vous envoie!

LÉLIE.

C'est là votre vrai nom, et l'autre est emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté?

MASCARILLE.

Naples est un séjour qui paroît agréable;

Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu, sans parler, souffrir notre discours?

LÉLIE.

Dans Naples son destin a commencé son cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, et sous quelle conduite?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite

D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,

Qu'à sa discrétion vos soins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah!

MASCARILLE à part. Nous sommes perdus si cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien savoir de vous leur aventure,
 Sur quel vaisseau le sort qui m'a su travailler...

MASCARILLE.

Je ne sais ce que c'est, je ne fais que bâiller;

Mais, seigneur Trufaldin, songez-vous que peut-être

Ce monsieur l'étranger a besoin de repaître,
Et qu'il est tard aussi?

LÉLIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE. Ah! vous avez plus faim que vous ne pensez pas!

TRUFALDIN. Entrez donc.

LÉLIE.

Après vous.

MASCARILLE à Trufaldin.

Monsieur, en Arménie,

Les maîtres du logis sont sans cérémonie.

(A Lélia, après que Trufaldin est entré dans sa maison.)

Pauvre esprit! Pas deux mots!

LÉLIE.

D'abord il m'a surpris,

Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,

Et m'en vais débiter avecque hardiesse...

MASCARILLE. Voici notre rival qui ne sait pas la pièce.

(Ils entrent dans la maison de Trufaldin.)

SCÈNE IV.

ANSELME, LÉANDRE.

ANSELME.

Arrêtez-vous, Léandre, et souffrez un discours

Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours.

Je ne vous parle point en père de ma fille,

En homme intéressé pour ma propre famille,

Mais comme votre père ému pour votre bien,

Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien;

Bref, comme je voudrois, d'une âme franche et pure,

Que l'on fit à mon sang, en pareille aventure.

Savez-vous de quel œil chacun voit cet amour,

Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?

A combien de discours et de traits de risée

Votre entreprise d'hier est partout exposée?

Quel jugement on fait du choix capricieux

Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux

Un rebut de l'Égypte, une fille coureuse,

De qui le noble emploi n'est qu'un métier de gueuse?

J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,

Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi;

Moi, dis-je, dont la fille, à vos ardeurs promise,

Ne peut, sans quelque affront, souffrir qu'on la méprise

Ah! Léandre, sortez de cet abaissement!

Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.

Si votre esprit n'est pas sage à toutes les heures,

Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures

Quand on ne prend en dot que la seule beauté,

Le remords est bien près de la solennité,

Et la plus belle femme a très-peu de défense

Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.

- Je vous le dis encor, ces bouillants mouvements,
 Ces ardeurs de jeunesse et ces emportements,
 Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
 Mais ces félicités ne sont guère durables,
 Et, notre passion alentissant son cours
 Après ces bonnes nuits, donnent de mauvais jours :
 De là viennent les soins, les soucis, les misères,
 Les fils déshérités par le courroux des pères.
- LÉANDRE. Dans tout votre discours je n'ai rien écouté
 Que mon esprit déjà ne m'ait représenté.
 Je sais combien je dois à cet honneur insigne
 Que vous me voulez faire, et dont je suis indigne;
 Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
 Ce que vaut votre fille et quelle est sa vertu :
 Aussi, je veux tâcher..
- ANSELME. On ouvre cette porte :
 Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
 Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

SCÈNE V.

LÉLIE, MASCARILLE.

- MASCARILLE. Bientôt de notre fourbe on verra le débris,
 Si vous continuez des sottises si grandes.
- LÉLIE. Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes?
 De quoi peux-tu te plaindre? Ai-je pas réussi
 En tout ce que j'ai dit depuis?
- MASCARILLE. Couci, couci.
 Témoin les Turcs par vous appelés hérétiques,
 Et que vous assurez, par serments authentiques,
 Adorer pour leurs dieux la lune et le soleil.
 Passe. Ce qui me donne un dépit nonpareil,
 C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie;
 Près de Célie il est ainsi que la bouillie,
 Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux bords,
 Et de tous les côtés se répand au dehors.
- LÉLIE. Pourroit-on se forcer à plus de retenue?
 Je ne l'ai presque point encore entretenue.
- MASCARILLE. Oui, mais ce n'est pas tout que de ne parler pas :
 Par vos gestes, durant un moment de repas,
 Vous avez aux soupçons donné plus de matière
 Que d'autres ne feroient dans une année entière.
- LÉLIE. Et comment donc?
- MASCARILLE. Comment? chacun a pu le voir.
 A table, où Trufaldin l'oblige de se soir,
 Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle.
 Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,

Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,
 Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvoit,
 Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,
 Sans le vouloir rincer, sans rien jeter à terre,
 Vous buviez sur son reste, et montriez d'affecter
 Le côté qu'à sa bouche elle avait su porter.
 Sur les morceaux touchés de sa main délicate,
 Ou mordus de ses dents, vous étendiez la patte
 Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,
 Et les avaliez tous ainsi que des pois gris.
 Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table
 Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable,
 Dont Trufaldin, heurté de deux coups trop pressants,
 A puni par deux fois deux chiens très-innocents,
 Qui, s'ils l'eussent osé, vous eussent fait querelle.
 Et puis après cela votre conduite est belle!
 Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon corps.
 Malgré le froid, je sue encor de mes efforts.
 Attaché dessus vous comme un joueur de boule
 Après le mouvement de la sienne qui roule,
 Je pensois retenir toutes vos actions,
 En faisant de mon corps mille contorsions.
 Mon Dieu! qu'il t'est aisé de condamner des choses
 Dont tu ne ressens point les agréables causes!
 Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
 Faire force à l'amour qui m'impose des lois.
 Désormais...

LÉLIE.

SCÈNE VI.

TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Nous parlions des fortunes d'Horace.

(A Lélie.)

TRUFALDIN.

C'est bien fait. Cependant me ferez-vous la grâce
 Que je puisse lui dire un seul mot en secret?

LÉLIE.

Il faudroit autrement être fort indiscret.

(Lélie entre dans la maison de Trufaldin.)

SCÈNE VII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Écoute, sais-tu bien ce que je viens de faire?

MASCARILLE.

Non, mais si vous voulez, je ne tarderai guère,
 Sans doute, à le savoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand et fort,
 Dont près de deux cents ans ont fait déjà le sort,
 Je viens de détacher une branche admirable,

Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur-le-champ, avec beaucoup d'ardeur,

(Il montre son bras.)

Un bâton à peu près... oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais, plus que trente
Propre, comme je pense, à rosser les épaules; [gaules,
Car il est bien en main, vert, noueux et massif.

MASCARILLE. Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif?

TRUFALDIN. Pour toi premièrement; puis pour ce bon apôtre
Qui veut m'en donner d'une, et m'en jouer d'une autre,
Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appât d'un conte supposé.

MASCARILLE. Quoi! vous ne croyez pas...

TRUFALDIN. Ne cherche point d'excuse,

Lui-même heureusement a découvert sa ruse;

Et disant à Célie, en lui serrant la main,

Que pour elle il venoit sous ce prétexte vain,

Il n'a pas aperçu Jeannette, ma fillole,

Laquelle a tout oui, parole pour parole;

Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,

Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE. Ah! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,

Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN. Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?

Qu'à le chasser mon bras soit du tien assisté;

Donnons-en à ce fourbe et du long et du large,

Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE. Oui-da, très-volontiers, je l'épousterai bien.

Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.

(A part.)

Ah! vous serez rossé, monsieur de l'Arménie,

Qui toujours gêtez tout!

SCÈNE VIII.

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN à Lélie, après avoir heurté à sa porte.

Un mot, je vous supplie.

Donc, monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui

Duper un honnête homme et vous jouer de lui?

MASCARILLE. Feindre avoir vu son fils en une autre contrée,

Pour vous donner chez lui plus aisément entrée!

TRUFALDIN bat Lélie.

Vidons, vidons sur l'heure.

LÉLIE à Mascarille qui le bat aussi.

Ah! coquin!

MASCARILLE.

C'est ainsi

Que les fourbes..

- LÉLIE. Bourreau!
- MASCARILLE. Sont ajustés ici.
Gardez-moi bien cela.
- LÉLIE. Quoi donc! je serois homme...
- MASCARILLE le battant toujours en le chassant.
Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.
- TRUFALDIN. Voilà qui me plaît fort; rentre, je suis content.
(Mascarille suit Trufaldin, qui rentre dans sa maison.)
- LÉLIE revenant. A moi, par un valet, cet affront éclatant!
L'aurait-on pu prévoir, l'action de ce traître,
Qui vient insolemment de maltraiter son maître!
- MASCARILLE à la fenêtre de Trufaldin.
Peut-on vous demander comment va votre dos?
- LÉLIE. Quoi! tu m'oses encor tenir un tel propos?
- MASCARILLE. Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout temps une langue indiscreète.
Mais, pour cette fois-ci, je n'ai point de courroux,
Je cesse d'éclater, de pester contre vous;
Quoique de l'action l'impudence soit haute,
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.
- LÉLIE. Ah! je me vengerai de ce trait déloyal!
- MASCARILLE. Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.
- LÉLIE. Moi?
- MASCARILLE. Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguère à votre idole,
Vous auriez aperçu Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.
- LÉLIE. On auroit pu surprendre un mot dit à Célie!
- MASCARILLE. Et d'où doncques viendrait cette prompte sortie?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sais si souvent vous jouez au piquet;
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.
- LÉLIE. O le plus malheureux de tous les misérables!
Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi?
- MASCARILLE. Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi;
Par là, j'empêche au moins que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.
- LÉLIE. Tu devois donc, pour toi, frapper plus doucement.
- MASCARILLE. Quelque sot. Trufaldin lorgnoit exactement:
Et puis, je vous dirai, sous ce prétexte utile
Je n'étois pas fâché d'évaporer ma bile.
Enfin, la chose est faite; et si j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
Soit ou directement, ou par quelque autre voie,
Les coups sur votre râble assenés avec joie,
Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

- LÉLIE. Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse?
- MASCARILLE. Vous le promettez donc?
- LÉLIE. Oui, je te le promets.
- MASCARILLE. Ce n'est pas encor tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprene.
- LÉLIE. Soit.
- MASCARILLE. Si vous y manquez, votre fièvre quartaine !.
- LÉLIE. Mais tiens-moi donc parole, et songe à mon repos.
- MASCARILLE. Allez quitter l'habit et graisser votre dos.
- LÉLIE seul. Faut-il que le malheur, qui me suit à la trace,
Me fasse voir toujours disgrâce sur disgrâce!
- MASCARILLE sortant de chez Trufaldin.
Quoi! vous n'êtes pas loin? Sortez vite d'ici;
Mais, surtout, gardez-vous de prendre aucun souci;
Puisque je fais pour vous, que cela vous suffise;
N'aidez point mon projet de la moindre entreprise;
Demeurez en repos.
- LÉLIE en sortant. Oui, va, je m'y tiendrai.
- MASCARILLE seul.
Il faut voir maintenant quel biais je prendrai.

SCÈNE IX.

ERGASTE, MASCARILLE.

- ERGASTE. Mascarille, je viens te dire une nouvelle
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
A l'heure que je parle, un jeune Egyptien,
Qui n'est pas noir pourtant et sent assez son bien,
Arrive, accompagné d'une vieille fort hâve,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez; pour elle il paroît fort zélé.
- MASCARILLE. Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre?
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie et ne nous troubler point;
Que son père, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance,
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité;
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je crois que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le temps qui sera nécessaire
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.

Il s'est fait un grand vol; par qui? l'on n'en sait rien :
 Eux autres rarement passent pour gens de bien,
 Je veux adroitement, sur un soupçon frivole,
 Faire pour quelques jours emprisonner ce drôle.
 Je sais des officiers, de justice altérés,
 Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés;
 Dessus l'avidité espoir de quelque paraguante,
 Il n'est rien que leur art aveuglément ne tente;
 Et du plus innocent, toujours à leur profit,
 La bourse est criminelle, et paye son délit.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE. Ah! chien! ah! double chien! mâtine de cervelle!
 Ta persécution sera-t-elle éternelle?

ERGASTE. Par les soins vigilants de l'exempt Balafgré,
 Ton affaire alloit bien, le drôle étoit coffré,
 Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,
 En vrai désespéré, rompre ton stratagème :
 Je ne saurois souffrir, a-t-il dit hautement,
 Qu'un honnête homme soit traîné honteusement;
 J'en réponds sur sa mine, et je le cautionne;
 Et comme on résistoit à lâcher sa personne,
 D'abord il a chargé si bien sur les recors,
 Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leur corps,
 Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
 Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite.

MASCARILLE. Le traître ne sait pas que cet Égyptien

ERGASTE. Est déjà là-dedans pour lui ravir son bien.
 Adieu. Certaine affaire à te quitter m'oblige.

SCÈNE II.

MASCARILLE seul.

Où, je suis stupéfait de ce dernier prodige.
 On dirait, et pour moi j'en suis persuadé,
 Que ce démon brouillon dont il est possédé
 Se plait à me braver, et me l'aille conduire
 Partout où sa présence est capable de nuire.
 Pourtant, je veux poursuivre, et, malgré tous ces coups,
 Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.

Célie est quelque peu de notre intelligence,
 Et ne voit son départ qu'avecque répugnance.
 Je tâche à profiter de cette occasion.
 Mais ils viennent; songeons à l'exécution.
 Cette maison meublée est en ma bienséance,
 Je puis en disposer avec grande licence :
 Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé,
 Nul que moi ne s'y tient, et j'en garde la clé.
 O Dieu! qu'en peu de temps on a vu d'aventures,
 Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures!

SCÈNE III.

CÉLIE, ANDRÈS.

ANDRÈS.

Vous le savez, Célie, il n'est rien que mon cœur
 N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.
 Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,
 La guerre en quelque estime avoit mis mon courage
 Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moi,
 Prétendre, en les servant, un honorable emploi;
 Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
 Et que le prompt effet d'une métamorphose,
 Qui suivit de mon cœur le soudain changement,
 Parmi vos compagnons sut ranger votre amant,
 Sans que mille accidens, ni votre indifférence,
 Aient pu me détacher de ma persévérance.
 Depuis, par un hasard d'avec vous séparé
 Pour beaucoup plus de temps que je n'eusse auguré,
 Je n'ai, pour vous rejoindre, épargné temps ni peine;
 Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
 Et plein d'impatience apprenant votre sort,
 Que pour certain argent qui leur importoit fort,
 Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
 Vous aviez en ces lieux été mise en otage,
 J'accours vite y briser ces chaînes d'intérêt,
 Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît :
 Cependant on vous voit une morne tristesse
 Alors que dans vos yeux doit briller l'allégresse.
 Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
 Venise, du butin fait parmi les combats,
 Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre;
 Que si, comme devant, il vous faut encor suivre,
 J'y consens, et mon cœur n'ambitionnera
 Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.
 Votre zèle pour moi visiblement éclate :
 Pour en paroître triste, il faudroit être ingrate,
 Et mon visage aussi, par son émotion,

CÉLIE.

N'explique point mon cœur en cette occasion.
 Une douleur de tête y peint sa violence;
 Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
 Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
 Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.
 Autant que vous voudrez faites qu'il se diffère.
 Toutes mes volontés ne butent qu'à vous plaire.
 Cherchons une maison à vous mettre en repos.
 L'écriveau que voici s'offre tout à propos.

ANDRÈS.

SCÈNE IV.

CÉLIE, ANDRÈS, MASCARILLE *déguisé en Suisse.*

ANDRÈS. Seigneur Suisse, êtes-vous de ce logis le maître?

MASCARILLE. Moi pour servir à fous.

ANDRÈS.

Pourrons-nous y bien être?

MASCARILLE. Oui; moi pour d'étrancher chafons champre carni.

Ma che non point locher de chans de méchant vi.

ANDRÈS. Je crois votre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE. Fous nouveau dans sti fil, moi foir à la fissage.

ANDRÈS.

Oui.

MASCARILLE. La matame est-il mariage al monsieur?

ANDRÈS.

Quoi?

MASCARILLE. S'il être son fame, ou s'il être son sœur?

ANDRÈS.

Non.

MASCARILLE. Mon foi, pien choli; fenir pour marchantisse,

Ou pien pour temander à la palais choustice?

La procès il faut rien, il coûter tant t'archant!

La procurair larron, l'afocat pien méchant.

ANDRÈS.

Ce n'est pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous donc mener sti file

Pour fenir pourmener et recarter la file?

ANDRÈS.

Il n'importe.

(A Célie.)

Je suis à vous dans un moment.

Je vais faire venir la vieille promptement;

Contremander aussi notre voiture prête.

MASCARILLE. Li ne porte pas pien?

ANDRÈS.

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE.

Moi chafair te pon fin et te fromage pon.

Entre fous, entre fous tans mon petit maison.

(Célie, Andrès et Mascarille entrent dans la maison.)

SCÈNE V.

LÉLIE *seul.*

Quel que soit le transport d'une âme impatiente,
 Ma parole m'engage à rester en attente,

A laisser faire un autre, et voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le ciel veut disposer.

SCÈNE VI.

ANDRÈS, LÉLIE.

LÉLIE à Andrès qui sort de la maison.

Demandiez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRÈS.

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LÉLIE.

A mon père pourtant la maison appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

ANDRÈS.

Je ne sais; l'écriveau marque au moins qu'on la loue;
Lisez.

LÉLIE.

Certes, ceci me surprend, je l'avoue.

Qui diantre l'auroit mis? et par quel intérêt?

Ah! ma foi, je devine à peu près ce que c'est!

Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRÈS.

Peut-on vous demander quelle est cette aventure?

LÉLIE.

Je voudrais à tout autre en faire un grand secret;

Mais pour vous il n'importe, et vous serez discret.

Sans doute l'écriveau que vous voyez paroître,

Comme je conjecture, au moins ne sauroit être

Que quelque invention du valet que je di,

Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi

Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne

Dont j'ai l'âme piquée, et qu'il faut que j'obtienne;

Je l'ai déjà manquée, et même plusieurs coups.

ANDRÈS.

Vous l'appellez?

LÉLIE.

Célie.

ANDRÈS.

Eh! que ne disiez-vous?

Vous n'aviez qu'à parler; je vous aurois sans doute

Épargné tous les soins que ce projet vous coûte.

LÉLIE.

Quoi! vous la connoissez?

ANDRÈS.

C'est moi qui maintenant

Viens de la racheter.

LÉLIE.

O discours surprenant!

ANDRÈS.

Sa santé de partir ne nous pouvant permettre,

Au logis que voilà je venois de la mettre;

Et je suis très-ravi, dans cette occasion,

Que vous m'ayez instruit de votre intention.

LÉLIE.

Quoi! j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espère?

Vous pourriez...

ANDRÈS allant frapper à la porte. Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LÉLIE.

Que pourrai-je vous dire? Et quel remerciement...

ANDRÈS.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCÈNE VII.

LÉLIE, ANDRÈS, MASCARILLE.

MASCARILLE à part.

Eh bien ! ne voilà pas mon enragé de maître !
Il nous va faire encor quelque nouveau bissêtre.

LÉLIE. Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu ?
Approche, Mascarille, et sois le bienvenu.

MASCARILLE. Moisouisein chant l'honneur, moi non point Maquerille.
Chai point fentre chamais le fame ni le fille.

LÉLIE. Le plaisant baragouin ! il est bon, sur ma foi !

MASCARILLE. Allez fous pourmener, sans toi rire de moi.

LÉLIE. Va, va, lève le masque, et reconnois ton maître.

MASCARILLE. Partié, tiaple, mon foi, chamais toi chai connoître.

LÉLIE. Tout est accommodé, ne te déguise point.

MASCARILLE. Si toi point t'en aller, che paille ein coup te poing.

LÉLIE. Ton jargon allemand est superflu, te dis-je,
Car nous sommes d'accord, et sa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui pouvoient demander,
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MASCARILLE. Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me désuisse donc, et redeviens moi-même.

ANDRÈS. Ce valet v'ous servoit avec beaucoup de feu ;
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

SCÈNE VIII.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE. Eh bien ! que diras-tu ?

MASCARILLE. Que j'ai l'âme ravie
De voir d'un beau succès notre peine suivie.

LÉLIE. Tu feignois à sortir de ton déguisement ;
Et ne pouvois me croire en cet événement.

MASCARILLE. Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'aventure aussi fort surprenante.

LÉLIE. Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup.

MASCARILLE. Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.
Soit ; vous aurez été bien plus heureux que sage

SCÈNE IX.

CÉLIE, ANDRÈS, LÉLIE, MASCARILLE.

ANDRÈS. N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé ?

LÉLIE. Ah ! quel bonheur au mien pourroit être égalé !

ANDRÈS. Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable ;

L'ÉTOURDI.

Si je ne l'avois, je serois condamnable :
 Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
 S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
 Jugez, dans le transport où sa beauté me jette,
 Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette ;
 Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas.
 Adieu. Pour quelques jours retournons sur nos pas.

SCÈNE X.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE après avoir chanté.

Je ris, et toutefois je n'en ai guère envie ;
 Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie ;
 Hem, vous m'entendez bien.

LÉLIE.

C'est trop, je ne veux plus
 Te demander pour moi de secours superflus.
 Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
 Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.
 Va, cesse tes efforts pour un malencontreux
 Qui ne sauroit souffrir que l'on le rende heureux.
 Après tant de malheurs, après mon imprudence,
 Le trépas me doit seul prêter son assistance.

SCÈNE XI.

MASCARILLE.

Voilà le vrai moyen d'achever son destin ;
 Il ne lui manque plus que de mourir enfin
 Pour le couronnement de toutes ses sottises.
 Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
 Lui fait licencier mes soins et mon appui,
 Je veux, quoi qu'il en soit, le servir malgré lui,
 Et dessus son lutin obtenir la victoire.
 Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire ;
 Et les difficultés dont on est combattu
 Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

SCÈNE XII.

CÉLIE, MASCARILLE.

CÉLIE à Mascarille, qui lui a parlé bas.

Quoi que tu veuilles dire, et que l'on se propose,
 De ce retardement j'attends fort peu de chose.
 Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
 Qu'ils ne sont pas encor fort près de s'accorder.
 Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre

Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre,
 Et que très-fortement, par de différents nœuds,
 Je me trouve attachée au parti de tous deux.
 Si Lélie a pour lui l'amour et sa puissance,
 Andrès pour son partage a la reconnoissance
 Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
 Consultent jamais rien contre ses intérêts;
 Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon âme,
 Si le don de mon cœur ne couronne sa flamme,
 Au moins dois-je ce prix à ce qu'il fait pour moi
 De n'en choisir point d'autre au mépris de sa foi,
 Et de faire à mes vœux autant de violence
 Que j'en fais aux désirs qu'il met en évidence.
 Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
 Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

MASCARILLE. Ce sont, à dire vrai, de très-fâcheux obstacles;
 Et je ne sais point l'art de faire des miracles;
 Mais je vais employer mes efforts plus puissants,
 Remuer terre et ciel, m'y prendre de tout sens
 Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
 Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

SCÈNE XIII.

HIPPOLYTE, CÉLIE.

HIPPOLYTE. Depuis votre séjour, les dames de ces lieux
 Se plaignent justement des larcins de vos yeux.
 Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
 Et de tous leurs amants faites des infidèles :
 Il n'est guère de cœurs qui puissent échapper
 Aux traits dont à l'abord vous savez les frapper;
 Et mille libertés à vos chaînes offertes
 Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
 Quant à moi, toutefois, je ne me plaindrois pas
 Du pouvoir absolu de vos rares appas,
 Si, lorsque mes amants sont devenus les vôtres,
 Un seul m'eût consolé de la perte des autres;
 Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
 C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

CÉLIE. Voilà d'un air galant faire une raillerie;
 Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
 Vos yeux, vos propres yeux se connoissent trop bien,
 Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien;
 Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes,
 Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE. Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé
 Qui dans tous les esprits ne soit déjà passé;

- Et sans parler du reste, on sait bien que Célie
A causé des désirs à Léandre et Lélie.
- CÉLIE. Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous consolerez de leur perte aisément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable
Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable.
- HIPPOLYTE. Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite si grand,
J'y vois tant de raisons capables de défendre
L'inconstance de ceux qui s'en laissent surprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,
Et le vais voir tantôt, sans haine et sans colère,
Ramené sous mes lois par le pouvoir d'un père.

SCÈNE XIV.

CÉLIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE.

- MASCARILLE. Grande, grande nouvelle, et succès surprenant,
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant
Qu'est-ce donc?
- CÉLIE. Écoutez, voici sans flatterie...
- CÉLIE. Quoi?
- MASCARILLE. La fin d'une vraie et pure comédie.
La vieille Égyptienne à l'heure même...
- CÉLIE. Eh bien?
- MASCARILLE. Passoit dedans la place et ne songeoit à rien,
Alors qu'une autre vieille assez défigurée,
L'ayant de près au nez longtemps considérée,
Par un bruit enrôué de mots injurieux,
A donné le signal d'un combat furieux, [ches,
Qui pour armes pourtant, mousquets, dagues ou flè-
Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes sèches,
Dont ces deux combattants s'efforçoient d'arracher
Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
On n'entend que ces mots : chienne, louve, bagasse ;
D'abord leurs scoffions ont volé par la place,
Et laissant voir à nu deux têtes sans cheveux,
Ont rendu le combat risiblement affreux.
Andrès et Trufaldin, à l'éclat du murmure,
Ainsi que force monde, accourus d'aventure,
Ont à les décharpir eu de la peine assez,
Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés.
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête,
Et que l'on veut savoir qui causoit cette humeur,
Celle qui la première avoit fait la rumeur,

Malgré la passion dont elle étoit émue,
 Ayant sur Trufaldin tenu longtemps la vue :
 C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes yeux,
 Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
 A-t-elle dit tout haut : ô rencontre opportune!
 Oui, seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
 Me fait vous reconnoître, et dans le même instant
 Que pour votre intérêt je me tourmentoïis tant.
 Lorsque Naples vous vit quitter votre famille,
 J'avois, vous le savez, en mes mains votre fille,
 Dont j'élevois l'enfance, et qui, par mille traits,
 Faisoit voir, dès quatre ans, sa grâce et ses attraits.
 Celle que vous voyez, cette infâme sorcière,
 Dedans notre maison se rendant familière,
 Me vola ce trésor. Hélas! de ce malheur
 Votre femme, je crois, conçut tant de douleur,
 Que cela servit fort pour avancer sa vie!
 Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
 Me faisant redouter un reproche fâcheux,
 Je vous fis annoncer la mort de toutes deux;
 Mais il faut maintenant, puisque je l'ai connue,
 Qu'elle fasse savoir ce qu'elle est devenue.
 Au nom de Zanobio Ruberti, que sa voix
 Pendant tout ce récit répétoit plusieurs fois,
 Andrès, ayant changé quelque temps de visage,
 A Trufaldin surpris a tenu ce langage :
 Quoi donc! le ciel me fait trouver heureusement
 Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement,
 Et que j'avois pu voir sans pourtant reconnoître
 La source de mon sang et l'auteur de mon être.
 Oui, mon père, je suis Horace votre fils.
 D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
 Me sentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
 Je sortis de Bologne, et, quittant mes études,
 Portai durant six ans mes pas en divers lieux,
 Selon que me pousoit un désir curieux :
 Pourtant, après ce temps, une secrète envie
 Me pressa de revoir les miens et ma patrie ;
 Mais dans Naples, hélas! je ne vous trouvai plus,
 Et n'y sus votre sort que par des bruits confus :
 Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
 Venise pour un temps borna mes courses vaines ;
 Et j'ai vécu depuis, sans que de ma maison
 J'eusse d'autres clartés que d'en savoir le nom.
 Je vous laisse à juger si, pendant ces affaires,
 Trufaldin ressentoit des transports ordinaires.
 Enfin, pour retrancher ce que plus à loisir

Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir
 Par la confession de votre Egyptienne,
 Trufaldin maintenant vous reconnoît pour sienne;
 Andrès est votre frère; et comme de sa sœur
 Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
 Une obligation qu'il prétend reconnoître,
 A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maître,
 Dont le père, témoin de tout l'événement,
 Donne à cet hyménée un plein consentement;
 Et pour mettre une joie entière en sa famille,
 Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
 Voyez que d'incidents à la fois enfantés!

CÉLIE.

MASCARILLE. Je demeure immobile à tant de nouveautés.
 Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes,
 Qui du combat encor remettent leurs personnes.
 Léandre est de la troupe, et votre père aussi.
 Moi, je vais avertir mon maître de ceci,
 Et que, lorsqu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle,
 Le ciel en sa faveur produit comme un miracle.

(Mascarille sort.)

HIPPOLYTE.

Un tel ravissement rend mes esprits confus,
 Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus.
 Mais les voici venir.

SCÈNE XV.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, HIPPOLYTE,
 LÉANDRE, ANDRÈS.

TRUFALDIN.

Ah! ma fille!

CÉLIE.

Ah! mon père!

TRUFALDIN.

Sais-tu déjà comment le ciel nous est prospère?

CÉLIE.

Je viens d'entendre ici ce succès merveilleux.

HIPPOLYTE à Léandre.

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
 Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LÉANDRE.

Un généreux pardon est ce que je désire;
 Mais j'atteste les cieus qu'en ce retour soudain
 Mon père fait bien moins que mon propre dessein.

ANDRÈS à Célie.

Qui l'auroit jamais cru, que cette ardeur si pure
 Pût être condamnée un jour par la nature?
 Toutefois tant d'honneur la sut toujours régir,
 Qu'en y changeant fort peu, je puis la retenir.

CÉLIE.

Pour moi, je me blâmois, et croyois faire faute,
 Quand je n'avois pour vous qu'une estime très-haute.
 Je ne pouvois savoir quel obstacle puissant
 M'arrêtoit sur un pas si doux et si glissant,

Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flamme
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon âme.

TRUFALDIN à Célie.

Mais en te recouvrant, que diras-tu de moi,
Si je songe aussitôt à me priver de toi,
Et t'engage à son fils sous les lois d'hyménée?

CÉLIE.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCÈNE XVI.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE, HIPPOLYTE,
LÉLIE, LÉANDRE, ANDRÈS, MASCARILLE.

MASCARILLE à Lélie.

Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir,
Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative.
Par un coup imprévu des destins les plus doux,
Vos vœux sont couronnés, et Célie est à vous.

LÉLIE.

Croirai-je que du ciel la puissance absolue...

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE.

La chose est résolue.

ANDRÈS à Lélie. Je m'acquitte par là de ce que je vous dois.

LÉLIE à Mascarille.

Il faut que je t'embrasse et mille et mille fois,
Dans cette joie...

MASCARILLE.

Ahi! doucement, je vous prie.
Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la caressez avec tant de transport;
De vos embrassements on se passeroit fort.

TRUFALDIN à Lélie.

Vous savez le bonheur que le ciel me renvoie;
Mais puisqu'un même jour nous met tous dans la joie,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
Et que son père aussi nous soit vite amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvus. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?
A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc; et que les cieus prospères
Nous donnent des enfants dont nous soyons les pères!

LE
DÉPIT AMOUREUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1654

PERSONNAGES.

ÉRASTE, amant de Lucile.	POLIDORE, père de Valère.
AUBERT, père de Lucile et d'Ascagne.	FROSINE, confidente d'Ascagne.
GROS-RENÉ, valet d'Éraste.	ASCAGNE, fille d'Albert, déguisée en homme.
VALÈRE, fils de Polidore.	MASCARILLE, valet de Valère.
LUCILE, fille d'Albert.	MÉTAPHRASTE, pédant.
MARINETTE, suivante de Lucile.	LA RAPIÈRE, bretteur.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.	Veux-tu que je te die? une atteinte secrète Ne laisse point mon âme en une bonne assiette; Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir, Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir; Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe, Ou du moins qu'avec moi toi-même on ne te trompe
GROS-RENÉ.	Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour, Je dirai, n'en déplaise à monsieur votre amour, Que c'est injustement blesser ma prud'homie, Et se connoître mal en physionomie. Les gens de mon minois ne sont point accusés D'être, grâces à Dieu, ni fourbes, ni rusés. Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guères, Et suis homme fort rond de toutes les manières.

Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien,
 Le doute est mieux fondé; pourtant je n'en crois rien.
 Je ne vois point encore, ou je suis une bête.
 Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.
 Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour;
 Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour;
 Et Valère, après tout, qui cause votre crainte,
 Semble n'être à présent souffert que par contrainte.

ÉRASTE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri:
 Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri;
 Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes
 Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flam-
 Valère enfin, pour être un amant rebuté, [mes.
 Montre depuis un temps trop de tranquillité;
 Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
 Il témoigne de joie ou bien d'indifférence,
 M'empoisonne à tous coups leurs plus charmants appas,
 Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
 Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile
 Une entière croyance aux propos de Lucile.
 Je voudrois, pour trouver un tel destin plus doux,
 Y voir entrer un peu de son transport jaloux,
 Et, sur ses déplaisirs et son impatience,
 Mon âme prendroit lors une pleine assurance.
 Toi-même penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
 Voir chérir un rival d'un esprit satisfait?
 Et, si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
 Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure?

GROS-RENÉ.

Peut-être que son cœur a changé de desirs,
 Connoissant qu'il pousoit d'inutiles soupirs.

ÉRASTE.

Lorsque par les rebuts une âme est détachée,
 Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
 Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat
 Qu'elle puisse rester en un paisible état.
 De ce qu'on a chéri la fatale présence
 Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence,
 Et, si de cette vue on n'accroît son dédain,
 Notre amour est bien près de nous rentrer au sein:
 Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
 Un peu de jalousie occupe encore une âme;
 Et l'on ne sauroit voir, sans en être piqué,
 Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ.

Pour moi, je ne sais point tant de philosophie:
 Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie;
 Et ne suis point de moi si mortel ennemi,
 Que je m'aïlle affliger sans sujet ni demi.
 Pourquoi subtiliser, et faire le capable

A chercher des raisons pour être misérable?
 Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer!
 Laissons venir la fête avant que la chômer.
 Le chagrin me paroît une incommode chose ;
 Je n'en prends point pour moi sans bonne et juste cause,
 Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
 S'offrent le plus souvent que je ne veux pas voir.
 Avec vous en amour je cours même fortune,
 Celle que vous avez me doit être commune ;
 La maîtresse ne peut abuser votre foi,
 A moins que la suivante en fasse autant pour moi ;
 Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême,
 Je veux croire les gens, quand on me dit : Je t'aime ;
 Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
 Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
 Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
 Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
 Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou,
 A son exemple aussi j'en rirai tout mon souïl,
 Et l'on verra qui rit avec meilleure grâce.
 Voilà de tes discours.

ÉRASTE.

GROS-RENÉ.

Mais je la vois qui passe.

SCÈNE II.

ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ. St, Marinette?

MARINETTE.

Oh! oh! Que fais-tu là?

GROS-RENÉ.

Ma foi!

Demande, nous étions tout à l'heure sur toi.

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, monsieur! Depuis une heure,
 Vous m'avez fait trotter comme un Basque, ou je meure.

ÉRASTE.

Comment?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
 Et vous promets, ma foi...

ÉRASTE.

Quoi?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas
 Au temple, au Cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-RENÉ.

Il falloit en jurer.

ÉRASTE.

Apprends-moi donc, de grâce,
 Qui te fait me chercher?

MARINETTE.

Quelqu'un, en vérité,
 Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté ;
 Ma maîtresse, en un mot.

ÉRASTE.

Ah! chère Marinette,
 Ton discours de son cœur est-il bien l'interprète?
 Ne me déguise point un mystère fatal;

Je ne t'en voudrais pas pour cela plus de mal :
 Au nom des dieux, dis-moi si ta belle maîtresse
 N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.
 MARINETTE. Eh! eh! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement?
 Elle ne fait pas voir assez son sentiment!
 Quel garant est-ce encor que votre amour demande?
 Que lui faut-il?

GROS-RENÉ. A moins que Valère se pendre,
 Bagatelle, son cœur ne s'assurera point.
 Comment?

MARINETTE. Il est jaloux jusques en un tel point.
 GROS-RENÉ. De Valère? Ah! vraiment la pensée est bien belle!
 MARINETTE. Elle peut seulement naître en votre cervelle.

Je vous croyois du sens, et jusqu'à ce moment
 J'avois de votre esprit quelque bon sentiment;
 Mais, à ce que je vois, je m'étois fort trompée.
 Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée?
 GROS-RENÉ. Moi, jaloux? Dieu m'en garde, et d'être assez badin
 Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin!
 Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
 L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
 Pour croire auprès de moi que quelque autre te plût.
 Où diantre pourrais-tu trouver qui me valût?

MARINETTE. En effet, tu dis bien; voilà comme il faut être.
 Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître.
 Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
 Et d'avancer par là les desseins d'un rival.
 Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse,
 Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse,
 Et j'en sais tel qui doit son destin le plus doux
 Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
 Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
 C'est jouer en amour un mauvais personnage,
 Et se rendre, après tout, misérable à crédit.
 Cela, seigneur Éraste, en passant vous soit dit.

ÉRASTE. Eh bien! n'en parlons plus. Que venois-tu m'apprendre?
 MARINETTE. Vous mériteriez bien que l'on vous fit attendre,
 Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
 Le grand secret pour quoi je vous ai tant cherché.
 Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute;
 Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ÉRASTE Hl.
 « Vous m'avez dit que votre amour
 » Etoit capable de tout faire;
 » Il se couronnera lui-même dans ce jour,
 » S'il peut avoir l'aveu d'un père.
 » Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
 » Je vous en donne la licence;

- » Et, si c'est en votre faveur,
 » Je vous réponds de mon obéissance. »
 Ah! quel bonheur! O toi! qui me l'as apporté,
 Je te dois regarder comme une déité!
- GROS-RENÉ. Je vous le disois bien : contre votre croyance,
 Je ne me trompe guère aux choses que je pense.
- ÉRASTE relit. « Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
 » Je vous en donne la licence;
 » Et, si c'est en votre faveur,
 » Je vous réponds de mon obéissance. »
- MARINETTE. Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
 Elle désavoueroit bientôt un tel écrit.
- ÉRASTE. Ah! cache-lui, de grâce, une peur passagère,
 Où mon âme a cru voir quelque peu de lumière;
 Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
 Est prête d'expier l'erreur de ce transport;
 Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,
 Sacrifier ma vie à sa juste colère.
- MARINETTE. Ne parlons point de mort, ce n'en est pas le temps.
- ÉRASTE. Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends
 Reconnoître dans peu, de la bonne manière,
 Les soins d'une si noble et si belle courrière.
- MARINETTE. A propos, savez-vous où je vous ai cherché
 Tantôt encore?
- ÉRASTE. Eh bien?
- MARINETTE. Tout proche du marché,
 Où vous savez.
- ÉRASTE. Où donc?
- MARINETTE. Là... dans cette boutique
 Où, dès le mois passé, votre cœur magnifique
 Me promit, de sa grâce, une bague.
- ÉRASTE. Ah! j'entends.
- GROS-RENÉ. La matoise!
- ÉRASTE. Il est vrai, j'ai tardé trop longtemps
 A m'acquitter vers toi d'une telle promesse;
 Mais...
- MARINETTE. Ce que j'en ai dit, n'est pas que je vous presse.
- GROS-RENÉ. Oh! que non!
- ÉRASTE lui donnant sa bague. Celle-ci peut-être aura de quoi
 Te plaire; accepte-la pour celle que je doi. [dre.
- MARINETTE. Monsieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la pren-
- GROS-RENÉ. Pauvre honteuse! prends sans davantage attendre;
 Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous.
- MARINETTE. Ce sera pour garder quelque chose de vous.
- ÉRASTE. Quand puis-je rendre grâce à cet ange adorable?
- MARINETTE. Travaillez à vous rendre un père favorable.
- ÉRASTE. Mais s'il me rebutoit, dois-je...

MARINETTE.

Alors comme alors ;
 Pour vous on emploïra toutes sortes d'effort ;
 D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre ;
 Faites votre devoir, et nous ferons le nôtre.

ÉRASTE.

Adieu, nous en saurons le succès dans ce jour.

(Éraste relit la lettre tout bas.)

MARINETTE à Gros-René.

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour ?
 Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ.

Un hymen qu'on souhaite
 Entre gens comme nous est chose bientôt faite.
 Je te veux ; me veux-tu de même ?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENÉ.

Touche, il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon désir.

GROS-RENÉ.

Adieu, mon astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flamme.

GROS-RENÉ.

Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon âme.

(Marinette sort.)

Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien ;
 Albert n'est pas un homme à nous refuser rien.

ÉRASTE.

Valère vient à nous.

GROS-RENÉ.

Je plains le pauvre hère,
 Sachant ce qui se passe.

SCÈNE III.

VALÈRE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Eh bien ! seigneur Valère ?

VALÈRE.

Eh bien ! seigneur Eraste ?

ÉRASTE.

En quel état l'amour ?

VALÈRE.

En quel état vos feux ?

ÉRASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALÈRE.

Et mon amour plus fort.

ÉRASTE.

Pour Lucile ?

VALÈRE.

Pour elle.

ÉRASTE.

Certes, je l'avouïrai, vous êtes le modèle
 D'une rare constance.

VALÈRE.

Et votre fermeté

ÉRASTE.

Doit être un rare exemple à la postérité.
 Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère
 Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire ;
 Et je ne forme point d'assez beaux sentiments
 Pour souffrir constamment les mauvais traitements :
 Enfin quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime
 Il est très-naturel, et j'en suis bien de même.
 Le plus parfait objet dont je serois charmé

VALÈRE.

- N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.
 ÉRASTE. Lucile, cependant...
 VALÈRE. Lucile, dans son âme,
 Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.
 ÉRASTE. Vous êtes donc facile à contenter?
 VALÈRE. Pas tant
 Que vous pourriez penser.
 ÉRASTE. Je puis croire pourtant,
 Sans trop de vanité, que je suis en sa grâce.
 VALÈRE. Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.
 ÉRASTE. Ne vous abusez point, croyez-moi.
 VALÈRE. Croyez-moi,
 Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.
 ÉRASTE. Si j'osois vous montrer une preuve assurée
 Que son cœur... Non, votre âme en seroit altérée.
 VALÈRE. Si je vous osois, moi, découvrir en secret...
 Mais je vous fâcherois, et veux être discret.
 ÉRASTE. Vraiment, vous me poussez, et contre mon envie,
 Votre présomption veut que je l'humilie.
 Lisez...
 VALÈRE après avoir lu. Ces mots sont doux.
 ÉRASTE. Vous connoissez la main?
 VALÈRE. Oui, de Lucile.
 ÉRASTE. Eh bien? cet espoir si certain...
 VALÈRE riant et s'en allant.
 Adieu, seigneur Éraсте.
 GROS-RENÉ. Il est fou, le bon sire.
 Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire?
 ÉRASTE. Certes, il me surprend, et j'ignore, entre nous,
 Quel diable de mystère est caché là-dessous.
 GROS-RENÉ. Son valet vient, je pense.
 ÉRASTE. Oui, je le vois paroître.
 Feignons, pour le jeter sur l'amour de son maître.

SCÈNE IV.

ÉRASTE, MASCARILLE, GROS-RENE.

MASCARILLE à part.

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
 Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.

GROS-RENE. Bonjour.

MASCARILLE.

Bonjour.

GROS-RENÉ.

Où tend Mascarille à cette heure?

Que fait-il? revient-il? va-t-il? ou s'il demeure?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été;

Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté;

Et ne demeure point, car tout de ce pas même,

Je prétends m'en aller.

ÉRASTE.

La rigueur est extrême :

Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ah! monsieur, serviteur.

ÉRASTE.

Vous nous fuyez bien vite! eh quoi! vous fais-je peur?

MASCARILLE.

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ÉRASTE.

Touche; nous n'avons plus sujet de jalousie,
Nous devenons amis; et mes feux que j'éteins,
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu!

ÉRASTE.

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ.

Sans doute; et je te cède aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là; notre rivalité

N'est pas pour en venir à grande extrémité :

Mais est-ce un coup bien sûr que votre seigneurie
Soit désenamourée, ou si c'est raillerie?

ÉRASTE.

J'ai su qu'en ses amours ton maître étoit trop bien,
Et je serois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle.

Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.

Oui, vous avez bien fait de quitter cette place

Où l'on vous caressoit pour la seule grimace;

Et mille fois, sachant tout ce qui se passoit,

J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit.

On offense un brave homme alors que l'on l'abuse;

Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse?

Car cet engagement mutuel de leur foi

N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moi,

Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète,

Qui rend de nos amants la flamme satisfaite.

ÉRASTE.

Eh! que dis-tu?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,

Et ne sais pas, monsieur, qui peut vous avoir dit

Que, sous ce faux semblant qui trompe tout le monde

En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde

D'un secret mariage a serré le lien.

ÉRASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ÉRASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ÉRASTE.

Et cette audace

Méritoit cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ÉRASTE.

Ah! Gros-René!

GROS-RENÉ.

Monsieur!

- ÉRASTE. Je démens un discours dont je n'ai que trop peur,
(A Mascarille.)
Tu penses fuir?
- MASCARILLE. Nenni.
- ÉRASTE. Quoi! Lucile est la femme...
- MASCARILLE. Non, monsieur, je raillois.
- ÉRASTE. Ah! vous raillez, infâme!
- MASCARILLE. Non, je ne raillois point.
- ÉRASTE. Il est donc vrai?
- MASCARILLE. Non pas.
Je ne dis pas cela.
- ÉRASTE. Que dis-tu donc?
- MASCARILLE. Hélas!
Je ne dis rien, de peur de mal parler.
- ÉRASTE. Assure
Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.
- MASCARILLE. C'est ce qu'il vous plaira, je ne suis pas ici
Pour vous rien contester.
- ÉRASTE tirant son épée. Veux-tu dire? Voici,
Sans marchander, de quoi te délier la langue.
- MASCARILLE. Elle ira faire encor quelque sottie harangue.
Eh! de grâce, plutôt, si vous le trouvez bon,
Donnez-moi vite quelques coups de bâton,
Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.
- ÉRASTE. Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.
- MASCARILLE. Hélas! je la dirai :
Mais peut-être, monsieur, que je vous fâcherai.
- ÉRASTE. Parle; mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.
- MASCARILLE. J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras,
Faites-moi pis encor, tuez-moi, si j'impose,
En tout ce que j'ai dit ici, la moindre chose.
- ÉRASTE. Ce mariage est vrai?
- MASCARILLE. Ma langue, en cet endroit,
A fait un pas de clerc, dont elle s'aperçoit;
Mais enfin cette affaire est comme vous la dites,
Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud;
Et Lucile depuis fait encor moins paroître
La violente amour qu'elle porte à mon maître,
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.

Si, malgré mes serments, vous doutez de ma foi,
 Gros-René peut venir une nuit avec moi,
 Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
 Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ÉRASTE.
 MASCARILLE.

Ote-toi de mes yeux, maraud.
 Et de grand cœur,
 C'est ce que je demande.

SCÈNE V.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.
 GROS-RENÉ.

Eh bien?

Eh bien! monsieur,

ÉRASTE.

Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.
 Las! il ne l'est que trop, le bourreau détestable!
 Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit;
 Et ce qu'a fait Valère en voyant cet écrit
 Marque bien leur concert, et que c'est une baie
 Qui sert, sans doute, aux feux dont l'ingrate le paie.

SCÈNE VI.

ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je viens vous avertir que tantôt sur le soir
 Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

ÉRASTE.

Oses-tu me parler, âme double et traîtresse!
 Va, sors de ma présence; et dis à ta maîtresse
 Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
 Et que voilà l'état, infâme! que j'en fais.

(Il déchire la lettre et sort.)

MARINETTE.

Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique.

GROS-RENÉ.

M'oses-tu bien encor parler, femelle inique,
 Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
 Est pire qu'un satrape ou bien qu'un Lestrigon!
 Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse,
 Et dis-lui bien et beau que, malgré sa souplesse,
 Nous ne sommes plus sots, ni mon maître ni moi,
 Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE seule.

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
 De quel démon est donc leur âme travaillée?
 Quoi! faire un tel accueil à nos soins obligeants
 Oh! que ceci chez nous va surprendre les gens!

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCAGNE, FROSINE.

- FROSINE. Ascagne, je suis fille à secret, Dieu merci.
- ASCAGNE. Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici? Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre, Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.
- FROSINE. Nous serions au logis beaucoup moins sûrement : Ici de tous côtés on découvre aisément; Et nous pouvons parler avec toute assurance.
- ASCAGNE. Hélas! que j'ai de peine à rompre mon silence!
- FROSINE. Ouais! ceci doit donc être un important secret?
- ASCAGNE. Trop, puisque je le dis à vous-même à regret, Et que, si je pouvois le cacher davantage, Vous ne le sauriez point.
- FROSINE. Ah! c'est me faire outrage! Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu! Moi, nourrie avec vous, et qui tiens sous silence Des choses qui vous sont de si grande importance, Qui sais...
- ASCAGNE. Oui, vous savez la secrète raison Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison; Vous savez que dans celle où passa mon bas âge Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage Que relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort, Dont mon déguisement fait revivre le sort; Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance. Mais avant que passer, Frosine, à ce discours, Éclaircissez un doute où je tombe toujours. Se pourroit-il qu'Albert ne sût rien du mystère Qui masque ainsi mon sexe, et l'a rendu mon père?
- FROSINE. En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez, Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez : Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close, Et ma mère ne put m'éclaircir mieux la chose. Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour, Au destin de qui, même avant qu'il vînt au jour,

Le testament d'un oncle abondant en richesses
 D'un soin particulier avoit fait des largesses;
 Et que sa mère fit un secret de sa mort,
 De son époux absent redoutant le transport,
 S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
 Dont sa maison tiroit un si grand avantage;
 Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
 La supposition fut de son sentiment,
 Et qu'on vous prit chez nous où vous étiez nourrie
 (Votre mère d'accord de cette tromperie
 Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis),
 En faveur des présents le secret fut promis.
 Albert ne l'a point su de nous; et pour sa femme,
 L'ayant plus de douze ans conservé dans son âme,
 Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
 Son trépas imprévu ne put rien découvrir;
 Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
 Avec celle de qui vous tenez la naissance;
 J'ai su qu'en secret même il lui faisoit du bien,
 Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
 D'autre part, il vous veut porter au mariage;
 Et, comme il le prétend, c'est un mauvais langage.
 Je ne sais s'il sauroit la supposition
 Sans le déguisement; mais la digression
 Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre:
 Revenons au secret que je brûle d'apprendre.
 Sachez donc que l'Amour ne sait point s'abuser,
 Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser,
 Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
 Ont su trouver le cœur d'une fille peu forte:
 J'aime enfin...

ASCAGNE.

FROSINE.

Vous aimez!

ASCAGNE.

Frosine, doucement.

N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement;
 Il n'est pas temps encore; et ce cœur qui soupire
 A bien, pour vous surprendre, autre chose à vous dire.
 Et quoi?

FROSINE.

J'aime Valère.

ASCAGNE.

Ah! vous avez raison.

FROSINE.

L'objet de votre amour, lui, dont à la maison
 Votre imposture enlève un puissant héritage,
 Et qui, de votre sexe ayant le moindre ombrage,
 Verroit incontinent ce bien lui retourner!
 C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.
 J'ai de quoi, toutefois, surprendre plus votre âme:
 Je suis sa femme.

ASCAGNE.

FROSINE.

O dieux! sa femme!

- ASCAGNE. Oui, sa femme.
- FROSINE. Ah! certes celui-là l'emporte, et vient à bout
De toute ma raison!
- ASCAGNE. Ce n'est pas encor tout.
- FROSINE. Encore?
- ASCAGNE. Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ni qu'il ait de mon sort la moindre connoissance.
- FROSINE. Oh! poussez; je le quitte et ne raisonne plus,
Tant mes sens coup sur coup se trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.
- ASCAGNE. Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Valère, dans les fers de ma sœur arrêté,
Me sembloit un amant digne d'être écouté;
Et je ne pouvois voir qu'on rebutât sa flamme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon âme;
Je voulois que Lucile aimât son entretien;
Je blâmois ses rigneurs, et les blâmai si bien,
Que moi-même j'entraî, sans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les sentiments qu'elle ne pouvoit prendre;
C'étoit, en lui parlant, moi qu'il persuadoit;
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit;
Et ses vœux, rejetés de l'objet qui l'enflamme,
Etoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon âme.
Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible, hélas!
Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une blessure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.
Enfin, ma chère, enfin, l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui.
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable,
Et je sus ménager si bien cet entretien,
Que du déguisement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flattoit sa pensée,
Je lui dis que pour lui mon âme étoit blessée,
Mais que, voyant mon père en d'autres sentiments
Je devois une feinte à ses commandements;
Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystère
Dont la nuit seulement seroit dépositaire;
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gêner,
Tout entretien secret se devoit éviter;
Qu'il me verroit alors la même indifférence
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence;
Et que de son côté, de même que du mien,
Geste, parole, écrit, ne m'en dît jamais rien.
Enfin, sans m'arrêter sur toute l'industrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,

J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,
Et me suis assuré l'époux que je vous di.

FROSINE. Peste! les grands talents que votre esprit possède!
Diroit-on qu'elle y touche, avec sa mine froide?
Cependant vous avez été bien vite ici;
Car je veux que la chose ait d'abord réussi,
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
Qu'elle ne peut longtemps éviter d'être sue?

ASCAGNE. Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter;
Ses projets seulement vont à se contenter,
Et, pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils... Mais voici cet époux.

SCÈNE II.

VALÈRE, ASCAGNE, FROSINE.

VALÈRE. Si vous êtes tous deux en quelque conférence
Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.

ASCAGNE. Non, non, vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

VALÈRE. Moi?

ASCAGNE. Vous-même.

VALÈRE. Et comment?

ASCAGNE. Je disois que Valère
Auroit, si j'étois fille, un peu trop su me plaire,
Et que, si je faisais tous les vœux de son cœur
Je ne tarderois guère à faire son bonheur.

VALÈRE. Ces protestations ne coûtent pas grand'chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose;
Mais vous seriez bien pris, si quelque événement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASCAGNE. Point du tout; je vous dis que, régnant dans votre âme,
Je voudrois de bon cœur couronner votre flamme.

VALÈRE. Et si c'étoit quelqu'une où par votre secours
Vous pussiez être utile au bonheur de mes jours?

ASCAGNE. Je pourrois assez mal répondre à votre attente.
Cette confession n'est pas fort obligeante.

ASCAGNE. Eh quoi! vous voudriez, Valère, injustement,
Qu'étant fille, et mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allasse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelque autre maîtresse?
Un si pénible effort, pour moi, m'est interdit.

VALÈRE. Mais cela n'étant pas?

ASCAGNE.

Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, et vous le devez prendre
Tout de même.

VALÈRE.

Ainsi donc il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le ciel fasse un grand miracle en vous;
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse,
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

ASCAGNE.

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser
Quand il s'agit d'aimer. Enfin je suis sincère,
Je ne m'engage point à vous servir, Valère,
Si vous ne m'assurez, au moins absolument,
Que vous gardez pour moi le même sentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, si j'étois fille, une flamme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivois pour vous.

VALÈRE.

Je n'avois jamais vu ce scrupule jaloux;
Mais, tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais sans fard?

VALÈRE.

Oui, sans fard.

ASCAGNE.

S'il est vrai, désormais

VALÈRE.

Vos intérêts seront les miens, je vous promets.
J'ai bientôt à vous dire un important mystère,
Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.

VALÈRE.

Eh! de quelle façon cela pourroit-il être?

ASCAGNE.

C'est que j'ai de l'amour qui n'oseroit paroître;
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VALÈRE.

Expliquez-vous, Ascagne; et croyez, par avance,
Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALÈRE.

Non, non; dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'est pas encor temps; mais c'est une personne
Qui vous touche de près.

VALÈRE.

Votre discours m'étonne.

ASCAGNE.

Plût à Dieu que ma sœur...

VALÈRE.

Ce n'est pas la saison

ASCAGNE.

De m'expliquer, vous dis-je.

Et pourquoi?

VALÈRE.

Pour raison;
Vous saurez mon secret quand je saurai le vôtre.

ASCAGNE.

J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc; et lors, nous expliquant nos vœux,

Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALÈRE.

Adieu, j'en suis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valère.

(Valère sort.)

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'assistance d'un frère.

SCÈNE III.

LUCILE, ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE.

LUCILE à Marinette, les trois premiers vers.

C'en est fait; c'est ainsi que je me puis venger,
Et si cette action a de quoi l'affliger,
C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.
Mon frère, vous voyez une métamorphose.

ASCAGNE.

Je veux chérir Valère après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de son côté.
Que dites-vous, ma sœur? comment! courir au change!
Cette inégalité me semble trop étrange.

LUCILE.

La vôtre me surprend avec plus de sujet.
De vos soins autrefois Valère étoit l'objet;
Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice;
Et quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît,
Et je vous vois parler contre son intérêt!

ASCAGNE.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre :
Je sais qu'il est rangé dessous les lois d'une autre;
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappeliez et qu'il ne revînt pas.

LUCILE.

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,
Et je sais, pour son cœur, tout ce que j'en dois croire;
Il s'explique à mes yeux intelligiblement;
Ainsi découvrez-lui, sans peur, mon sentiment;
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Lui va faire savoir que son ardeur me touche.

ASCAGNE.

Quoi! mon frère, à ces mots vous restez interdit?
Ah! ma sœur! si sur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes sensible aux prières d'un frère,
Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valère
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher,
Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence;
A moi seul de ses feux elle fait confidence,
Et je vois dans son cœur de tendres mouvements
A dompter la fierté des plus durs sentiments.
Oui, vous auriez pitié de l'état de son âme,
Connoissant de quel coup vous menacez sa flamme,

Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
 Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra,
 Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
 Eraste est un parti qui doit vous satisfaire,
 Et des feux mutuels...

LUCILE.

Mon frère, c'est assez.

Je ne sais point pour qui vous vous intéressez ;
 Mais, de grâce, cessons ce discours, je vous prie,
 Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez,
 Si vous effectuez vos desseins déclarés.

SCÈNE IV.

LUCILE, MARINETTE.

MARINETTE.

La résolution, madame, est assez prompte.

LUCILE.

Un cœur ne pèse rien, alors que l'on l'affronte ;
 Il court à sa vengeance, et saisit promptement
 Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.

MARINETTE.

Le traître ! faire voir cette insolence extrême !
 Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même.

Et quoique là-dessus je rumine sans fin,
 L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.
 Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle
 Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle ;
 De l'écrivit obligeant le sien tout transporté
 Ne me donnoit pas moins que de la déité ;
 Et cependant jamais, à cet autre message,
 Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
 Je ne sais, pour causer de si grands changements,
 Ce qui s'est pu passer entre ces courts moments.

LUCILE.

Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,
 Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
 Quoi ! tu voudrais chercher hors de sa lâcheté,
 La secrète raison de cette indignité ?

MARINETTE.

Cet écrit malheureux, dont mon âme s'accuse,
 Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

En effet ; je comprends que vous avez raison,
 Et que cette querelle est pure trahison.
 Nous en tenons, madame ; et puis, prêtons l'oreille
 Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille.
 Qui, pour nous accrocher, feignent tant de langueur ;
 Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur ;
 Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous som-
 Foin de notre sottise, et peste soit des hommes ! [mes.

LUCILE.

Eh bien ! bien ! qu'il s'en vante et rie à nos dépens,

Il n'aura pas sujet d'en triompher longtemps,
 Et je lui ferai voir qu'en une âme bien faite
 Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.
 MARINETTE. Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
 Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur vous.
 Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire,
 De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.
 Quelque autre, sous espoir de *matrimonion*,
 Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
 Mais moi, *nescio vos*.

LUCILE. Que tu dis de folies,
 Et choisis mal ton temps pour de telles saillies!
 Enfin je suis touchée au cœur sensiblement;
 Et si jamais celui de ce perfide amant,
 Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,
 De vouloir à présent concevoir l'espérance
 (Car le ciel a trop pris plaisir à m'affliger,
 Pour me donner celui de me pouvoir venger);
 Quand, dis-je, par un sort à mes désirs propice,
 Il reviendrait m'offrir sa vie en sacrifice,
 Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
 Je te défends surtout de me parler pour lui.
 Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime
 A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime;
 Et même si mon cœur étoit pour lui tenté
 De descendre jamais à quelque lâcheté,
 Que ton affection me soit alors sévère,
 Et tienne comme il faut la main à ma colère.

MARINETTE. Vraiment, n'ayez point peur, et laissez faire à nous;
 J'ai pour le moins autant de colère que vous;
 Et je serois plutôt fille toute ma vie,
 Que mon gros traître aussi me redonnât envie.
 S'il vient...

SCÈNE V.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT. Rentrez, Lucile, et me faites venir
 Le précepteur; je veux un peu l'entretenir,
 Et m'informer de lui, qui me gouverne Ascagne,
 S'il sait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

SCÈNE VI.

ALBERT *seul*.

En quel gouffre de soins et de perplexité
 Nous jette une action faite sans équité!

D'un enfant supposé par mon trop d'avarice
 Mon cœur depuis longtemps souffre bien le supplice ;
 Et quand je vois les maux où je me suis plongé,
 Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
 Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
 Ma famille en opprobre et misère jetée ;
 Tantôt pour ce fils-là qu'il me faut conserver,
 Je crains cent accidents qui peuvent arriver.
 S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
 J'apprehende au retour cette triste nouvelle :
 Las ! vous ne savez pas ? vous l'a-t-on annoncé ?
 Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé :
 Enfin, à tous moments, sur quoi que je m'arrête,
 Cent sortes de chagrins me roulent par la tête.
 Ah !...

SCÈNE VII.

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

MÉTAPHRASTE. *Mandatum tuum curo diligenter.*

ALBERT. Maître, j'ai voulu...

MÉTAPHRASTE. Maître est dit à magis ter ;
 C'est comme qui diroit trois fois plus grand.ALBERT. Je meure,
 Si je savois cela. Mais, soit, à la bonne heure.
 Maître, donc...

MÉTAPHRASTE. Poursuivez.

ALBERT. Je veux poursuivre aussi ;
 Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
 Donc, encore une fois, maître, c'est la troisième,
 Mon fils me rend chagrin ; vous savez que je l'aime ;
 Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.MÉTAPHRASTE. Il est vrai : *Filio non potest præferri
 Nisi filius.*ALBERT. Maître, en discourant ensemble,
 Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble ;
 Je vous crois grand latin et grand docteur juré,
 Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré :
 Mais dans un entretien qu'avec vous je destine
 N'allez point déployer toute votre doctrine,
 Faire le pédagogue, et cent mots me cracher,
 Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
 Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
 Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
 Qui, depuis cinquante ans, dites journallement,
 Ne sont encor pour moi que du haut allemand.
 Laissez donc en repos votre science auguste,

Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

MÉTAPHRASTE. Soit.

ALBERT.

A mon fils, l'hymen semble lui faire peur;
Et sur quelque parti que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid et recule.

MÉTAPHRASTE. Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait sermon;
Et comme aussi les Grecs disent *Atanaton*...

ALBERT.

Mon Dieu! maître éternel, laissez là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler;
Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

MÉTAPHRASTE. Eh bien donc! votre fils?

ALBERT.

Je ne sais si dans l'âme

Il ne sentirait point une secrète flamme :
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu;
Et je l'aperçus hier, sans en être aperçu,
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE. Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire,
Un endroit écarté, *latinè, secessus*;
Virgile l'a dit : *Est in secessu locus*...

ALBERT.

Comment auroit-il pu l'avoir dit, ce Virgile,
Puisque je suis certain que, dans ce lieu tranquille,
Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux?

MÉTAPHRASTE. Virgile est nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin
De terme plus choisi, d'auteur, ni de témoin,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

MÉTAPHRASTE. Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs auteurs. *Tu vivendo, bonos,*

ALBERT. Comme on dit, *scribendo, sequare peritos.*

MÉTAPHRASTE. Homme ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste?

ALBERT. Quintilien en fait le précepte.

ALBERT.

La peste

Soit du causeur!

MÉTAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement

Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT.

Je serai le diable qui t'emporte,
Chien d'homme! Oh! que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce muse une application!

MÉTAPHRASTE. Mais qui cause, seigneur, votre inflammation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute.
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

- MÉTAPHRASTE. Ah! sans doute,
Vous serez satisfait s'il ne tient qu'à cela;
Je me tais.
- ALBERT. Vous ferez sagement.
- MÉTAPHRASTE. Me voilà
Tout prêt de vous ouïr.
- ALBERT. Tant mieux.
- MÉTAPHRASTE. Que je trépasse
Si je dis plus mot.
- ALBERT. Dieu vous en fasse la grâce!
- MÉTAPHRASTE. Vous n'accuserez point mon caquet désormais.
- ALBERT. Ainsi soit-il.
- MÉTAPHRASTE. Parlez quand vous voudrez.
- ALBERT. J'y vais.
- MÉTAPHRASTE. Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.
- ALBERT. C'est assez dit.
- MÉTAPHRASTE. Je suis exact plus qu'aucun autre.
- ALBERT. Je le crois.
- MÉTAPHRASTE. J'ai promis que je ne dirois rien.
- ALBERT. Suffit.
- MÉTAPHRASTE. Dès à présent je suis muet.
- ALBERT. Fort bien.
- MÉTAPHRASTE. Parlez; courage! Au moins je vous donne audience.
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence.
Je ne desserre pas la bouche seulement.
- ALBERT à part. Le traître!
- MÉTAPHRASTE. Mais, de grâce, achevez vite ment.
Depuis longtemps j'écoute; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.
- ALBERT. Donc, bourreau détestable...
- MÉTAPHRASTE. Eh! bon Dieu! voulez-vous que j'écoute à jamais?
Partageons le parler au moins, ou je m'en vais.
- ALBERT. Ma patience est bien...
- MÉTAPHRASTE. Quoi! voulez-vous poursuivre?
Ce n'est pas encor fait? *Per Jovem!* je suis ivre!
- ALBERT. Je n'ai pas dit...
- MÉTAPHRASTE. Encor! Bon Dieu! que de discours!
Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours?
J'enrage.
- ALBERT. Derechef? O l'étrange torture!
- MÉTAPHRASTE. Eh! laissez-moi parler un peu, je vous conjure.
Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
D'un savant qui se tait.
- ALBERT. Parbleu! tu te tairas.

SCÈNE VIII.

MÉTAPHRASTE *seul.*

D'où vient fort à propos cette sentence expresse
 D'un philosophe : Parle, afin qu'on te connoisse.
 Doncque, si de parler le pouvoir m'est ôté
 Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
 Et changer mon essence en celle d'une bête.
 Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
 Oh! que les grands parleurs sont par moi détestés!
 Mais quoi! si les savants ne sont point écoutés,
 Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
 Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose;
 Que les poules dans peu dévorent les renards;
 Que les jeunes enfants remontent aux vieillards;
 Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent;
 Qu'un fou fasse les lois; que les femmes combattent;
 Que par les criminels les juges soient jugés,
 Et par les écoliers les maîtres fustigés;
 Que le malade au sain présente le remède;
 Que le lièvre craintif...

SCÈNE IX.

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

*(Albert sonne aux oreilles de Métaphraste une cloche de mulet, qui le fait fuir.)*MÉTAPHRASTE *fuyant.*

Miséricorde! à l'aide!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE.

Le ciel parfois seconde un dessein téméraire,
 Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire,
 Pour moi, qu'une imprudence a fait trop discourir,
 Le remède plus prompt où j'ai su recourir,
 C'est de pousser ma pointe, et dire en diligence
 A notre vieux patron toute la manigance.
 Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé;
 L'autre, diable! disant ce que j'ai déclaré,

Gare une irruption sur notre friperie!
 Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
 Quelque chose de bon nous pourra succéder,
 Et les vieillards entre eux se pourront accorder.
 C'est ce qu'on va tenter; et de la part du nôtre, [tre.
 Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'au-
 (Il frappe à la porte d'Albert.)

SCÈNE II.

ALBERT, MASCARILLE.

- ALBERT. Qui frappe?
 MASCARILLE. Ami.
 ALBERT. Oh! oh! qui te peut amener,
 Mascarille?
 MASCARILLE. Je viens, monsieur, pour vous donner
 Le bonjour.
 ALBERT. Ah! vraiment, tu prends beaucoup de peine;
 De tout mon cœur, bonjour.
 (Il s'en va.)
 MASCARILLE. La réplique est soudaine.
 Quel homme brusque!
 (Il heurte.)
 ALBERT. Encor?
 MASCARILLE. Vous n'avez pas ouï,
 Monsieur.
 ALBERT. Ne m'as-tu pas donné le bonjour?
 MASCARILLE. Oui.
 ALBERT. Eh bien! bonjour, te dis-je.
 (Il s'en va; Mascarille l'arrête.)
 MASCARILLE. Oui; mais je viens encore
 Vous saluer au nom du seigneur Polidore.
 ALBERT. Ah! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé
 De me saluer?
 MASCARILLE. Oui.
 ALBERT. Je lui suis obligé;
 Va, que je lui souhaite une joie infinie.
 (Il s'en va.)
 MASCARILLE. Cet homme est ennemi de la cérémonie.
 (Il heurte.)
 Je n'ai pas achevé, monsieur, son compliment;
 Il voudrait vous prier d'une chose instamment.
 ALBERT. Eh bien! quand il voudra, je suis à son service.
 MASCARILLE l'arrêtant.
 Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse.
 Il souhaite un moment pour vous entretenir

D'une affaire importante, et doit ici venir.
 ALBERT. Eh ! quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige
 A me vouloir parler?
 MASCARILLE. Un grand secret, vous dis-je,
 Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
 Et qui sans doute importe à tous deux grandement.
 Voilà mon ambassade.

SCÈNE III.

ALBERT seul.

O juste ciel ! je tremble ;
 Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.
 Quelque tempête va renverser mes desseins,
 Et ce secret, sans doute, est celui que je crains.
 L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle,
 Et voilà sur ma vie une tache éternelle.
 Ma fourbe est découverte. Oh ! que la vérité
 Se peut cacher longtemps avec difficulté !
 Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime,
 Suivre les mouvements d'une peur légitime,
 Par qui je me suis vu tenté plus de vingt fois
 De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
 De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
 Et faire qu'en douceur passât toute la chose !
 Mais, hélas ! c'en est fait, il n'est plus de saison,
 Et ce bien, par la fraude entré dans ma maison,
 N'en sera point tiré, que dans cette sortie
 Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCÈNE IV.

ALBERT, POLIDORE.

POLIDORE les quatre premiers vers sans voir Albert.

S'être ainsi marié sans qu'on en ait su rien !
 Puisse cette action se terminer à bien !
 Je ne sais qu'en attendre ; et je crains fort du père
 Et la grande richesse et la juste colère.
 Mais je l'aperçois seul.

ALBERT. Dieu ! Polidore vient.
 POLIDORE. Je tremble à l'aborder. La crainte me retient.
 ALBERT.
 POLIDORE. Par où lui débiter ?
 ALBERT. Quel sera mon langage ?
 POLIDORE. Son âme est tout émue.
 ALBERT. Il change de visage.

POLIDORE. Je vois, seigneur Albert, au trouble de vos yeux,
Que vous savez déjà qui m'amène en ces lieux.

ALBERT. Hélas! oui.

POLIDORE. La nouvelle a droit de vous surprendre,
Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT. J'en dois rougir de honte et de confusion.

POLIDORE. Je trouve condamnable une telle action,
Et je ne prétends point excuser le coupable.

ALBERT. Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.

POLIDORE. C'est ce qui doit par vous être considéré.

ALBERT. Il faut être chrétien.

POLIDORE. Il est très-assuré.

ALBERT. Grâce, au nom de Dieu, grâce, ô seigneur Polidore!

POLIDORE. Eh! c'est moi qui de vous présentement l'implore.

ALBERT. Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE. Je dois en cet état être plutôt que vous.

ALBERT. Prenez quelque pitié de ma triste aventure.

POLIDORE. Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT. Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE. Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT. Pardon, encore un coup!

POLIDORE. Hélas! pardon vous-même!

ALBERT. J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE. Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.

ALBERT. J'ose vous convier qu'elle n'éclate point.

POLIDORE. Hélas! seigneur Albert, je ne veux autre chose.

ALBERT. Conservons mon honneur.

POLIDORE. Eh! oui, je m'y dispose.

ALBERT. Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE. Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez.

De tous ces intérêts je vous ferai le maître;

Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT. Ah! quel homme de Dieu! Quel excès de douceur!

POLIDORE. Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur!

ALBERT. Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères!

POLIDORE. Le bon Dieu vous maintienne!

ALBERT. Embrassons-nous en frères!

POLIDORE. J'y consens de grand cœur, et me réjouis fort

ALBERT. Que tout soit terminé par un heureux accord.

POLIDORE. J'en rends grâces au ciel.

ALBERT. Il ne vous faut rien feindre,

POLIDORE. Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre;

Et Lucile tombée en faute avec mon fils;

ALBERT. Comme on vous voit puissant et de biens et d'amis...

POLIDORE. Eh! que parlez-vous là de faute et de Lucile?

ALBERT. Soit. Ne commençons point un discours inutile.

POLIDORE. Je veux bien que mon fils y trempe grandement :

Même, si cela fait à votre allègement,
 J'avouërai qu'à lui seul en est toute la faute;
 Que votre fille avoit une vertu trop haute
 Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,
 Sans l'incitation d'un méchant suborneur;
 Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
 Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.
 Puisque la chose est faite, et que, selon mes vœux,
 Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
 Ne ramentevons rien, et réparons l'offense
 Par la solennité d'une heureuse alliance.

ALBERT à part.

O Dieu ! quelle méprise ! et qu'est-ce qu'il m'apprend !
 Je rentre ici d'un frouble en un autre aussi grand.
 Dans ces divers transports je ne sais que répondre,
 Et si je dis un mot j'ai peur de me confondre.
 A quoi pensez-vous là, seigneur Albert ?

POLIDORE.

A rien.

ALBERT.

Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
 Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse.

SCÈNE V.

POLIDORE seul.

Je lis dedans son âme, et vois ce qui le presse.
 A quoi que sa raison l'eût déjà disposé,
 Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé.
 L'image de l'affront lui revient, et sa fuite
 Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
 Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit.
 Il faut qu'un peu de temps remette son esprit.
 La douleur trop contrainte aisément se redouble.
 Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCÈNE VI.

POLIDORE, VALÈRE.

POLIDORE. Enfin, le beau mignon, vos bons déportements
 Troubleront les vieux jours d'un père à tous moments,
 Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
 Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles !
 VALÈRE. Que fais-je tous les jours qui soit si criminel ?
 En quoi mériter tant le courroux paternel ?
 POLIDORE. Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible,
 D'accuser un enfant si sage et si paisible !
 Las ! il vit comme un saint, et dedans la maison

Du matin jusqu'au soir il est en oraison!
 Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
 Et fait du jour la nuit, ô la grande imposture!
 Qu'il n'a considéré père ni parenté
 En vingt occasions, horrible fausseté!
 Que de fraîche mémoire un furtif hyménée
 A la fille d'Albert a joint sa destinée,
 Sans craindre de la suite un désordre puissant;
 On le prend pour un autre, et le pauvre innocent
 Ne sait pas seulement ce que je lui veux dire.
 Ah! chien, que j'ai reçu du ciel pour mon martyr!
 Te croiras-tu toujours? et ne pourrai-je pas
 Te voir être une fois sage avant mon trépas?

VALÈRE seul et rêvant.

D'où peut venir ce coup? Mon âme embarrassée
 Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée.
 Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu.
 Il faut user d'adresse et me contraindre un peu
 Dans ce juste courroux.

SCÈNE VII.

VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE.

Mascarille, mon père,

Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

MASCARILLE. Il la sait?

VALÈRE.

Oui.

MASCARILLE.

D'où diantre a-t-il pu la savoir?

VALÈRE.

Je ne sais point sur qui ma conjecture asseoir;
 Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie,
 Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'âme ravie.
 Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux;
 Il excuse ma faute, il approuve mes feux,
 Et je voudrais savoir qui peut être capable
 D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable.
 Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçois.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, monsieur, si c'étoit moi
 Qui vous eût procuré cette heureuse fortune?

VALÈRE.

Bon! bon! tu voudrais bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE.

C'est moi, vous dis-je, moi, dont le patron le sait,
 Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALÈRE.

Mais, la, sans te railler?

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte

Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte!

VALÈRE mettant l'épée à la main.

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement

- Tu n'en vas recevoir le juste payement!
- MASCARILLE. Ah! monsieur! qu'est ceci? Je défends la surprise.
- VALÈRE. C'est la fidélité que tu m'avois promise?
Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué
Le trait que j'ai bien cru que tu m'avois joué.
Traître! de qui la langue, à causer trop habile,
D'un père contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout à fait, il faut, sans discourir,
Que tu meures.
- MASCARILLE. Tout beau! Mon âme, pour mourir,
N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le succès qu'aura cette aventure.
J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler
Un hymen que vous-même aviez peine à celer:
C'étoit un coup d'état; et vous verrez l'issue
Condamner la fureur que vous avez conçue.
De quoi vous fâchez-vous, pourvu que vos souhaits
Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes?
- VALÈRE. Et si tous ces discours ne sont que des sornettes?
- MASCARILLE. Toujours serez-vous lors à temps pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu fera pour les siens, et content dans la suite,
Vous me remercierez de ma rare conduite.
- VALÈRE. Nous verrons. Mais Lucile...
- MASCARILLE. Alte; son père sort.

SCÈNE VIII.

ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

- ALBERT les cinq premiers vers sans voir Valère.
Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,
Plus je me sens piqué de ce discours étrange,
Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change,
Car Lucile soutient que c'est une chanson,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.
Ah! monsieur, est-ce vous de qui l'audace insigne
Met en jeu mon honneur, et fait ce conte indigne?
- MASCARILLE. Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre votre gendre ayez moins de courroux.
- ALBERT. Comment, gendre, coquin! Tu portes bien la mine
De pousser les ressorts d'une telle machine,
Et d'en avoir été le premier inventeur.
- MASCARILLE. Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.
- ALBERT. Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel scandale à toute une famille?
- MASCARILLE. Le voilà prêt de faire ~~sa~~ tout vos volontés.

ALBERT. Que voudrais-je, sinon qu'il dît des vérités?
Si quelque intention le pressoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête et civile;
Il falloit l'attaquer du côté du devoir,
Il falloit de son père implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

MASCARILLE. Quoi! Lucile n'est pas sous des liens secrets
A mon maître?

ALBERT. Non, traître, et n'y sera jamais.

MASCARILLE. Tout doux; et s'il est vrai que ce soit chose faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne secrète?

ALBERT. Et s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes et les bras?

VALÈRE. Monsieur, il est aisé de vous faire paroître
Qu'il dit vrai.

ALBERT. Bon! voilà l'autre encor, digne maître
D'un semblable valet! O les menteurs hardis!

MASCARILLE. D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

VALÈRE. Quel seroit notre but de vous en faire accroire?

ALBERT à part. Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE. Mais venons à la preuve; et sans nous quereller,
Faites sortir Lucile et la laissez parler.

ALBERT. Et si le démenti par elle vous en reste?

MASCARILLE. Elle n'en fera rien, monsieur, je vous proteste.
Promettez à leurs vœux votre consentement,
Et je veux m'exposer au plus dur châtement,
Si de sa propre bouche elle ne vous confesse
Et la foi qui l'engage et l'ardeur qui la presse.

ALBERT. Il faut voir cette affaire.

(Il va frapper à sa porte.)

Allez, tout ira bien.

MASCARILLE à Valère.

ALBERT. Holà! Lucile, un mot.

VALÈRE à Mascarille.

Je crains...

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCÈNE IX.

LUCILE, ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Seigneur Albert, au moins silence. Enfin, madame,
Toute chose conspire au bonheur de votre âme,
Et monsieur votre père, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux et confirme vos vœux,
Pourvu que, bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE. Que me vient donc conter ce coquin assuré?

MASCARILLE. Bon! me voilà déjà d'un beau titre honoré!

- LUCILE. Sachons un peu, monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie?
- VALÈRE. Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ai vu, malgré moi, notre hymen révélé.
- LUCILE. Notre hymen?
- VALÈRE. On sait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiser est un soin inutile.
- LUCILE. Quoi! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux?
- VALÈRE. C'est un bien qui me doit faire mille jaloux :
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme
A l'ardeur de vos feux qu'aux bontés de votre âme.
Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher,
Et j'ai de mes transports forcé la violence
A ne point violer votre expresse défense;
Mais...
- MASCARILLE. Eh bien! oui, c'est moi; le grand mal que voilà!
- LUCILE. Est-il une imposture égale à celle-là?
Vous l'osez soutenir en ma présence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème?
O le plaisant amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur,
Et que mon père, ému de l'éclat d'un sot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte!
Quand tout contribueroit à votre passion,
Mon père, les destins, mon inclination,
On me verroit combattre, en ma juste colère,
Mon inclination, les destins et mon père,
Perdre même le jour, avant que de m'unir
A qui par ce moyen auroit cru m'obtenir.
Allez; et si mon sexe avecque bienséance
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainsi.
- VALÈRE à Mascarille. C'en est fait, son courroux ne peut être adouci.
- MASCARILLE. Laissez-moi lui parler. Eh! madame, de grâce,
A quoi bon maintenant toute cette grimace?
Quelle est votre pensée, et quel bourru transport
Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort?
Si monsieur votre père étoit homme farouche,
Passe; mais il permet que la raison le touche;
Et lui-même m'a dit qu'une confession
Vous va tout obtenir de son affection.
Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte
A faire un libre aven de l'amour qui vous dompte;
Mais, s'il vous a fait prendre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajusté;

- Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous consomme,
Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.
On sait que la chair est fragile quelquefois,
Et qu'une fille, enfin, n'est ni caillou ni bois.
Vous n'avez pas été, sans doute, la première,
Et vous ne serez pas, que je crois, la dernière.
- LUCILE. Quoi! vous pouvez souffrir ces discours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités?
- ALBERT. Que veux-tu que je die? une telle aventure
Me met tout hors de moi.
- MASCARILLE. Madame, je vous jure
Que déjà vous devriez avoir tout confessé.
- LUCILE. Et quoi donc confesser?
- MASCARILLE. Quoi? ce qui s'est passé
Entre mon maître et vous. La belle raillerie!
- LUCILE. Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maître et moi?
- MASCARILLE. Vous devez, que je croi,
En savoir un peu plus de nouvelles que moi;
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour croire
Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.
- LUCILE. C'est trop souffrir, mon père, un impudent valet.
(Elle lui donne un soufflet.)

SCÈNE X.

ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

- MASCARILLE. Je crois qu'elle me vient de donner un soufflet.
- ALBERT. Va, coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue
De faire une action dont son père la loue.
- MASCARILLE. Et nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte, si j'ai dit rien que de très-constant.
- ALBERT. Et nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille!
- MASCARILLE. Voulez-vous deux témoins qui me justifieront?
- ALBERT. Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront?
- MASCARILLE. Leur rapport doit au mien donner toute créance.
- ALBERT. Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.
- MASCARILLE. Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.
- ALBERT. Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.
- MASCARILLE. Connoissez-vous Ormin, ce gros notaire habile?
- ALBERT. Connois-tu bien Grimpant, le bourreau de la ville?
- MASCARILLE. Et Simon le tailleur, jadis si recherché?
- ALBERT. Et la potence mise au milieu du marché?
- MASCARILLE. Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.
- ALBERT. Tu verras achever par eux ta destinée.
- MASCARILLE. Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

- ALBERT. Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.
 MASCARILLE. Et ces yeux les ont vus s'entre-donner parole.
 ALBERT. Et ces yeux te verront faire la capriole.
 MASCARILLE. Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.
 ALBERT. Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir.
 MASCARILLE. O l'obstiné vieillard!
 ALBERT. O le fourbe damnable!
 Va, rends grâce à mes ans, qui me font incapable
 De punir sur-le-champ l'affront que tu me fais;
 Tu n'en perds que l'attente, et je te le promets.

SCÈNE XI.

VALÈRE, MASCARILLE.

- VALÈRE. Eh bien! ce beau succès que tu devois produire...
 MASCARILLE. J'entends à demi-mot ce que vous voulez dire :
 Tout s'arme contre moi; pour moi de tous côtés
 Je vois coups de bâton et gibets apprêtés.
 Aussi, pour être en paix dans ce désordre extrême,
 Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
 Si, dans le désespoir dont mon cœur est outré,
 Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.
 Adieu, monsieur.
 VALÈRE. Non, non, ta fuite est superflue;
 Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue.
 MASCARILLE. Je ne saurois mourir quand je suis regardé,
 Et mon trépas ainsi se verroit retardé.
 VALÈRE. Suis-moi, traître, suis-moi; mon amour en furie
 Te fera voir si c'est matière à raillerie.
 MASCARILLE seul.
 Malheureux Mascarille, à quels maux aujourd'hui
 Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCAGNE, FROSINE.

- FROSINE. L'aventure est fâcheuse.
 ASCAGNE. Ah! ma chère Frosine,
 Le sort absolument a conclu ma ruine.
 Cette affaire venue au point où la voilà
 N'est pas assurément pour en demeurer là;

- Il faut qu'elle passe outre; et Lucile et Valère,
 Surpris des nouveautés d'un semblable mystère,
 Voudront chercher un jour dans ces obscurités,
 Par qui tous mes projets se verront avortés.
 Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagème,
 Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
 S'il arrive une fois que mon sort éclairci
 Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
 Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence :
 Son intérêt détruit me laisse à la naissance ;
 C'est fait de sa tendresse ; et quelque sentiment
 Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
 Voudra-t-il avouer pour épouse une fille
 Qu'il verra sans appui de biens et de famille?
- FROSINE. Je trouve que c'est là raisonner comme il faut,
 Mais ces réflexions devoient venir plus tôt.
 Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière?
 Il ne falloit pas être une grande sorcière
 Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui,
 Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui;
 L'action le disoit, et dès que je l'ai sue,
 Je n'en ai prévu guère une meilleure issue.
- ASCAGNE. Que dois-je faire enfin? Mon trouble est sans pareil:
 Mettez-vous en ma place, et me donnez conseil.
- FROSINE. Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
 A me donner conseil dessus cette disgrâce :
 Car je suis maintenant vous, et vous êtes moi :
 Conseillez-moi, Frosine; au point où je me voi,
 Quel remède trouver? Dites, je vous en prie.
- ASCAGNE. Hélas! ne traitez point ceci de raillerie;
 C'est prendre peu de part à mes cuisants ennuis
 Que de rire, et de voir les termes où j'en suis.
- FROSINE. Non, vraiment, tout de bon, votre ennui m'est sensible,
 Et pour vous en tirer je ferois mon possible.
 Mais que puis-je après tout? je vois fort peu de jour
 A tourner cette affaire au gré de votre amour.
- ASCAGNE. Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.
- FROSINE. Ah! pour cela toujours il est assez bonne heure :
 La mort est un remède à trouver quand on veut;
 Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.
- ASCAGNE. Non, non, Frosine, non; si vos conseils propices
 Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
 Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.
- FROSINE. Savez-vous ma pensée? Il faut que j'aie vu
 La... Mais Eraste vient, qui pourroit nous distraire.
 Nous pourrons, en marchant, parler de cette affaire,
 Allons, retirons-nous.

SCÈNE II.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Encore rebuté?

GROS-RENÉ.

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté.
 A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
 Du moment d'entretien que vous souhaitez d'elle,
 Qu'elle m'a répondu, tenant son quant-à-moi :
 Va, va, je fais état de lui comme de toi ;
 Dis-lui qu'il se promène; et sur ce beau langage,
 Pour suivre son chemin, m'a tourné le visage,
 Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau,
 Lâchant un : Laisse-nous, beau valet de carreau;
 M'a planté là comme elle; et mon sort et le vôtre
 N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ÉRASTE.

L'ingrate! recevoir avec tant de fierté
 Le prompt retour d'un cœur justement emporté!
 Quoi! le premier transport d'un amour qu'on abuse
 Sous tant de vraisemblance est indigne d'excuse?
 Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,
 Devoit être insensible au bonheur d'un rival?
 Tout autre n'eût pas fait même chose en ma place,
 Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace?
 De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard?
 Je n'ai point attendu de serments de sa part;
 Et, lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire,
 Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire,
 Il cherche à s'excuser; et le sien voit si peu
 Dans ce profond respect la grandeur de mon feu!
 Loin d'assurer une âme et lui fournir des armes
 Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
 L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
 Et rejette de moi message, écrit, abord!
 Ah! sans doute un amour a peu de violence,
 Qu'est capable d'éteindre une si foible offense;
 Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur
 Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur
 Et de quel prix doit être à présent à mon âme
 Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme.
 Non, je ne prétends plus demeurer engagé
 Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai;
 Et, puisque l'on témoigne une froideur extrême
 A conserver les gens, je veux faire de même.
 GROS-RENÉ. Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés,
 Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.

Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
 Et lui faire sentir que l'on a du courage.
 Qui souffre ses mépris, les veut bien recevoir.
 Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
 Les femmes n'auroient pas la parole si haute.
 Oh ! qu'elles nous sont bien fières par notre faute !
 Je veux être pendu, si nous ne les verrions
 Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
 Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
 Lesgâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

ÉRASTE.

Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend ;
 Et, pour punir le sien par un autre aussi grand,
 Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme ;
 A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
 Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
 Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon
 Un certain animal difficile à connoître, [maître,
 Et de qui la nature est fort encline au mal ;
 Et comme un animal est toujours animal,
 Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
 Durerait cent mille ans ; aussi, sans repartie,
 La femme est toujours femme, et jamais ne sera
 Que femme, tant qu'entier le monde durera.
 D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
 Pour un sable mouvant ; car, goûtez bien, de grâce,
 Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
 Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
 Et que le corps sans chef est pire qu'une bête ;
 Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
 Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
 Nous voyons arriver de certains embarras :
 La partie brutale alors veut prendre empire
 Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
 A dia, l'autre à hurhaut ; l'un demande du mou,
 L'autre du dur ; enfin tout va sans savoir où ;
 Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
 La tête d'une femme est comme la girouette
 Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent ;
 C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
 La compare à la mer : d'où vient qu'on dit qu'au monde
 On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
 Or, par comparaison (car la comparaison
 Nous fait distinctement comprendre une raison,
 Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
 Une comparaison qu'une similitude) ;
 Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,

Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
 Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
 Les flots contre les flots font un remû-ménage
 Horrible ; et le vaisseau, malgré le nautonier,
 Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier :
 Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
 On voit une tempête en forme de bourrasque,
 Qui veut compétiter par de certains... propos,
 Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots,
 De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
 Quand... les femmes enfin ne valent pas le diable.
 C'est fort bien raisonner.

ÉRASTE.

GROS-RENÉ.

Assez bien, Dieu merci.

Mais je les vois, monsieur, qui passent par ici.
 Tenez-vous ferme au moins.

ÉRASTE.

GROS-RENÉ.

Ne te mets pas en peine.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

SCÈNE III.

LUCILE, ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE. Je l'aperçois encor ; mais ne vous rendez point.

LUCILE. Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE. Il vient à nous.

ÉRASTE.

Non, non, ne croyez pas, madame,
 Que je revienne encor vous parler de ma flamme.
 C'en est fait ; je me veux guérir, et connois bien
 Ce que de votre cœur a possédé le mien.
 Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
 M'a trop bien éclairé de votre indifférence,
 Et je dois vous montrer que les traits du mépris
 Sont sensibles surtout aux généreux esprits.
 Je l'avourai, mes yeux observoient dans les vôtres
 Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les
 Et le ravissement où j'étois de mes fers, [autres,
 Les auroit préférés à des sceptres offerts.
 Oui, mon amour pour vous, sans doute, étoit extrême ;
 Je vivois tout en vous ; et je l'avourai même,
 Peut-être qu'après tout j'aurai, quoique outragé,
 Assez de peine encore à m'en voir dégagé :
 Possible que malgré la cure qu'elle essaie,
 Mon âme saignera longtemps de cette plaie,
 Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon bien,
 Il faudra se résoudre à n'aimer jamais rien.
 Mais enfin il n'importe ; et puisque votre haine
 Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,

C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE. Vous pouvez faire aux miens la grâce tout entière,
Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.

ÉRASTE. Eh bien ! madame, eh bien ! ils seront satisfaits.
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,
Puisque vous le voulez. Que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie !

LUCILE. Tant mieux ; c'est m'obliger.

ÉRASTE. Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole ; eussé-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE. Ce serait bien en vain.

ÉRASTE. Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE. Soit ; n'en parlons donc plus.

ÉRASTE. Oui, oui ; n'en parlons plus ;

Et, pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux sans retour sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait ; il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue ;
Mais ils cachent sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ. Bon.

LUCILE. Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE. Fort bien.

ÉRASTE. Il est à vous encor ce bracelet.

LUCILE. Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE lit. « Vous m'aimez d'une amour extrême,
Éraste, et de mon cœur voulez être éclairci ;

» Si je n'aime Éraste de même,

» Au moins aimé-je fort qu'Éraste m'aime ainsi.

» LUCILE. »

Vous m'assuriez par là d'agrèer mon service ;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(Il déchire la lettre.)

LUCILE lit. « J'ignore le destin de mon amour ardente,

» Et jusqu'à quand je souffrirai ;

» Mais je sais, ô beauté charmante !
 » Que toujours je vous aimerai.

» ÉRASTE. »

Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux ;
 Et la main et la lettre ont menti toutes deux.

(Elle déchire la lettre.)

GROS-RENÉ. Poussez.

ÉRASTE.

Elle est de vous. Suffit, même fortune.

MARINETTE à Lucile.

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ à Éraсте.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE à Lucile.

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ÉRASTE.

Et, grâce au ciel, c'est tout.

LUCILE.

Que sois-je exterminé, si je ne tiens parole !

ÉRASTE.

Me confonde le ciel, si la mienne est frivole !

LUCILE.

Adieu donc.

Adieu donc.

MARINETTE à Lucile.

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ à Éraсте.

Vous triomphez.

MARINETTE à Lucile.

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ à Éraсте.

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE à Lucile.

Qu'attendez-vous encor ?

GROS-RENÉ à Éraсте.

Que faut-il davantage ?

ÉRASTE.

Ah ! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
 Se fera regretter, et je le sais fort bien.

LUCILE.

Éraсте, Éraсте, un cœur fait comme est fait le vôtre
 Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE.

Non, non, cherchez partout, vous n'en aurez jama i
 De si passionné pour vous, je vous promets.
 Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ;
 J'aurois tort d'en former encore quelque envie.

LUCILE.

Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger,
 Vous avez voulu rompre, il n'y faut plus songer ;
 Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse enten-
 N'aura jamais pour vous de passion si tendre. [dre,

ÉRASTE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement ;
 On fait de leur personne un meilleur jugement.
 Quand on aime les gens, on peut, de jalousie,
 Sur beaucoup d'apparence, avoir l'âme saisie ;
 Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet

Se résoudre à les perdre; et vous, vous l'avez fait.
 La pure jalousie est plus respectueuse.
 On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.
 Non, votre cœur, Éraсте, étoit mal enflammé.
 Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.
 Eh! je crois que cela foiblement vous soucie.
 Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie,
 Si je... Mais laissons là ces discours superflus :
 Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.
 Pourquoi?

Par la raison que nous rompons ensemble,
 Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.
 Nous rompons?

Oui, vraiment; quoi! n'en est-ce pas fait?
 Et vous voyez cela d'un esprit satisfait?
 Comme vous.

Comme moi?
 Sans doute. C'est foiblesse

De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.
 Mais, cruelle! c'est vous qui l'avez bien voulu.
 Moi? point du tout. C'est vous qui l'avez résolu.
 Moi? je vous ai cru là faire un plaisir extrême.
 Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.
 Mais si mon cœur encor revouloit sa prison;

Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon?
 Non, non, n'en faites rien; ma foiblesse est trop grande,
 J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.

Ah! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
 Ni moi sur cette peur trop tôt le demander.
 Consentez-y, madame; une flamme si belle
 Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
 Je le demande enfin, me l'accorderez-vous,
 Ce pardon obligeant?

Remenez-moi chez nous.

SCÈNE IV.

MARINETTE, GROS-RENÉ.

O la lâche personne!

MARINETTE.

GROS-RENÉ.

MARINETTE.

GROS-RENÉ.

MARINETTE.

GROS-RENÉ.

MARINETTE.

GROS-RENÉ.

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.
 J'en suis gonflé de rage.
 Ne t' imagine pas que je me rende ainsi.
 Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.
 Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère.
 Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire
 A ma sotte maîtresse. Ardez le beau museau,

Pour nous donner envie encore de sa peau !
 Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face ?
 Moi, je te chercherois ? Ma foi ! l'on t'en fricasse
 Des filles comme nous.

- GROS-RENÉ. Oui, tu le prends par là ?
 Tiens, tiens, sans y chercher tant de façons, voilà
 Ton beau galant de neige, avec ta nonpareille ;
 Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.
- MARINETTE. Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
 Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris,
 Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.
- GROS-RENÉ. Tiens encor ton couteau. La pièce est riche et rare,
 Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.
- MARINETTE. Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de laiton.
- GROS-RENÉ. J'oublois d'avant-hier ton morceau de fromage,
 Tiens. Je voudrais pouvoir rejeter le potage
 Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.
- MARINETTE. Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi ;
 Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.
- GROS-RENÉ. Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire.
- MARINETTE. Prends garde à ne venir jamais me reprier.
- GROS-RENÉ. Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
 Il faut rompre la paille. Une paille rompue
 Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
 Ne fais point les doux yeux ; je veux être fâché.
- MARINETTE. Ne me lorgne point, toi ; j'ai l'esprit trop touché.
- GROS-RENÉ. Romps ; voilà le moyen de ne s'en plus dédire ;
 Romps. Tu ris, bonne bête !
- MARINETTE. Oui, car tu me fais rire.
- GROS-RENÉ. La peste soit ton ris ! voilà tout mon courroux
 Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu ? romprons-nous
 Ou ne romprons-nous pas ?
- MARINETTE. Vois.
- GROS-RENÉ. Vois, toi.
- MARINETTE. Vois, toi-même.
- GROS-RENÉ. Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime ?
- MARINETTE. Moi ? ce que tu voudras.
- GROS-RENÉ. Ce que tu voudras, toi.
- MARINETTE. Dis.
- GROS-RENÉ. Je ne dirai rien.
- MARINETTE. Ni moi non plus.
- GROS-RENÉ. Ni moi.
- MARINETTE. Ma foi ! nous ferons mieux de quitter la grimace.
 Touche, je te pardonne.
- GROS-RENÉ. Et moi, je te fais grâce.
- MARINETTE. Mon Dieu ! qu'à tes appas je suis acoquiné !
- GROS-RENÉ. Que Marinette est sottre après son Gros-René !

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE.

« Dès que l'obscurité régnera dans la ville ,
 » Je me veux introduire au logis de Lucile :
 » Va vite de ce pas préparer pour tantôt
 » Et la lanterne sourde et les armes qu'il faut . »
 Quand il m'a dit ces mots , il m'a semblé d'entendre .
 Va vivement chercher un licou pour te pendre .
 Venez çà , mon patron ; car dans l'étonnement
 Où m'a jeté d'abord un tel commandement ,
 Je n'ai pas eu le temps de vous pouvoir répondre .
 Mais je vous veux ici parler , et vous confondre
 Défendez-vous donc bien , et raisonnons sans bruit .
 Vous voulez , dites-vous , aller voir cette nuit
 Lucile ? « Oui , Mascarille . » Et que pensez-vous faire ?
 « Une action d'amant qui se veut satisfaire . »
 Une action d'un homme à fort petit cerveau ,
 Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau .
 « Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle ;
 » Lucile est irritée . » Eh bien ! tant pis pour elle .
 « Mais l'amour veut que j'aie apaiser son esprit . »
 Mais l'amour est un sot qui ne sait ce qu'il dit .
 Nous garantira-t-il , cet amour , je vous prie ,
 D'un rival , ou d'un père , ou d'un frère en furie ?
 « Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal ? »
 Oui , vraiment , je le pense , et surtout ce rival .
 « Mascarille , en tout cas , l'espoir où je me fonde ,
 » Nous irons bien armés , et si quelqu'un nous gronde ,
 » Nous nous chamaillerons . » Oui ? Voilà justement
 Ce que votre valet ne prétend nullement . [maître ,
 Moi , chamailler , bon Dieu ! Suis-je un Roland , mon
 Ou quelque Ferragus ? C'est fort mal me connoître .
 Quand je viens à songer , moi qui me suis si cher ,
 Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
 Dans le corps pour vous mettre un humain dans la
 Je suis scandalisé d'une étrange manière . [bière ,
 « Mais tu seras armé de pied en cap . » Tant pis ,
 J'en serai moins léger à gagner le taillis ;
 Et de plus il n'est point d'armure si bien jointe

Où ne puisse glisser une vilaine pointe.
 « Oh ! tu seras ainsi tenu pour un poltron !
 Soit ! pourvu que toujours je branle le menton.
 A table comptez-moi, si vous voulez, pour quatre ;
 Mais comptez-moi pour rien s'il s'agit de se battre.
 Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
 Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux.
 Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure,
 Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure.

SCÈNE II.

VALÈRE, MASCARILLE.

- VALÈRE. Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux.
 Le soleil semble s'être oublié dans les cieux :
 Et jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumière,
 Je vois rester encore une telle carrière,
 Que je crois que jamais il ne l'achèvera,
 Et que de sa lenteur mon âme enragera.
- MASCARILLE. Et cet empressement pour s'en aller, dans l'ombre,
 Pêcher vite à tâtons quelque sinistre encombre...
 Vous voyez que Lucile, entière en ses rebuts...
- VALÈRE. Ne me fais point ici de contes superflus.
 Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles,
 Je sens de son courroux des gênes trop cruelles ;
 Et je veux l'adoucir, ou terminer mon sort.
 C'est un point résolu.
- MASCARILLE. J'approuve ce transport.
 Mais le mal est, monsieur, qu'il faudra s'introduire
 En cachette.
- VALÈRE. Fort bien.
- MASCARILLE. Et j'ai peur de vous nuire.
- VALÈRE. Et comment ?
- MASCARILLE. Une toux me tourmente à mourir,
 Dont le bruit importun vous fera découvrir :
 (Il tousse.)
 De moment en moment... vous voyez le supplice.
 Ce mal t'en passera, prends du jus de réglisse.
- VALÈRE. Je ne crois pas, monsieur, qu'il se veuille passer.
- MASCARILLE. Je serois ravi, moi, de ne vous point laisser ;
 Mais j'aurois un regret mortel si j'étois cause
 Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

SCÈNE III.

VALÈRE, LA RAPIÈRE, MASCARILLE.

LA RAPIÈRE. Monsieur, de bonne part je viens d'être informé
Qu'Éraste est contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Rouer jambes et bras à votre Mascarille.

MASCARILLE. Moi? je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes et bras?
Suis-je donc gardien, pour employer ce style,
De la virginité des filles de la ville?
Sur la tentation ai-je quelque crédit,
Et puis-je mais, chétif, si le cœur leur en dit?

VALÈRE. Oh! qu'ils ne seront pas si méchants qu'ils le disent!
Et quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,
Éraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA RAPIÈRE. S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout à vous.
Vous savez de tout temps que je suis un bon frère.

VALÈRE. Je vous suis obligé, monsieur de la Rapière.

LA RAPIÈRE. J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui contre tous venants sont gens à dégainer,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

MASCARILLE. Acceptez-les, monsieur.

VALÈRE. C'est trop de complaisance.

LA RAPIÈRE. Le petit Gille encore eût pu nous assister
Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.
Monsieur, le grand dommage! et l'homme de service!
Vous avez su le tour que lui fit la justice :
Il mourut en César, et lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALÈRE. Monsieur de la Rapière, un homme de la sorte
Doit être regretté; mais, quant à votre escorte,
Je vous rends grâces.

LA RAPIÈRE. Soit; mais soyez averti [parti.
Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais

VALÈRE. Et moi, pour vous montrer combien je l'apprends,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande,
Et par toute la ville aller présentement,
Sans être accompagné que de lui seulement.

SCÈNE IV.

VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Quoi! monsieur, vous voulez tenter Dieu? Quelle audace!
Las! vous voyez tous deux comme l'on nous menace;
Combien de tous côtés...

VALÈRE.

Que regardes-tu là?

MASCARILLE.

C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.
 Enfin, si maintenant ma prudence en est crue,
 Ne nous obstinons point à rester dans la rue,
 Allons nous renfermer.

VALÈRE.

Nous renfermer, faquin?

Tu m'oses proposer un acte de coquin?

Sus; sans plus de discours, résous-toi de me suivre.

MASCARILLE.

Eh! monsieur mon cher maître, il est si doux de vivre!
 On ne meurt qu'une fois, et c'est pour si longtemps!

VALÈRE.

Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entends.
 Ascagne vient ici, laissons-le; il faut attendre
 Quel parti de lui-même il résoudra de prendre.
 Cependant avec moi viens prendre à la maison
 Pour nous frotter.

MASCARILLE.

Je n'ai nulle démangeaison.

Que maudit soit l'amour, et les filles maudites,
 Qui veulent en tâter, puis font les chattemites!

SCÈNE V.

ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.

Est-il bien vrai, Frosine, et ne rêvé-je point?
 De grâce, contez-moi bien tout de point en point

FROSINE.

Vous en saurez assez le détail, laissez faire.
 Ces sortes d'incidents ne sont, pour l'ordinaire,
 Que redits trop de fois de moment en moment.
 Suffit que vous sachiez qu'après ce testament
 Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,
 De la femme d'Albert la dernière grossesse
 N'accoucha que de vous, et que lui, dessous maia,
 Ayant depuis longtemps concerté son dessein,
 Fit son fils de celui d'Ignès la bouquetière,
 Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mère.
 La mort ayant ravi ce petit innocent
 Quelque dix mois après, Albert étant absent,
 La crainte d'un époux et l'amour maternelle
 Firent l'événement d'une ruse nouvelle.
 Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang,
 Vous devîntes celui qui tenoit votre rang,
 Et la mort de ce fils mis dans votre famille
 Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
 Voilà de votre sort un mystère éclairci,
 Que votre feinte mère a caché jusqu'ici;
 Elle en dit des raisons, et peut en avoir d'autres,
 Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.

Enfin, cette visite, où j'espérois si peu,
 Plus qu'on ne pouvoit croire, a servi votre feu.
 Cette Ignès vous relâche, et par votre autre affaire
 L'éclat de son secret devenu nécessaire,
 Nous en avons nous deux votre père informé;
 Un billet de sa femme a le tout confirmé :
 Et poussant plus avant encore notre pointe,
 Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,
 Aux intérêts d'Albert, de Polidore après,
 Nous avons ajusté si bien les intérêts,
 Si doucement à lui déplié ces mystères,
 Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires;
 Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
 Son esprit pas à pas à l'accommodement,
 Qu'autant que votre père il montre de tendresse
 A confirmer les nœuds qui font votre allégresse.

ASCAGNE.

Ah! Frosine! la joie où vous m'acheminez...

FROSINE.

Eh! que ne dois-je point à vos soins fortunés!

Au reste, le bonhomme est en humeur de rire,
 Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

SCÈNE VI.

POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE.

Approchez-vous, ma fille, un tel nom m'est permis,
 Et j'ai su le secret que cachotent ces habits.
 Vous avez fait un trait qui, dans sa hardiesse,
 Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse,
 Que je vous en excuse, et tiens mon fils heureux
 Quand il saura l'objet de ses soins amoureux.
 Vous valez tout au monde, et c'est moi qui l'assure.
 Mais le voici; prenons plaisir de l'aventure.
 Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE.

Vous obéir sera mon premier compliment.

SCÈNE VII.

POLIDORE, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE à Valère.

Les disgrâces souvent sont du ciel révélées.
 J'ai songé cette nuit de perles défilées,
 Et d'œufs cassés, monsieur; un tel songe m'abat.
 Chien de poltron!

VALÈRE.

POLIDORE.

Valère, il s'apprête un combat
 Où toute ta valeur te sera nécessaire.
 Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

- MASCARILLE. Et personne, monsieur, qui veuille se bouger
 Pour retenir des gens qui se vont égorger.
 Pour moi, je le veux bien; mais au moins s'il arrive
 Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,
 Ne m'en accusez point.
- POLIDORE. Non, non; en cet endroit,
 Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.
- MASCARILLE. Père dénaturé!
- VALÈRE. Ce sentiment, mon père,
 Est d'un homme de cœur, et je vous en révère.
 J'ai dû vous offenser, et je suis criminel
 D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel;
 Mais à quelque dépit que ma faute vous porte,
 La nature toujours se montre la plus forte,
 Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
 Que le transport d'Éraste ait de quoi m'émouvoir.
- POLIDORE. On me faisoit tantôt redouter sa menace;
 Mais les choses depuis ont bien changé de face,
 Et sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
 Tu vas être attaqué.
- MASCARILLE. Point de moyen d'accord?
- VALÈRE. Moi, le fuir? Dieu m'en garde! Et qui donc pourroit-ce
- POLIDORE. Ascagne. [être?
- VALÈRE. Ascagne?
- POLIDORE. Oui, tu vas le voir paroître.
- VALÈRE. Lui, qui de me servir m'avoit donné sa foi!
- POLIDORE. Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi,
 Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
 Qu'un combat seul à seul vide votre querelle.
- MASCARILLE. C'est un brave homme; il sait que les cœurs généreux
 Ne mettent point les gens en compromis pour eux.
- POLIDORE. Enfin d'une imposture ils te rendent coupable,
 Dont le ressentiment m'a paru raisonnable;
 Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accord
 Que tu satisferois Ascagne sur ce tort;
 Mais aux yeux d'un chacun, et sans nulles remises,
 Dans les formalités en pareil cas requises.
- VALÈRE. Et Lucile, mon père, a d'un cœur endurci...
- POLIDORE. Lucile épouse Éraste, et te condamne aussi;
 Et pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
 Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.
- VALÈRE. Ah! c'est une impudence à me mettre en fureur:
 Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur!

SCÈNE VIII.

ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ÉRASTE, VALÈRE,
MASCARILLE.

ALBERT. Eh bien! les combattants? on amène le nôtre.
Avez-vous disposé le courage du vôtre?

VALÈRE. Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer;
Et si j'ai pu trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvoit être cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose;
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout,
A toute extrémité mon esprit se résout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange,
Dont il faut hautement que mon amour se venge.

(A Lucile.)

Non pas que cet amour prétende encore à vous :
Tout son feu se résout en ardeur de courroux;
Et quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux :
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux;
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE. Un semblable discours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en saura venger.
Voici venir Ascagne; il aura l'avantage
De vous faire changer bien vite de langage,
Et sans beaucoup d'effort.

SCÈNE IX.

ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCILE,
ÉRASTE, VALÈRE, FROSINE, MARINETTE, GROS-RENÉ,
MASCARILLE.

VALÈRE. Il ne le fera pas,
Quand il joindroit au sien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une sœur criminelle;
Mais, puisque son erreur me veut faire querelle,
Nous le satisferons, et vous, mon brave, aussi.

ÉRASTE. Je prenois intérêt tantôt à tout ceci;
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire,
Je ne veux plus en prendre, et je le laisse faire.

- VALÈRE. C'est bien fait; la prudence est toujours de saison.
Mais...
- ÉRASTE. Il saura pour tous vous mettre à la raison.
- VALÈRE. Lui?
- POLIDORE. Ne t'y trompe pas; tu ne sais pas encore
Quel étrange garçon est Ascagne.
- ALBERT. Il l'ignore.
Mais il pourra dans peu le lui faire savoir.
- VALÈRE. Sus donc, que maintenant il me le fasse voir.
- MARINETTE. Aux yeux de tous?
- GROS-RENÉ. Cela ne seroit pas honnête...
- VALÈRE. Se moque-t-on de moi? Je casserai la tête
A quelqu'un des rieurs. Enfin, voyons l'effet.
- ASCAGNE. Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait;
Et dans cette aventure où chacun m'intéresse,
Vous allez voir plutôt éclater ma foiblesse,
Connoître que le ciel, qui dispose de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réservoir pour victoire facile
De finir le destin du frère de Lucile.
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Ascagne va par vous recevoir le trépas :
Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire
Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,
En vous donnant pour femme, en présence de tous,
Celle qui justement ne peut être qu'à vous.
- VALÈRE. Non, quand toute la terre, après sa perfidie
Et les traits effrontés...
- ASCAGNE. Ah! souffiez que je die,
Valère, que le cœur qui vous est engagé
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé ;
Sa flamme est toujours pure et sa constance extrême,
Et j'en prends à témoin votre père lui-même.
- POLIDORE. Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il est temps de te tirer d'erreur.
Celle à qui par serment ton âme est attachée
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée ;
Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,
Fit ce déguisement qui trompe tant de gens,
Et, depuis peu, l'amour en a su faire un autre
Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.
Ne va point regarder à tout le monde aux yeux ;
Je te fais maintenant un discours sérieux.
Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile,
La nuit, reçut ta foi sous le nom de Lucile,
Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenoit pas,

- A semé parmi nous un si grand embarras.
 Mais, puisque Ascagne ici fait place à Dorothée,
 Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,
 Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.
- ALBERT. Et c'est là justement ce combat singulier
 Qui devoit envers nous réparer votre offense,
 Et pour qui les édits n'ont point fait de défense.
- POLIDORE. Un tel événement rend tes esprits confus;
 Mais en vain tu voudrais balancer là-dessus.
- VALÈRE. Non, non, je ne veux pas songer à m'en défendre;
 Et si cette aventure a lieu de me surprendre,
 La surprise me flatte, et je me sens saisir
 De merveille à la fois, d'amour et de plaisir.
 Se peut-il que ces yeux...
- ALBERT. Cet habit, cher Valère,
 Souffre mal les discours que vous lui pourriez faire.
 Allons lui faire en prendre un autre, et cependant
 Vous saurez le détail de tout cet incident.
- VALÈRE. Vous, Lucile, pardon si mon âme abusée...
- LUCILE. L'oubli de cette injure est une chose aisée.
- ALBERT. Allons, ce compliment se fera bien chez nous,
 Et nous aurons loisir de nous en faire tous.
- ÉRASTE. Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
 Qu'il reste encore ici des sujets de carnage.
 Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
 Mais de son Mascarille et de mon Gros-René,
 Par qui doit Marinette être ici possédée?
 Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.
- MASCARILLE. Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop bien,
 Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
 De l'humeur que je sais la chère Marinette,
 L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.
- MARINETTE. Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
 Un mari, passe encor; tel qu'il est on le prend;
 On n'y va pas chercher tant de cérémonie:
 Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.
- GROS-RÉNÉ. Écoute, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
 Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.
- MASCARILLE. Tu crois te marier pour toi tout seul, compère?
- GROS-RÉNÉ. Bien entendu; je veux une femme sévère,
 Ou je ferai beau bruit.
- MASCARILLE. Eh! mon Dieu! tu feras
 Comme les autres font, et tu t'adouciras.
 Ces gens avant l'hymen si fâcheux et critiques,
 Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE. Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi,
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi,
Et je te dirai tout.

MASCARILLE. O la fine pratique!
Un mari confident!

MARINETTE. Taisez-vous, as de pique.

ALBERT. Pour la troisième fois, allons-nous-en chez nous,
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

FIN DU DÉPIT AMOUREUX.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1659

PRÉFACE.

C'est une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux! Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, et mépriser par honneur ma comédie; j'offenserois mal à propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pu applaudir à une sottise. Comme le public est juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir; et quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornemens, et je trouvois que le succès qu'elles avoient eu dans la représentation étoit assez beau pour en demeurer là. J'avois résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe; et je ne voulois pas qu'elles sautassent du théâtre de Bourbon dans la galerie du Palais. Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérobée de ma pièce entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilège obtenu par surprise. J'ai eu beau crier: O temps! ô mœurs! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès; et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.

Mon Dieu! l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour, et qu'un auteur est neuf la première fois qu'on l'imprime! Encore si l'on m'avoit donné du temps, j'aurois pu mieux songer à moi, et j'aurois pris toutes les précautions que messieurs les auteurs, à présent mes confrères, ont coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur que j'aurois été prendre malgré lui pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurois tenté la libéralité par une épître dédicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle et docte préface, et je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition, et le reste.

J'aurois parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma pièce, ne m'auroient pas refusé ou des vers françois, ou des vers latins. J'en ai même qui m'auroient loué en grec; et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficacité à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoître; et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais sièges qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie; et que, par la même raison, les véritables savants et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie, et du Capitain, non plus que les juges, les princes et les rois, de voir Trivelin, ou quelque

autre, sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince ou le roi : aussi les véritables précieuses auraient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. Mais enfin, comme je l'ai dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et M. de Laynes veut m'allier relui de ce pas. A la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

PERSONNAGES.

LA GRANGE, }
 DU CROISY. } amants rebutés
 GORGIBUS, bon bourgeois.
 MADELON, fille de Gorgibus, } précieuses ridicules.
 CATHOS, nièce de Gorgibus, }
 MAROTTE, servante des précieuses ridicules.
 ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules.
 LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de la Grange.
 LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croisy.
 DEUX PORTEURS DE CHAISE.
 VOISINES.
 VIOLONS.

La scène est à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY. Seigneur la Grange !
 LA GRANGE. Quoi ?
 DU CROISY. Regardez-moi un peu sans rire.
 LA GRANGE. Eh bien ?
 DU CROISY. Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous fort satisfait ?
 LA GRANGE. A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?
 DU CROISY. Pas tout à fait, à dire vrai.
 LA GRANGE. Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux peccques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois quelle heure est-il ? Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait ?

DU CROISY.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute, je l'y prends, et de telle façon que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu; et si vous m'en croyez nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise et pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISY.

Et comment, encore?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY.

Eh bien! qu'en prétendez-vous faire?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II.

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS.

Eh bien! vous avez vu ma nièce et ma fille? Les affaires iront-elles bien? Quel est le résultat de cette visite?

LA GRANGE.

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très-humbles serviteurs.

DU CROISY.

Vos très-humbles serviteurs.

GORGIBUS seul.

Ouais! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourroit venir leur mécontentement? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà!

SCÈNE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

Que désirez-vous, monsieur?

GORGIBUS.

Où sont vos maîtresses?

MAROTTE. Dans leur cabinet.
 GORGIBUS. Que font-elles?
 MAROTTE. De la pommade pour les lèvres.
 GORGIBUS. C'est trop pommadé; dites-leur qu'elles descendent.

SCÈNE IV.

GORGIBUS seul.

Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins, et quatre valets viroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

SCÈNE V.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS. Il est bien nécessaire vraiment de faire tant de dépense pour vous graisser le museau! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur? Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris?

MADELON. Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS. Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne?

GORGIBUS. Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON. La belle galanterie que la leur! Quoi! débiter d'abord par le mariage?

GORGIBUS. Et par où veux-tu donc qu'ils débutent? par le concubinage? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux aussi bien que moi? Est-il rien de plus obligeant que cela? Et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions?

MADELON. Ah! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois! Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS. Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débiter par là.

MADELON. Mon Dieu! que si tout le monde vous ressembloit,

un roman seroit bientôt fini ! La belle chose que ce seroit, si d'abord Cyrus épousoit Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie !

Que me vient conter celle-ci ?

GORGIBUS.
MADELON.

Mon père, voilà ma cousine qui vous dira aussi bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux ; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée ; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paroît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue ; encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé ; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici ? Voici bien du haut style.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie ! Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galants et

Jolis-vers, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe tout unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans; mon Dieu! quels amants sont-ce là! Quelle frugalité d'ajustement, et quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS. Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous, Madelon...

MADÉLON. Eh! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

GORGIBUS. Comment, ces noms étranges? Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MADÉLON. Mon Dieu! que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Madelon, et ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS. Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là, et le nom de Polixène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS. Écoutez: il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines; et pour ces messieurs dont il est question, je connois leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS. Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu?

MADÉLON. Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que

d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS à part. Il n'en faut point douter, elles sont achevées. (Haut.) Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes : je veux être maître absolu, et, pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi ! vous serez religieuses ; j'en fais un bon serment.

SCÈNE VI.

CATHOS, MADELON.

CATHOS. Mon Dieu ! ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière ! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme !

MADÉLON. Que veux-tu, ma chère ! j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me viendra développer une naissance plus illustre.

CATHOS. Je le croirois bien ; oui, il y a toutes les apparences du monde, et, pour moi, quand je me regarde aussi...

SCÈNE VII.

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

MAROTTE. Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MADÉLON. Apprenez, sotté, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visible.

MAROTTE. Dame ! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le grand Cyre.

MADÉLON. L'impertinente ! Le moyen de souffrir cela ! Et qui est-il, le maître de ce laquais ?

MAROTTE. Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MADÉLON. Ah ! ma chère ! un marquis ! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

CATHOS. Assurément, ma chère.

MADÉLON. Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

MAROTTE. Par ma foi ! je ne sais point quelle bête c'est là ; il faut parler chrétien , si vous voulez que je vous entende.

CATHOS. Apportez-nous le miroir , ignorante que vous êtes , et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

(Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE. Holà ! porteurs , holà ! là , là , là , là , là , là . Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles et les pavés.

PREMIER PORTEUR. Dame ! c'est que la porte est étroite . Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE. Je le crois bien . Voudriez-vous , faquins , que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclemences de la saison pluvieuse , et que j'allasse imprimer mes souliers en boue ? Allez , ôtez votre chaise d'ici.

DEUXIÈME PORTEUR. Payez-nous donc , s'il vous plaît , monsieur.

MASCARILLE. Hein ?

DEUXIÈME PORTEUR. Je dis , monsieur , que vous nous donniez de l'argent , s'il vous plaît.

MASCARILLE. lui donnant un soufflet. Comment , coquin ! demander de l'argent à une personne de ma qualité !

DEUXIÈME PORTEUR. Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens , et votre qualité nous donne-t-elle à dîner ?

MASCARILLE. Ah ! ah ! je vous apprendrai à vous connoître ! Ces canailles-là s'osent jouer à moi !

PREMIER PORTEUR prenant un des bâtons de sa chaise. Ça , payez-nous vite ment.

MASCARILLE. Quoi ?

PREMIER PORTEUR. Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE. Il est raisonnable.

PREMIER PORTEUR. Vite donc.

MASCARILLE. Oui-da ! tu parles comme il faut , toi ; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit . Tiens , es-tu content ?

PREMIER PORTEUR. Non , je ne suis pas content ; vous avez donné un soufflet à mon camarade , et...

(Levant son bâton.)

MASCARILLE. Doucement ; tiens , voilà pour le soufflet . On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon . Allez ; venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre , au petit coucher.

SCÈNE IX.

MAROTTE, MASCARILLE.

- MAROTTE. Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.
- MASCARILLE. Qu'elles ne se pressent point ; je suis ici posté commodément pour attendre.
- MAROTTE. Les voici.

SCÈNE X.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

- MASCARILLE après avoir salué.
Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite ; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.
- MADELON. Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.
- CATHOS. Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.
- MASCARILLE. Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez ; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.
- MADELON. Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges, et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.
- CATHOS. Ma chère, il faudroit faire donner des sièges.
- MADELON. Holà ! Almanzor !
- ALMANZOR. Madame !
- MADELON. Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.
- MASCARILLE. Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi ?
(Almanzor sort.)
- CATHOS. Que craignez-vous ?
- MASCARILLE. Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à More. Comment diable ! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière. Ah ! par ma foi, je m'en défie ! et je m'en vais gagner au pied,

ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON. Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS. Je vois bien que c'est un Amilcar.

MADELON. Ne craignez rien : nos yeux n'ont pas de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie.

CATHOS. Mais de grâce, monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE après s'être peigné et avoir ajusté ses canons.

Eh bien, mesdames, que dites-vous de Paris ?

MADELON. Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudroit être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie

MASCARILLE. Pour moi, je tiens que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS. C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE. Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.

MADELON. Il est vrai que la chaise est un retranchement mer-
veilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE. Vous recevez beaucoup de visites ? Quel bel esprit est des vôtres ?

MADELON. Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du Recueil des pièces choisies.

CATHOS. Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE. C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne ; ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MADELON. Eh ! mon Dieu ! nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié ; car enfin il faut avoir la connoissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris, et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais, pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut

savoir de nécessité, et qui sont de l'essence d'un bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sait à point nommé, un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance; celui-là a composé des stances sur une infidélité; monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un tel auteur a fait un tel dessein; celui-là en est à la troisième partie de son roman; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS. En effet, je trouve que c'est renchéris sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour; et pour moi, j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vint à me demander si j'aurois vu quelque chose de nouveau que je n'aurois pas vu.

MASCARILLE. Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait; mais ne vous mettez pas en peine: je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADELON. Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE. Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond; vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS. Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE. Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MADELON. Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE. C'est mon talent particulier; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

- MADELON. Ah ! certes , cela sera du dernier beau ; j'en re-
tiens un exemplaire au moins , si vous le faites im-
primer.
- MASCARILLE. Je vous en promets à chacune un , et des mieux
reliés. Cela est au-dessous de ma condition , mais je
le fais seulement pour donner à gagner aux libraires
qui me persécutent.
- MADELON. Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir
imprimé !
- MASCARILLE. Sans doute. Mais , à propos , il faut que je vous
die un impromptu que je fis hier chez une duchesse
de mes amies que je fus visiter ; car je suis diable-
ment fort sur les impromptus.
- CATHOS. L'impromptu est justement la pierre de touche de
l'esprit.
- MASCARILLE. Écoutez donc.
- MADELON. Nous y sommes de toutes nos oreilles.
- MASCARILLE. « Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde :
» Tandis que , sans songer à mal , je vous regarde ,
» Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur ;
» Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur ! »
- CATHOS. Ah ! mon Dieu ! voilà qui est poussé dans le der-
nier galant.
- MASCARILLE. Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent
point le pédant.
- MADELON. Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.
- MASCARILLE. Avez-vous remarqué ce commencement ? *Oh !
oh !* voilà qui est extraordinaire , *oh ! oh !* comme
un homme qui s'avise tout d'un coup , *oh ! oh !* La
surprise , *oh ! oh !*
- MADELON. Oui , je trouve ce *oh ! oh !* admirable.
- MASCARILLE. Il semble que cela ne soit rien.
- CATHOS. Ah ! mon Dieu ! que dites-vous ? Ce sont là de ces
sortes de choses qui ne se peuvent payer.
- MADELON. Sans doute ; et j'aimerois mieux avoir fait ce *oh !
oh !* qu'un poëme épique.
- MASCARILLE. Tudieu ! vous avez le goût bon.
- MADELON. Eh ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.
- MASCARILLE. Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenois pas
garde ; je n'y prenois pas garde* , je ne m'aperce-
vois pas de cela : façon de parler naturelle , *je n'y
prenois pas garde ? Tandis que , sans songer à mal ,*
tandis qu'innocemment , sans malice , comme un pau-
vre mouton , *je vous regarde* , c'est-à-dire je m'a-
muse à vous considérer , je vous observe , je vous
contemple , *Votre œil en tapinois*... Que vous sem-
ble de ce mot *tapinois* ? N'est-il pas bien choisi ?

- CATHOS. Tout à fait bien.
- MASCARILLE. *Tapinois*, en cachette ; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris, *tapinois*.
- MADÉLON. Il ne se peut rien de mieux.
- MASCARILLE. *Me dérobe mon cœur*, me l'emporte, me le ravit ; *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter ? *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !*
- MADÉLON. Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.
- MASCARILLE. Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.
- CATHOS. Vous avez appris la musique ?
- MASCARILLE. Moi ? point du tout.
- CATHOS. Et comment donc cela se peut-il ?
- MASCARILLE. Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.
- MADÉLON. Assurément, ma chère.
- MASCARILLE. Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût : *hem, hem, la, la, la, la, la, la*. La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavalière.
- (Il chante.)
- CATHOS. « Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde, » etc. Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point ?
- MADÉLON. Il y a de la chromatique là dedans.
- MASCARILLE. Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur !... Et puis, comme si l'on crioit bien fort, au, au, au, au, au voleur ! Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée, au voleur !*
- MADÉLON. C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.
- CATHOS. Je n'ai encore rien vu de cette force-là.
- MASCARILLE. Tout ce que je fais me vient naturellement ; c'est sans étude.
- MADÉLON. La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.
- MASCARILLE. A quoi donc passez-vous le temps ?
- CATHOS. A rien du tout.
- MADÉLON. Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.
- MASCARILLE. Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez ; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

- MADELON. Cela n'est pas de refus.
- MASCARILLE. Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire! Pour moi, j'y suis fort exact; et quand j'ai promis à quelque poëte, je crie toujours: Voilà qui est beau! devant que les chandelles soient allumées.
- MADELON. Ne m'en parlez point: c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.
- CATHOS. C'est assez; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.
- MASCARILLE. Je ne sais si je me trompe, mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.
- MADELON. Eh! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.
- MASCARILLE. Ah! ma foi! il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.
- CATHOS. Eh! à quels comédiens la donnerez-vous?
- MASCARILLE. Belle demande! Aux grands comédiens; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle; ils ne savent pas faire ronfler les vers et s'arrêter au bel endroit. Et le moyen de connoître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha?
- CATHOS. En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.
- MASCARILLE. Que vous semble de ma petite oie? La trouvez-vous congruente à l'habit?
- CATHOS. Tout à fait.
- MASCARILLE. Le ruban est bien choisi?
- MADELON. Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur.
- MASCARILLE. Que dites-vous de mes canons?
- MADELON. Ils ont tout à fait bon air.
- MASCARILLE. Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

- MADELON. Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.
- MASCARILLE. Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.
- MADELON. Ils sentent terriblement bon.
- CATHOS. Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.
- MASCARILLE. Et celle-là ?
(Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.)
- MADELON. Elle est tout à fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement.
- MASCARILLE. Vous ne me dites rien de mes plumes ! Comment les trouvez-vous ?
- CATHOS. Effroyablement belles.
- MASCARILLE. Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.
- MADELON. Je vous assure que nous sympathisons vous et moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte ; et jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière.
- MASCARILLE s'écriant brusquement. Ahi ! ahi ! ahi ! doucement. Dieu me damne ! mesdames, c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé ; cela n'est pas honnête.
- CATHOS. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?
- MASCARILLE. Quoi ! toutes deux contre mon cœur, en même temps ! M'attaquer à droite et à gauche ! Ah ! c'est contre le droit des gens ; la partie n'est pas égale, et je m'en vais crier au meurtre.
- CATHOS. Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.
- MADELON. Il a un tour admirable dans l'esprit.
- CATHOS. Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.
- MASCARILLE. Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

SCÈNE XI.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

- MAROTTE. Madame, on demande à vous voir.
- MADELON. Qui ?
- MAROTTE. Le vicomte de Jodelet.
- MASCARILLE. Le vicomte de Jodelet ?
- MAROTTE. Oui, monsieur.
- CATHOS. Le connoissez-vous ?

- MASCARILLE. C'est mon meilleur ami.
 MADELON. Faites entrer vitelement.
 MASCARILLE. Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.
 CATHOS. Le voici.

SCÈNE XII.

CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE,
 MAROTTE, ALMANZOR.

- MASCARILLE. Ah ! vicomte !
 JODELET s'embrassant l'un l'autre.
 Ah ! marquis !
 MASCARILLE. Que je suis aise de te rencontrer !
 JODELET. Que j'ai de joie de te voir ici !
 MASCARILLE. Baise-moi donc encore un peu, je te prie.
 MADELON à Cathos. Ma toute bonne, nous commençons d'être connus, voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.
 MASCARILLE. Mesdames, agréez que je vous présente ce gentil-homme-ci ; sur ma parole ! il est digne d'être connu de vous.
 JODELET. Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit ; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.
 MADELON. C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.
 CATHOS. Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bien heureuse.
 MADELON à Almanzor.
 Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses ? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil ?
 MASCARILLE. Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte ; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez.
 JODELET. Ce sont fruits des veilles de la cour, et des fatigues de la guerre.
 MASCARILLE. Savez-vous, mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillants hommes du siècle ? C'est un brave à trois poils.
 JODELET. Vous ne m'en devez rien, marquis ; et nous savons ce que vous savez faire aussi.
 MASCARILLE. Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.
 JODELET. Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE regardant Cathos et Madelon.

Oui ; mais non pas si chaud qu'ici. Hai, hai, hai.

JODELET. Notre connoissance s'est faite à l'armée ; et la première fois que nous nous vîmes, il commandoit un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

MASCARILLE. Il est vrai, mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse ; et je me souviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET. La guerre est une belle chose ; mais, ma foi ! la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE. C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS. Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADÉLON. Je les aime aussi ; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE. Te souvient-il, vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras ?

JODELET. Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? C'étoit bien une lune tout entière.

MASCARILLE. Je pense que tu as raison.

JODELET. Il m'en doit souvenir, ma foi ! j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce ; vous sentirez quel coup c'étoit là.

CATHOS après avoir touché l'endroit.

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE. Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci ; là, justement au derrière de la tête. Y êtes-vous ?

MADÉLON. Oui, je sens quelque chose.

MASCARILLE. C'est un coup de mousquet que je reçus la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET découvrant sa poitrine.

Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines.

MASCARILLE mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausses.

Je vais vous montrer une furieuse plaie.

MADÉLON. Il n'est pas nécessaire ; nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE. Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

CATHOS. Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

MASCARILLE. Vicomte, as-tu là ton carrosse ?

JODELET. Pourquoi ?

MASCARILLE. Nous mènerions promener ces dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau.

- MADÉLON. Nous ne saurions sortir aujourd'hui.
- MASCARILLE. Ayons donc les violons pour danser.
- JODELET. Ma foi! c'est bien avisé.
- MADÉLON. Pour cela, nous y consentons; mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.
- MASCARILLE. Holà! Champagne, Picard, Bourguignon, Casca-ret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette! Au diable soient tous les laquais! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.
- MADÉLON. Almanzor, dites aux gens de monsieur qu'ils aillent querir des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'ici près, pour peupler la solitude de notre bal.
- (Almanzor sort.)
- MASCARILLE. Vicomte, que dis-tu de ces yeux?
- JODELET. Mais, toi-même, marquis, que t'en semble?
- MASCARILLE. Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes. Au moins, pour moi, j'en reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient plus qu'à un filet.
- MADÉLON. Que tout ce qu'il dit est naturel! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.
- CATHOS. Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.
- MASCARILLE. Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus.
- (Il médite.)
- CATHOS. Eh! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyons quelque chose qu'on ait fait pour nous.
- JODELET. J'aurois envie d'en faire autant; mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique, pour la quantité des saignées que j'y ai faites ces jours passés.
- MASCARILLE. Que diable est-ce là! je fais toujours bien le premier vers; mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi! ceci est un peu trop pressé; je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.
- JODELET. Il a de l'esprit comme un démon.
- MADÉLON. Et du galant, et du bien tourné.
- MASCARILLE. Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la comtesse?
- JODELET. Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE. Sais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

MADÉLON. Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XIII.

LUCILE, CÉLIMÈNE, CATHOS, MADÉLON,
MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR,

VIOLONS.

MADÉLON. Mon Dieu ! mes chères, nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds, et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE. Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE. Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

ALMANZOR. Oui, monsieur ; ils sont ici.

CATHOS. Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE dansant lui seul comme par prélude.

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADÉLON. Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS. Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE ayant pris Madelon pour danser.

Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence ! Oh ! quels ignorants ! il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! Ne sauriez-vous jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village !

JODELET dansant ensuite.

Holà ! ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV.

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS,
MADÉLON, LUCILE, CÉLIMÈNE, JODELET, MASCARILLE,
MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE un bâton à la main.

Ah ! ah ! coquins ! que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE se sentant battre.

Ahi ! ahi ! ahi ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi !

- JODELET. Ahi! ahi! ahi!
 LA GRANGE. C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance!
 DU CROISY. Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCÈNE XV.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, MASCARILLE,
 JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

- MADELON. Que veut donc dire ceci?
 JODELET. C'est une gageure.
 CATHOS. Quoi! vous laisser battre de la sorte!
 MASCARILLE. Mon Dieu! je n'ai pas voulu faire semblant de rien; car je suis violent, et je me serois emporté.
 MADELON. Endurer un affront comme celui-là, en notre présence!
 MASCARILLE. Ce n'est rien : ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a longtemps; et entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XVI.

DU CROISY, LA GRANGE, MADELON,
 CATHOS, CÉLIMÈNE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET,
 MAROTTE, VIOLONS.

- LA GRANGE. Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.
 (Trois ou quatre spadassins entrent.)
 MADELON. Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?
 DU CROISY. Comment! mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous; qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donnent le bal?
 MADELON. Vos laquais?
 LA GRANGE. Oui, nos laquais; et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.
 MADELON. O ciel! quelle insolence!
 LA GRANGE. Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue; et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi! pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.
 JODELET. Adieu notre braverie.
 MASCARILLE. Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY. Ah! ah! coquins! vous avez l'audace d'aller sur nos brisées! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE. C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE. O fortune! quelle est ton inconstance!

DU CROISY. Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE. Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCÈNE XVII.

MADÉLON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS. Ah, quelle confusion!

MADÉLON. Je crève de dépit.

UN DES VIOLONS à Mascarille.

Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous payera nous autres?

MASCARILLE. Demandez à monsieur le vicomte.

UN DES VIOLONS à Jodelet.

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET. Demandez à monsieur le marquis.

SCÈNE XVIII.

GORGIBUS, MADÉLON, CATHOS, JODELET,
MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS. Ah! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois, et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces messieurs qui sortent!

MADÉLON. Ah! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite!

GORGIBUS. Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait, et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADÉLON. Ah! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence?

MASCARILLE. Traiter comme cela un marquis ! Voilà ce que c'est que du monde ; la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissent. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part ; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence , et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

SCÈNE XIX.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS les battant.

Oui, oui, je vais vous contenter, et voici la monnaie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais ce qui me tient que je ne vous en fasse autant ; nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines ; allez vous cacher pour jamais. (Seul.) Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicious amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables !

FIN DES PRÉCIEUSES RIDICULES.

SGANARELLE

OU

LE COCU IMAGINAIRE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1660

PERSONNAGES.

GORGIBUS, bourgeois de Paris.	SA FEMME.
CÉLIE, sa fille	VILLEBREQUIN, père de Valère.
LÉLIE, amant de Célie.	LA SUIVANTE de Célie.
GROS-RENÉ, valet de Lélie.	UN PARENT de la femme de Sganarelle.
SGANARELLE, bourgeois de Paris, et cocu imaginaire.	

La scène est à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE

CÉLIE sortant tout éplorée, et son père la suivant.

Ah! n'espérez jamais que mon cœur y consente.
GORGIBUS. Que marmottez-vous là, petite impertinente?
Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu?
Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu?
Et, par sottises raisons, votre jeune cervelle
Voudroit régler ici la raison paternelle?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi?
À votre avis, qui mieux, ou de vous ou de moi,
O sottie! peut juger ce qui vous est utile?
Par la corbleu! gardez d'échauffer trop ma bile;
Vous pourriez éprouver, sans beaucoup de longueur,
Si mon bras sait encor montrer quelque vigueur.
Votre plus court sera, madame la mutine,
D'accepter sans façon l'époux qu'on vous destine.
J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,
Et dois auparavant consulter s'il vous plaît :

Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
 Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage?
 Et cet époux ayant vingt mille bons ducats,
 Pour être aimé de vous doit-il manquer d'appas?
 Allez, tel qu'il puisse être, avecque cette somme
 Je vous suis caution qu'il est très-honnête homme,
 Hélas!

CELIE.
 GORGIBUS.

Eh bien, hélas! que veut dire ceci?
 Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici!
 Eh! que si la colère une fois me transporte,
 Je vous ferai chanter hélas de belle sorte!
 Voilà, voilà le fruit de ces empressements
 Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans;
 Des quolibets d'amour votre tête est remplie,
 Et vous parlez de Dieu bien moins que de Lélie.
 Jetez-moi dans le feu tous ces méchants écrits
 Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits;
 Lisez-moi, comme il faut, au lieu de ces sonnettes
 Les Quatrains de Pibrac, et les doctes Tablettes
 Du conseiller Matthieu; l'ouvrage est de valeur,
 Et plein de beaux dictons à répéter par cœur.
 Le Guide des pécheurs est encore un bon livre;
 C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre;
 Et si vous n'aviez lu que ces moralités,

CELIE.

Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.
 Quoi! vous prétendez donc, mon père, que j'oublie
 La constante amitié que je dois à Lélie?

GORGIBUS.

J'aurois tort, si, sans vous, je disois de moi;
 Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.
 Lui fût-elle engagée encore davantage,
 Un autre est survenu, dont le bien l'en dégage.
 Lélie est fort bien fait, mais apprendis qu'il n'est rien
 Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien;
 Que l'or donne aux plus laids certain charme pour
 Et que sans lui le reste est une triste affaire. [plaire,
 Valère, je crois bien, n'est pas de toi chéri;
 Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mari.
 Plus que l'on ne le croit ce nom d'époux engage,
 Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
 Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner,
 Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner?
 Trêve donc, je vous prie, à vos impertinences.
 Que je n'entende plus vos sottés doléances.
 Ce gendre doit venir vous visiter ce soir,
 Manquez un peu, manquez à le bien recevoir!
 Si je ne vous lui vois faire un fort bon visage,
 Je vous... Je ne veux pas en dire davantage.

SCÈNE II.

CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

- LA SUIVANTE. Quoi! refuser, madame, avec cette rigueur, [cœur!
 Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur
 A des offres d'hymen répondre par des larmes,
 Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes!
 Hélas! que ne veut-on aussi me marier!
 Ce ne seroit pas moi qui se feroit prier;
 Et loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
 Croyez que j'en dirois bien vite une douzaine.
 Le précepteur qui fait répéter la leçon
 A votre jeune frère a fort bonne raison
 Lorsque, nous discourant des choses de la terre,
 Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
 Qui croit beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
 Et ne profite point s'il en est séparé.
 Il n'est rien de plus vrai, ma très-chère maîtresse,
 Et je l'éprouve en moi, chétive pécheresse!
 Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin,
 Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un chérubin,
 L'embonpoint merveilleux, l'œil gai, l'âme contente,
 Et je suis maintenant ma commère dolente.
 Pendant cet heureux temps, passé comme un éclair,
 Je me couchois sans feu dans le fort de l'hiver;
 Sécher même les draps me sembloit ridicule,
 Et je tremble à présent dedans la canicule.
 Enfin il n'est rien tel, madame, croyez-moi,
 Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi;
 Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
 D'un : Dieu vous soit en aide! alors qu'on étérnue.
- CÉLIE. Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
 D'abandonner Lélie, et prendre ce mal fait?
- LA SUIVANTE. Votre Lélie aussi n'est, ma foi! qu'une bête,
 Puisque si hors de temps son voyage l'arrête;
 Et la grande longueur de son éloignement
 Me le fait soupçonner de quelque changement
- CÉLIE lui montrant le portrait de Lélie. Ah! ne m'accable point par ce triste présage,
 Vois attentivement les traits de ce visage,
 Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs;
 Je veux croire, après tout, qu'ils ne sont pas menteurs,
 Et que, comme c'est lui que l'art y représente,
 Il conserve à mes feux une amitié constante.
- LA SUIVANTE. Il est vrai que ces traits marquent un digne amant

CÉLIE. Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.
Et cependant il faut... Ah! soutiens-moi.

(Laisant tomber le portrait de Lélie.)

LA SUIVANTE.

Madame,
D'où vous pourroit venir... Ah! bons dieux! elle pâme!
Eh! vite, holà! quelqu'un.

SCÈNE III.

CÉLIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

SGANARELLE.

Qu'est-ce donc? me voilà

LA SUIVANTE. Ma maîtresse se meurt.

Quoi! ce n'est que cela?

SGANARELLE.

Je croyois tout perdu, de crier de la sorte,
Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte?
Hays! elle ne dit mot.

LA SUIVANTE.

Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter, veuillez la soutenir.

SCÈNE IV.

CÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE.

SGANARELLE en passant la main sur le sein de Célie.

Elle est froide partout, et je ne sais qu'en dire.

Approchons-nous pour voir si sa bouche respire.

Ma foi! je ne sais pas; mais j'y trouve encor, moi,

Quelque signe de vie.

LA FEMME DE SGANARELLE regardant par la fenêtre.

Ah! qu'est-ce que je voi?

Mon mari dans ses bras... Mais je m'en vais descendre:

Il me trahit sans doute, et je veux le surprendre.

SGANARELLE. Il faut se dépêcher de l'aller secourir;

Certes, elle auroit tort de se laisser mourir.

Aller en l'autre monde est très-grande sottise,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.

(Il la porte chez elle avec un homme que la suivante amène.)

SCÈNE V.

LA FEMME DE SGANARELLE seule.

Il s'est subitement éloigné de ces lieux,

Et sa fuite a trompé mon désir curieux;

Mais de sa trahison je ne fais plus de doute,

Et le peu que j'ai vu me la découvre toute.

Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur

Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur.

Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,
 Et nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.
 Voilà de nos maris le procédé commun;
 Ce qui leur est permis leur devient importun.
 Dans les commencements ce sont toutes merveilles,
 Ils témoignent pour nous des ardeurs nonpareilles;
 Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux,
 Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
 Ah! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
 A changer de mari comme on fait de chemise!
 Cela seroit commode, et j'en sais telle ici
 Qui, comme moi, ma foi! le voudroit bien aussi
 (En ramassant le portrait que Célie avait laissé tomber.)
 Mais quel est ce bijou que le sort me présente;
 L'émail en est fort beau, la gravure charmante.
 Ouvrons.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE.

SGANARELLE se croyant seul. On la croyoit morte, et ce n'étoit rien.
 Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien.

Mais j'aperçois ma femme.

LA FEMME DE SGANARELLE se croyant seule. O ciel! c'est miniature!
 Et voilà d'un bel homme une vive peinture!

SGANARELLE à part, et regardant par-dessus l'épaule de sa femme.

Que considère-t-elle avec attention?

Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon.

D'un fort vilain soupçon je me sens l'âme émue.

LA FEMME DE SGANARELLE sans apercevoir son mari.

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vue;

Le travail plus que l'or s'en doit encor priser.

Oh! que cela sent bon!

SGANARELLE à part.

Ah! j'en tiens!

Quoi! peste, le baiser!

LA FEMME DE SGANARELLE poursuit.

Avouons qu'on doit être ravie

Quand d'un homme ainsi fait on peut se voir servir;

Et que, s'il en conçoit avec attention,

Le penchant seroit grand à la tentation.

Ah! que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine!

Au lieu de mon pelé, de mon rustre...

SGANARELLE lui arrachant le portrait.

Ah! mâtine!

Nous vous y surprenons en faute contre nous,

En diffamant l'honneur de votre cher époux.

Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme!

Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien madame?

Et, de par Belzébut, qui vous puisse emporter!
 Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter?
 Peut-on trouver en moi quelque chose à redire?
 Cette taille, ce port que tout le monde admire,
 Ce visage si propre à donner de l'amour,
 Pour qui mille beautés soupirent nuit et jour;
 Bref, en tout et partout, ma personne charmante
 N'est donc pas un morceau dont vous soyez contente?
 Et pour rassasier votre appétit gourmand,
 Il faut joindre au mari le ragout d'un galant?

LA FEMME DE SGANARELLE.

J'entends à demi-mot où va la raillerie.
 Tu crois, par ce moyen...

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie :
 La chose est avérée, et je tiens dans mes mains
 Un bon certificat du mal dont je me plains.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Mon courroux n'a déjà que trop de violence,
 Sans le charger encor d'une nouvelle offense.
 Écoute, ne crois pas retenir mon bijou,
 Et songe un peu...

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.
 Que ne puis-je, aussi bien que je tiens la copie,
 Tenir l'original!

LA FEMME DE SGANARELLE.

Pourquoi?

SGANARELLE.

Pour rien, ma mie.
 Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
 Et mon front de vos dons vous doit remercier.

(Regardant le portrait de Lélia.)

Le voilà! le beau fils, le mignon de couchette!
 Le malheureux tison de ta flamme secrète
 Le drôle avec lequel...

LA FEMME DE SGANARELLE.

Avec lequel? Poursui.
 Sganarelle. Avec lequel, te dis-je... et j'en crève d'ennui.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Que me veut donc conter par là ce maître ivrogne?
 Sganarelle. Tu ne m'entends que trop, madame la carogne.
 Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
 Et l'on va m'appeler seigneur Cornélius :
 J'en suis pour mon honneur; mais à toi, qui me l'ôtes,
 Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Et tu m'oses tenir de semblables discours?

SGANARELLE. Et tu m'oses jouer de ces diables de tours?

LA FEMME DE SGANARELLE.

Et quels diables de tours? Parle donc sans rien feindre.

SGANARELLE. Ah! cela ne vaut pas la peine de se plaindre!